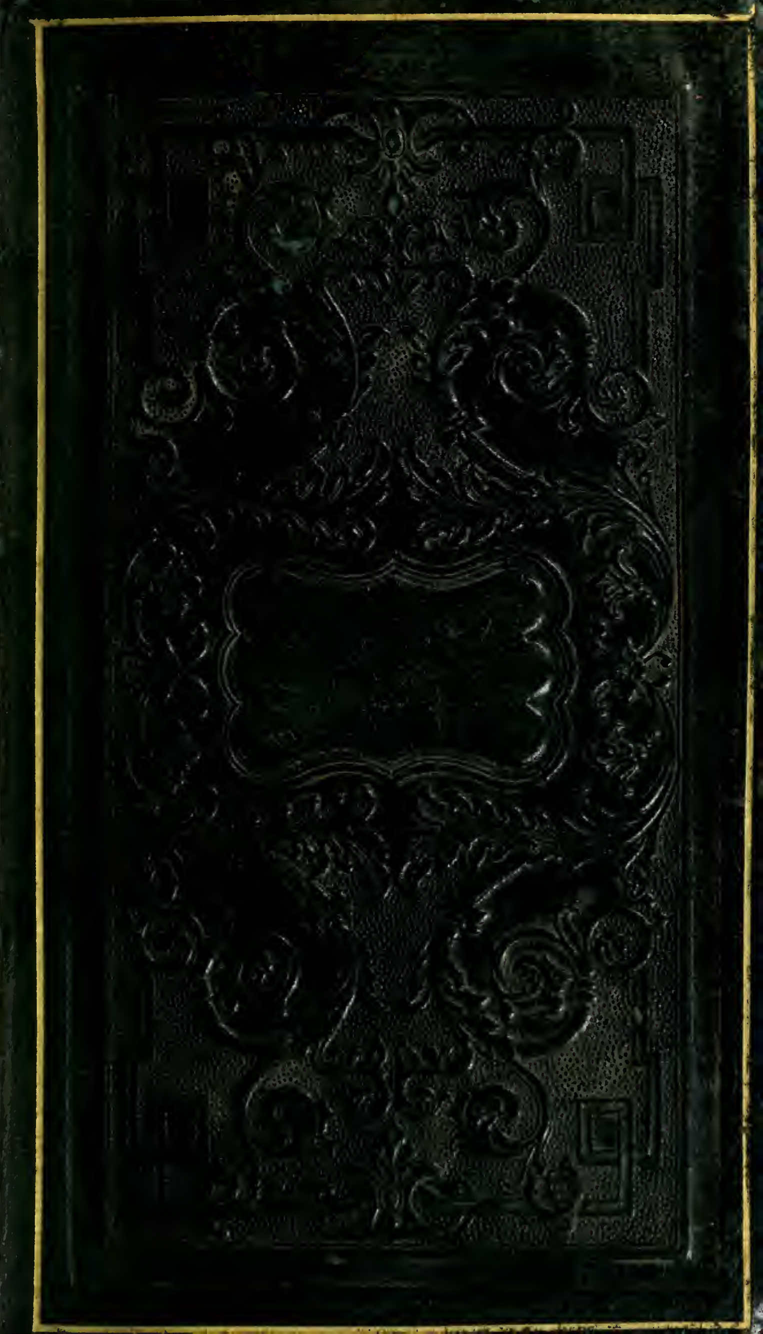
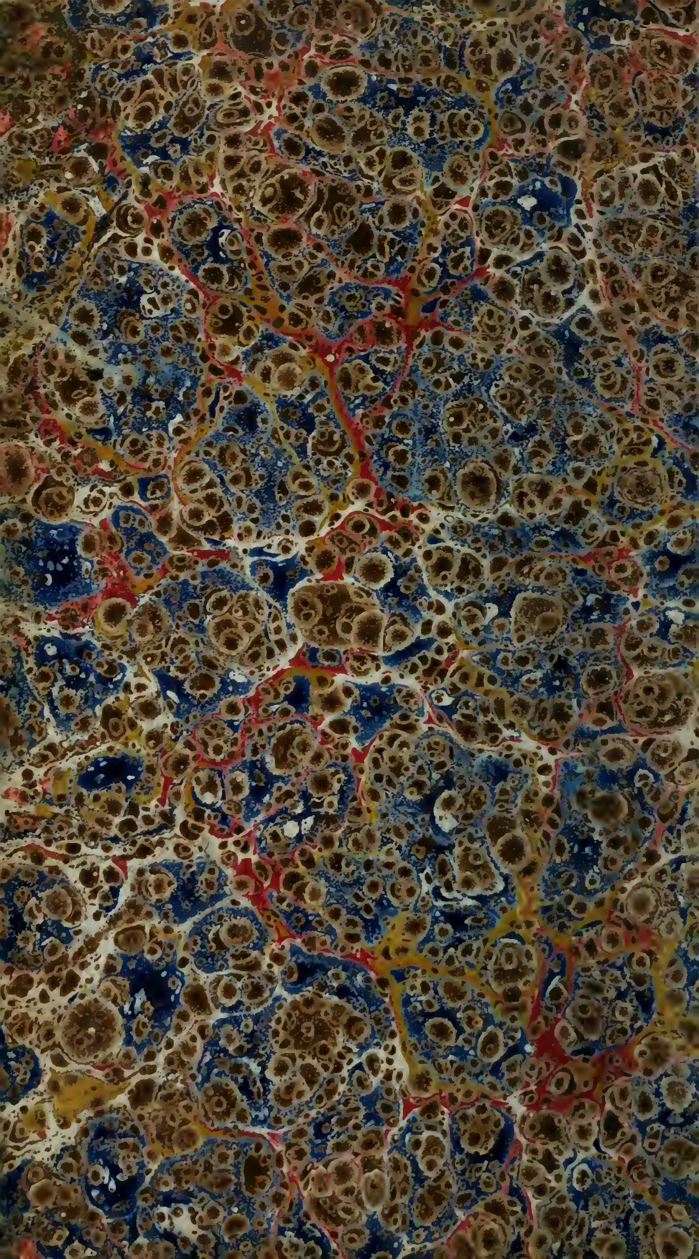
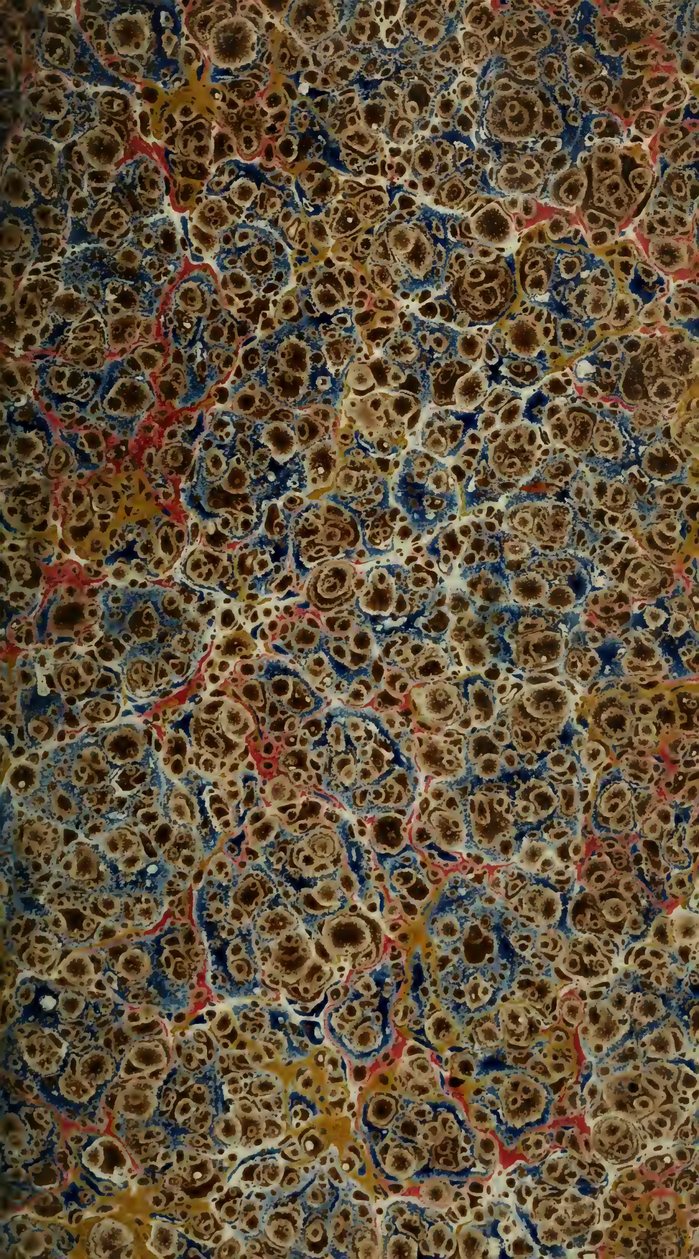






BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



GATIENNE

Courage d'une jeune fille

PAR M. L'ABBÉ PINARD

Curé du Diocèse de Tours



Tours

Ad. Mame et Cie

GATIENNE

OU

COURAGE D'UNE JEUNE FILLE,

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION.

PAR M. L'ABBÉ PINARD,

Curé du diocèse de Tours.



TOURS,

CHEZ Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1841.

CHAPITRE PREMIER.

Une dernière nuit à la maison paternelle.

Au temps de la Terreur, un vieux prêtre du clergé de Tours se déterminait enfin à quitter la France. Longtemps l'orage gronda autour de lui ; mais il s'était dit jusqu'ici : « Ma carrière est finie ; qu'importent donc quelques jours de plus ou de moins en ce monde ! Quand nous n'avons plus qu'à fermer la paupière, il en coûte beaucoup d'aller loin de son pays s'endormir du dernier sommeil sur une tombe étrangère. » Cependant ses amis disparaissaient rapidement autour de lui. La France entière se couvrait de sang. Ce cri de désespoir s'échappa de son cœur :

« Pour moi, plus de patrie!... Et puis, qui sait si mon courage ne se démentirait pas à la dernière heure? qui sait si la crainte ne ferait pas prononcer à mes lèvres tremblantes quelques paroles coupables? »

Il s'éloignait à pas lents. De temps en temps, il regardait en arrière pour voir encore cette ville de Tours où il avait été élevé, cette belle église de St-Gatien, dans laquelle sa vie de prêtre s'était écoulée. Quand il fut à quelque distance, il regarda encore, et il ne vit plus rien. Il sentit ses genoux fléchir; il s'arrêta, et des larmes coulèrent de ses yeux. L'homme qu'on enlève à sa patrie, n'est-ce pas un enfant qu'on arrache aux embrassements d'une tendre mère?

Après avoir rappelé à lui son courage d'homme et sa foi de chrétien, il marcha avec une certaine assurance pendant plus de quatre heures. Bientôt de nouvelles larmes roulèrent sous ses paupières; ses yeux se couvrirent, et un soupir souleva sa poitrine : il venait d'apercevoir le clocher du village où il était né. Son père, honnête fermier, avait longtemps habité ce village. De toute sa famille, il ne restait plus que lui, pauvre prêtre exilé, et un frère, beaucoup plus jeune, qui avait pris la ferme de son père, et qui apprenait à ses enfants à aimer le travail et à pratiquer la religion.

C'était à cette ferme que le prêtre avait résolu de faire la première halte sur la route de l'exil. Il ne voulait y arriver que de nuit. Tout était suspect alors. Le sentiment le plus naturel, le plus saint, était un crime capital. Si quelqu'un l'eût vu entrer chez son frère, sa présence aurait pu être, pour l'honnête fermier, une cause de persécution violente. Le soleil venait de se coucher. Il s'assit au pied d'un arbre; il essuya son front humide de sueur, et il regarda ses pieds couverts de poussière : « A mon âge! » pensa-t-il. Une infinité d'autres pensées assiégeaient son cœur sur cette terre où s'était écoulée si tranquillement sa première enfance; mais il s'efforçait de les repousser. Le silence le plus profond régnait de toutes parts. « Quel calme, se disait-il, quel calme dans la nature! Et si mon oreille pouvait entendre ce qui se passe en ce moment dans l'esprit des hommes, quel bruissement de haine et de fureur! » Son cœur chrétien se reprocha aussitôt cette réflexion, bien naturelle cependant dans la position où il se trouvait. Déjà la nuit couvrait tout de son ombre. Il se leva; sa lassitude était plus grande que quand il s'était arrêté. Ses jambes pouvaient à peine le soutenir. « Cependant, dit-il, ce n'est là que le premier jour! » Cette réflexion avait abattu son courage.

Il regarda en arrière ; il fut tenté de retourner à la maison où personne ne l'avait encore inquiété, et d'y attendre la mort qu'il n'avait pas la force de fuir. Mais il eut bientôt changé d'avis.

« Un peu de courage! se dit-il ; j'ai souvent remarqué que, dans l'accomplissement de nos devoirs, le premier effort est le plus pénible. »

Il se remit en marche, et il arriva heureusement à la maison de son frère. Tout reposait déjà, excepté l'infatigable fermier. Il préparait chaque chose pour les travaux du lendemain, quand il entendit frapper. Il trembla ; car alors on n'était pas plus tranquille la nuit que le jour ; et, la veille encore, à la même heure, le fermier voisin avait été arrêté. Il ne s'empressait donc pas d'aller ouvrir ; mais un second coup ne tarda point à se faire entendre.

« Qui est là? dit-il d'une voix faible.

— Ami, répond une voix encore plus tremblante que la sienne. »

Il ouvre. Les deux frères se sont reconnus ; et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Ils ne parlaient point ; ils ne pleuraient point ; ils respiraient à peine. Vous eussiez dit deux êtres de même nature qui se sont rencontrés pour n'en plus faire qu'un désormais. Après cette muette et vive expression de leur attachement : « Mon

frère, dit le fermier, je vous ai compris. Vous venez vous réfugier auprès de nous ; vous ne pouviez mieux faire. Votre double qualité de prêtre et de frère vous donne droit à recevoir ici l'hospitalité. Entrez avec confiance.

— Oui, répondit le prêtre ; mais pour une nuit seulement.

— Quoi ! vous voulez nous quitter si promptement ! Où serez-vous mieux qu'auprès d'un frère ?

— Je ne doute ni de ton bon cœur, ni de ton courage, mon ami ; mais je te compromettrais inutilement ; je te perdrais sans me sauver moi-même. Est-ce que la terreur ne règne pas ici, comme dans toutes les parties de la France ? Chacun tremble pour soi ; le prêtre tremble et pour lui et pour les siens... Parlons plus bas, mon ami : l'adieu d'un frère à son frère serait un grand crime s'il était entendu. »

Le fermier le pensait aussi ; mais il n'aurait pas voulu en faire lui-même l'observation, de peur que son accueil ne parût trop froid. Ils se retirèrent au fond de la maison, et ils s'assirent, l'un à côté de l'autre, auprès de l'âtre devant lequel il s'étaient chauffés tant de fois ensemble. Ils gardaient le silence. Le prêtre portait autour de lui ses regards inquiets. Il considérait ce

plancher enfumé, ces meubles simples et délabrés. « Si j'étais toujours resté dans cette maison, pensait-il, aujourd'hui je ne serais pas obligé de fuir. Quand mon père nous éleva, il se disait : L'un vivra honoré et tranquille ; l'autre, inconnu et souffrant. Pauvre père ! comme il se trompait ! » Cette pensée se présentait continuellement à son cœur affligé, mais il la repoussait : « Quoi ! le Seigneur a été mon héritage, et je me plaindrais !... Chacun a sa croix à porter. Quand elle ne pèse pas sur le corps, il faut bien qu'elle pèse sur l'âme. Pauvre frère ! n'est-ce rien que ce labeur qui l'épuise chaque jour ? et, dans ce moment, n'a-t-il pas aussi sa part de nos inquiétudes et de nos dangers ? »

Son frère le regardait avec des yeux remplis de larmes ; et, comme s'il eût compris son entretien secret, il semblait lui dire : « Oh ! oui, j'ai bien ma part de toutes vos souffrances morales. »

Le prêtre recommença l'entretien.

« Et la tombe de notre père, l'honores-tu toujours d'un culte filial ? y conduis-tu quelquefois tes enfants ?

— Oui, mon frère.

— Tu fais bien : le souvenir d'un père religieux est un puissant encouragement à la vertu.

— En leur parlant de mon père, je leur parle aussi de son fils aîné, qui a hérité de ses qualités... Il me vient une pensée : ne pourrions-nous pas aller prier ensemble, cette nuit, sur le tombeau de notre père? C'est peut-être la dernière fois... »

Et le bon villageois pleurait. Le prêtre reprit :

« Père vertueux! il est au port depuis longtemps, et ses enfants sont encore au milieu de la mer orageuse. Prions pour lui cependant, car il est bien doux de s'occuper devant Dieu de ceux qui ne sont plus; prions toujours pour lui ; mais, dans ce moment, que ce soit en secret. Ne sais-tu pas qu'aujourd'hui la douleur est une honte et la prière un crime? Il ne faut point exposer ta famille... Et tes enfants, comment vont-ils?

— Oh! quelle peine pour eux quand ils apprendront que leur oncle, le prêtre, n'est plus à la ville. L'aîné surtout sera désolé : il comptait un peu sur vous pour son éducation.

— Pauvre enfant! je m'y serais prêté avec bien du plaisir... Ne serais-tu pas un peu mécontent de moi?

— Pourquoi? mon frère.

— Tu as pensé sans doute que j'aurais pu faire plus de sacrifices pour ma famille. Mais, vois-tu, je n'étais pas riche, et il y en avait de

bien plus malheureux que toi. Je puis te dire cependant que mon intention était de laisser à la famille le peu que j'en avais reçu. Je l'aurais fait si les temps eussent été meilleurs ; mais..... Tiens, voilà tout ce qui me reste : deux bourses de cent livres chacune. Eh bien ! prends-en une ; l'autre me suffit.

— Oh! non. Les deux sont au contraire insuffisantes pour les besoins sans nombre auxquels vous allez être exposé. Je regrette même de ne pouvoir y ajouter quelque chose ; mais je n'ai que mon travail et le pain de mes enfants.

— Partage avec moi, je t'en prie ; tu me feras plaisir ; et cet acte de bienfaisance attirera sur moi les bénédictions de Dieu. Il y a des hommes qui disent, en parlant de la science : Je porte tout avec moi. Est-ce qu'un prêtre ne peut en dire autant en parlant de la vertu ? »

Le fermier fut obligé, malgré sa résistance, de se rendre aux désirs de l'homme charitable accoutumé à se priver de tout pour les autres, et qui se dépouillait encore quand il était réduit à vivre lui-même d'aumônes.

L'entretien se prolongea bien avant dans la nuit. Enfin le prêtre dit à son frère : « Nous avons besoin l'un et l'autre de réparer nos forces affaiblies. Il faut prendre un peu de repos.

Mais demain, avant le lever du soleil, n'oublie pas de venir m'éveiller. »

A l'heure convenue, le vigilant fermier était auprès du lit de son frère. Il le trouva plongé dans un profond sommeil. « Voilà le sommeil du juste, pensa-t-il, l'exil, l'approche de la mort, rien ne peut le troubler. »

Le prêtre fut bientôt disposé à partir. Il tenait son bâton d'une main, et de l'autre il serrait la main de son frère. « Je regrette beaucoup, dit-il, de ne point avoir vu tes enfants. N'oublie pas de me rappeler plus tard à leur souvenir.

— Mon frère! mais vous allez les voir : je vais les éveiller.

— Non, ils pourraient parler et te compromettre.

— Cependant j'aurais bien désiré leur faire recevoir votre bénédiction.

— Mon ami, ils peuvent la recevoir sans être éveillés. Les dons de Dieu descendent en nous à toute heure. »

Et ils se rendirent aussitôt au lieu où étaient les enfants. Il y en avait quatre. Le plus jeune n'avait pas sept ans. Tous dormaient d'un sommeil plus calme et plus profond encore que le sommeil du juste : c'était le sommeil de l'innocence. Ce fut un spectacle noble et touchant tout

à la fois que la vue de ce vieillard étendant la main et appelant les dons de Dieu sur les neveux en faveur de qui il ne pouvait rien faire désormais. Dans ce moment solennel, le fermier ne vit plus son frère dans celui qui bénissait ses enfants. Il s'agenouilla, et il reçut aussi la bénédiction du prêtre allant en exil.

CHAPITRE II.

Solitude de la prison.

A peine le vieillard eut-il fait quelques pas, qu'il entendit la porte se fermer lentement. Il ne regarda point en arrière ; mais, quand il se vit sur le point de perdre de vue cette ancienne maison paternelle, il se détourna subitement. Il crut apercevoir son frère, une lumière à la main, qui se tenait immobile derrière une fenêtre. « C'est sans doute la dernière fois! pensa-t-il. » Et il eut besoin de tout son courage pour continuer sa route.

Il marcha pendant plusieurs jours sans faire aucune rencontre fâcheuse. Il suivit, autant que possible, des chemins peu fréquentés. Cepen-

dant la surveillance était si active et si générale, qu'il ne tarda pas à être arrêté. Son titre de prêtre fut soupçonné, et ensuite reconnu. Il n'était alors qu'à quelques lieues de Nantes. On le conduisit donc dans cette ville où régnait la plus affreuse désolation.

Carrier avait été envoyé à Nantes pour intimider ceux qui ne voulaient pas reconnaître le gouvernement révolutionnaire. Cet insensé s'imaginait n'avoir point d'autre mission que de massacrer. Il avait formé une compagnie d'assassins qui se répandaient dans la ville et aux environs, et qui remplissaient chaque jour les prisons que lui seul suffisait pour vider. Les Vendéens échappés au massacre du Mans et de Savenay, les Nantais suspects de royalisme ou de fédéralisme, furent ses premières victimes. Mais, à la fin de son horrible orgie de chair humaine, tout était également bon pour ce monstre ivre de sang. Les femmes, les enfants eux-mêmes n'étaient point épargnés. Il avait d'abord institué une commission révolutionnaire devant laquelle il envoyait les malheureuses victimes qu'il faisait ensuite guillotiner. Bientôt ce mode de destruction parut trop lent à son impatience. Le supplice de la fusillade, beaucoup plus expéditif, était sujet à de grands inconvénients. Quel-

ques malheureux, blessés seulement, étaient laissés pour morts. Après avoir passé des journées entières confondus avec des cadavres, ils étaient recueillis la nuit par des amis tremblants, et rendus à une vie plus affreuse que la mort. Les cadavres, trop nombreux pour être enterrés, restaient sur le champ du carnage; ils criaient vengeance contre les meurtriers, et ils infectaient l'air à un tel point, qu'une épidémie régnait dans la ville. Carrier était un homme médiocre; mais il possédait à un haut degré le génie du mal. Voici ce qu'il imagina : la Loire traverse Nantes. Il chargea une gabarre de quatre-vingt-dix prêtres qu'il feignait de vouloir déporter, et il la fit échouer à quelque distance de la ville. Ce moyen ayant réussi, il le mit fréquemment en usage. La nuit, sans autre formalité que sa volonté, il faisait prendre dans les prisons, par bandes de cent et de deux cents, les malheureux qui y gémissaient, et que l'on conduisait sur de petits bâtiments préparés pour ses horribles desseins; on les jetait à fond de cale; quand on était au plus profond du fleuve, les exécuteurs se retiraient sur des chaloupes, ils ouvraient à coups de hache les flancs des bâtiments destructeurs, et ils les faisaient couler bas. Que de malheureux périrent alors, au milieu

des raffinements de la plus étrange cruauté, sans avoir eu seulement la consolation de savoir qu'ils allaient à la mort !

Vous eussiez dit la Loire remplie de cadavres, aux environs de Nantes. Les vaisseaux, après avoir jeté l'ancre, soulevaient quelquefois des bateaux chargés de noyés. Les oiseaux de proie couvraient les rivages du fleuve pour recueillir tant de débris humains. Les poissons étaient tellement repus de cette nourriture, qu'il était dangereux d'en manger. A ces horreurs se joignait la disette, comme si la nature eût refusé d'entretenir une vie qui devait finir d'une manière affreuse. Au milieu de tant de calamités, le moindre mouvement de pitié était un crime aux yeux de Carrier. Il avait fait afficher que quiconque oserait solliciter en faveur d'un détenu serait aussitôt jeté en prison. Si quelqu'un venait à braver cet ordre barbare, et essayait de toucher son cœur, furieux, il le saisissait lui-même au collet, il le menaçait de son sabre. Heureusement le comité de salut public se détermina à le remplacer. Il avait décrété l'extermination ; il y coopérait puissamment lui-même ; mais ces extravagances de la fureur lui paraissaient inutiles et même funestes.

Cet incompréhensible élan de destruction que

l'arrivée de ce monstre avait donné à Nantes, se ralentit à son départ. Mais les détenus n'étaient point rendus à la liberté, et le sang coulait encore.

C'est alors que notre malheureux proscrit arriva dans cette ville. Les prisons étaient pleines : tout devient hôpital dans un temps de peste ; tout devenait prison pendant cette épidémie morale. Il fut jeté dans une espèce de cave creusée à dix pieds sous la terre, et qui n'avait pour ouverture que son escalier étroit et son soupirail oblique. Il y passa quinze jours sans entendre parler de rien, sans voir d'autre figure humaine que celle du geôlier qui, le matin, lui apportait une cruche pleine d'eau et un morceau de pain noir. Soit qu'il voulût se conformer rigoureusement à une consigne sévère, soit qu'il ne fît que suivre l'impulsion d'une nature barbare, cet homme ne disait pas un mot au pauvre prisonnier; il ne jetait jamais sur lui un regard de compassion, et il se retirait promptement, après avoir satisfait à la hâte aux devoirs indispensables de sa charge.

Le vieux prêtre n'était point habitué aux recherches du luxe, mais rien ne lui avait jamais manqué de ce qui est nécessaire à une vie douce et paisible. Il était entré bien des fois dans le triste réduit de la misère; il avait aussi visité le

sombre cachot du prisonnier ; mais les maux ne se voient pas, on les sent. Pour bien savoir ce que c'est que l'infortune, il ne suffit pas d'en avoir été témoin, il faut l'avoir éprouvée soi-même... Cette dure épreuve, il la supporte dans ces affreux moments.

Comment donc raconter ce qui se passe dans tout son être! Il porte autour de lui ses regards effrayés, et il ne voit que les fantômes créés par son imagination. Il prête une oreille attentive, et il n'entend rien, si ce n'est le bruit de quelques gouttes d'eau qui tombent avec un son lugubre de ces murs humides. Une pensée, comme il n'en vient qu'à celui dont la vie est menacée, une pensée horrible a jeté tout à coup la terreur dans son âme : « Ne serait-ce pas le suintement du sang que l'on a versé par torrents sur cette terre? » Il n'ose faire un pas; il craint de remuer les ossements de ceux qui, sans doute, l'ont précédé dans cet affreux séjour. L'obscurité, le silence, l'étroite enceinte, tout contribue à faire de sa prison la fidèle image du tombeau : « Mon Dieu! s'écria-t-il, me voilà donc enseveli vivant dans le sein de la terre! »

Ne voyant que désespoir dans le présent, il s'efforce de rappeler le passé. Il est encore dans la Touraine : il jouit de la vie tranquille et in-

dépendante qu'on trouve le plus ordinairement dans cette position qui n'est ni la grandeur ni l'abaissement ; il commence une de ces promenades solitaires si favorables à la méditation. C'est le matin : le soleil vient de se lever. Il sent, car l'âme sent aussi par le souvenir ; il sent l'agréable fraîcheur que la nuit laisse après son passage, la douce rosée que l'aurore verse sur la terre au moment où apparaît son roi. Il sent, et cette bienfaisante sensation semble un instant le ranimer ; il sent les premiers rayons du soleil levant, qui rappellent à la vie tous ces êtres plongés, pendant son absence, dans une espèce d'anéantissement. Que la nature est belle et consolante! Il n'y a de véritablement malheureux que celui qui en est, pour ainsi dire, séparé. Il chante un de ces cantiques que l'Église met à chaque instant dans la bouche du prêtre, pour lui enseigner, à lui surtout, que cette vie matérielle n'est pas toute la vie humaine, et que cet ensemble d'objets qui frappent les sens n'est que l'enveloppe d'un ensemble plus réel, dont Dieu lui-même est la lumière.

La pensée de Dieu a dirigé ses pas vers le temple. Il entre dans la basilique qui, par sa voûte, ses colonnes, ses sculptures de toute espèce, est une imitation de la nature. Le soleil a

pris de la force, et pénètre à travers les vitraux, qu'il vient aussi ranimer : c'est l'heure du sacrifice. Le peuple se rend en foule dans ce désert sacré, placé au milieu des villes et où Jésus l'appelle. Une multitude immense se presse encore autour du Sauveur des hommes; elle entend sa parole sainte, elle se nourrit d'un pain mystérieux véritablement descendu du ciel. Le prêtre est là le représentant de Jésus-Christ; c'est sur ses lèvres qu'ont été déposées les paroles saintes. Il se nourrit le premier du pain céleste, qu'il distribue ensuite aux fidèles. Tandis que tout le peuple s'incline, il est debout; il semble même s'élever, comme pour puiser à la source intarissable les grâces qu'il fait couler sur la terre.

Dans ce moment, l'imagination du prisonnier est plus vivement frappée que jamais : il est dans le temple; il voit l'autel, il entend les chants sacrés; le pénitent vient à ses pieds révéler son cœur coupable et implorer la miséricorde divine. Il se lève dans son transport.... Hélas! le bruit des chaînes qu'il vient de remuer lui a promptement rappelé l'affreuse réalité. Il tombe à genoux, et ces tristes gémissements s'échappent, comme malgré lui, de son cœur :

« Mon Dieu! où suis-je? quelle main m'a pré-

cipité dans cet affreux cachot? Pourquoi les doux rayons du soleil, que vous faites lever sur tous les hommes, ne peuvent-ils arriver jusqu'à moi? Qui donc a osé jeter dans le sein de la terre celui que vous aviez placé vous-même à sa surface? Où est ce beau ciel azuré? où sont ces nuages qui semblaient s'élever vers vous comme l'encens de la terre? Au lieu de toutes ces magnificences, des murs glacés et humides, le silence, l'obscurité!... Mon Dieu! mon Dieu!... »

Pendant qu'il exhalait ainsi ses plaintes, une sueur froide coulait sur tous ses membres. Peu à peu cette agitation cessa; il se recueillit, et il entendit au dedans de lui-même la voix de celui qui répond toujours aux cris de l'être souffrant :

« Mon fils, de quoi te plains-tu? est-ce que je fus plus heureux que toi sur la terre? Comme toi, j'ai appuyé mes membres débiles sur quelques brins de paille. Quelques pas suffisent pour mesurer ton abaissement; pourrais-tu mesurer la distance qu'il y a du sein de mon Père à l'étable de Bethléem? Tu ne vois plus la lumière des cieux, tu ne sens plus le doux rayon du soleil; est-ce que ma lumière ne luit pas toujours dans ton âme? est-ce que tu ne sens pas ma divine influence?... Tu ne peux plus contempler la magnificence des cieux, tu ne vois plus les riches

sculptures du temple où s'exerçait ton ministère. Mais ta place est-elle sur la terre? ai-je promis de t'y laisser longtemps? De peur que l'éloignement de ton Dieu ne te fût trop pénible, quelques jouets avaient été accordés à ta faiblesse, comme il en est accordé à un enfant pendant l'absence de sa mère. Ces jouets te sont enlevés, et tu te désoles! Ne sens-tu pas l'approche de celui qui a pour toi toute l'affection d'une mère, et qui bientôt te recevra dans son sein? »

Que la douce parole de Dieu fait de bien au cœur affligé! Il y en a qui disent : « Nos prières ne sont pas toujours exaucées. » Mais est-ce qu'elles ne nous procurent pas toujours les abondantes consolations de l'espérance?

CHAPITRE III.

Courage d'une jeune fille.

Le pauvre prêtre n'avait point encore joui des douceurs du sommeil, depuis qu'il était en prison. Ce qu'il avait éprouvé, l'horreur de sa condition présente, l'image plus effrayante encore de l'avenir, tout l'avait empêché de fermer la paupière ; il était épuisé de fatigues. A la fin, il s'endormit ; son sommeil fut long et paisible. Les consolations qu'il venait d'éprouver dans son entretien avec Dieu se prolongèrent dans ses rêves. La figure sinistre de son geôlier lui apparut d'abord ; puis il aperçut aussitôt la douce figure d'une enfant qu'il avait recueillie à

sa naissance, et avec qui il avait partagé son morceau de pain jusqu'au moment où il s'était vu dans la nécessité de fuir. Elle s'approchait de lui, elle lui aidait à soutenir le poids de ses chaînes; elle soignait ses membres meurtris, elle laissait tomber quelques gouttes de vin dans l'eau qu'on lui donnait à boire; elle échangeait son pain pour le pain noir du prisonnier. Au pain qui nourrit le corps, elle ajoutait cette parole amicale qui soutient l'âme abattue, et elle ne se retirait qu'en laissant le consolant espoir de son prochain retour.

Cette vision l'avait si vivement frappé, qu'il se réveilla. Il recueillit ses souvenirs; et, réfléchissant à tout ce qu'il avait vu en songe : « Pauvre enfant! s'écria-t-il, tu n'es plus sur la terre; je le vois, Dieu t'a rappelée auprès de lui. Que sa Providence en soit bénie! Sur cette terre couverte d'iniquités, il y a peu d'endroits où la timide innocence puisse reposer en sûreté... Mais comment se sont passés tes derniers jours? ta mort fut-elle violente, ou bien as-tu rendu paisiblement ton âme à Dieu? Mes derniers malheurs t'ont-ils été connus? est-ce le chagrin qui a brisé ta débile existence? Qu'importe, après tout, tu es avec Dieu, et c'est l'essentiel. Ces consolations intérieures que j'éprou-

vai naguères furent sans doute un effet de ta reconnaissance. Continue à intercéder pour moi ; demande au bon Dieu qu'il daigne me retirer de ce monde ; mes jours sont véritablement mauvais, et il est bien temps que ma rédemption approche. »

C'était le matin. La porte de la prison s'ouvre comme à l'ordinaire. Le geôlier descend, mais aujourd'hui il n'est pas seul ; derrière lui vient un jeune homme qui tient d'une main les clefs, et, de l'autre, le pain et l'eau : « Voilà, lui dit le geôlier d'une voix dure, voilà quel sera tous les jours ton emploi. Tu lui remettras ce qui t'aura été donné pour sa nourriture ; tu remueras sa paille, légèrement néanmoins, de peur de le gâter par excès de délicatesse. Tu examineras ses chaînes, pour voir si elles n'ont point été brisées. Ici, pas un mot, pas un regard inutile ; surtout, retiens bien ces paroles : « Je réponds de cet homme sur ma tête ; mais toi, tu m'en réponds sur la tienne. » Le jeune homme dit aussitôt en forçant sa voix : « Soyez tranquille, je connais ce métier comme si je l'avais toujours exercé. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir pris à votre service. » A peine le prisonnier eut-il entendu ces mots, qu'il tressaillit : « C'est sa voix, » se dit-il intérieurement. Le

jeune homme s'approche, comme pour commencer ce qui lui est ordonné de faire tous les jours. Il soulève les chaînes, et il presse rapidement la main du vieillard ; il les regarde de près, et, au même moment, deux larmes tombent sur cette main qu'il vient de presser. « Ces chaînes sont solides, dit-il au geôlier, nous pouvons nous retirer sans inquiétude. » Et ils s'éloignent l'un et l'autre. Le vieux prêtre répétait intérieurement : « C'est bien elle! » et il les suivait des yeux. La privation de la lumière ne lui avait pas encore été aussi pénible.

Cette nuit s'écoula bien lentement ; le sommeil l'avait de nouveau abandonné. Il sent encore la main qui a pressé sa main, les larmes qui l'ont mouillée ; cette douce voix qui l'a fait tressaillir retentit toujours à ses oreilles ; au plus léger bruit qu'il entend, il regarde : il s'imagine que la porte va s'ouvrir.

La porte s'ouvre enfin. Le jeune homme de la veille descend précipitamment ; il est aux pieds du vieillard : « Mon père! » s'écria-t-il ; et il ne peut en dire davantage. « Ma fille! » répond le vieillard ; et la parole expire également sur ses lèvres.

C'est une jeune fille en effet. Elle soulève de ses mains tremblantes les chaînes dont le vieillard

est chargé : « Mon père, reprend-elle après que sa première émotion se fut calmée, mon père!... où êtes-vous? où sommes-nous tous les deux?

— Mon enfant, j'ai voulu éviter la mort par l'exil, et j'ai rencontré la prison; mon malheur n'a rien qui doive surprendre aujourd'hui. C'est vous, mon enfant, c'est vous seule qui me surprenez : votre timidité et votre modestie ont donc pu se prêter à ce déguisement?

— Je ne l'ai pris qu'avec la plus grande répugnance et après avoir hésité longtemps. Que voulez-vous? l'image des maux que vous auriez à endurer ne me permettait pas de rester en paix. J'ai pensé que, dans l'exil surtout, votre vieillesse aurait besoin de secours nombreux, et j'ai pris la résolution de vous rejoindre. Je n'ai calculé ni les dangers, ni les difficultés de mon entreprise : la reconnaissance m'appelait, et je me suis déterminée.

— Comment avez-vous pu arriver jusqu'à moi?

— Je savais que votre intention était d'aller à Nantes, pour vous rendre à la mer. Je pris le peu d'argent que j'avais à ma disposition, et je partis. Je laissai sur la table de ma chambre une lettre que je venais d'écrire le matin même, pour remercier celle à qui vous m'aviez confiée, de

toutes ses attentions, et pour lui faire part de mes projets.

Je fus quatre jours à faire la route de Tours à Saumur. Je savais que je ne pouvais trop épargner mon argent, j'allais demandant l'aumône; quand le soir arrivait, je me retirais un peu sur la campagne, et je passais la nuit, tantôt dans une ferme, tantôt dans une masure abandonnée. Une fois, après avoir frappé en vain à plusieurs portes, je fus obligée de passer la nuit au coin d'un bois. Comment ai-je pu surmonter la crainte, si naturelle à mon âge? comment ne m'est-il arrivé aucun accident? Dieu, qui semble prendre un soin plus particulier de ses plus faibles créatures, veillait sans doute sur moi; aussi je le priais de bon cœur, le soir, avant de m'endormir.

Pour me rendre de Saumur à Nantes, je fus plus de huit jours. Je marchais de la même manière, à petites journées, et demandant l'aumône. Le soir, j'allais aussi, de porte en porte, demander par charité le gîte de la nuit.

Un jour je fus arrêtée, et comme je n'avais aucuns papiers, on voulut me retenir en prison. Je suppliai, les larmes aux yeux, ceux qui me retenaient de vouloir bien me laisser continuer ma route. Il y a partout des cœurs sensibles:

mon ingénuité, mon âge, mon désespoir parlèrent en ma faveur, et je me vis promptement rendue à la liberté.

Je repris ma route. J'étais épuisée de fatigues; et le désespoir, plus accablant que la fatigue la plus grande, pesait de tout son poids sur mon cœur. Je me disais : « N'a-t-il point été arrêté en route? N'a-t-il pas déjà quitté la France? Que s'il est encore à Nantes, comment pourrai-je le rejoindre? »

J'étais occupée de ces pensées, quand j'arrivai à une maison où je passai la nuit. Là, une jeune femme parut vivement s'intéresser à mon sort : « Temps malheureux! disait-elle. Tout est en agitation. L'enfant, le vieillard même, ne peuvent jouir du repos si nécessaire à leur âge. » Alors, elle me raconta que naguères ils avaient donné l'hospitalité à un vieillard, épuisé aussi de fatigues, et qui paraissait comme moi extrêmement inquiet. Je lui adressai un grand nombre de questions; et, à ses réponses, je crus vous reconnaître. Cette nuit fut la plus heureuse de toutes celles que je passai dans cette course hasardeuse. « C'est là, me disais-je, c'est là peut-être qu'il s'est reposé. C'est ici qu'il a prié Dieu, qu'il lui a demandé le courage dont il avait besoin, qu'il s'est remis entre les bras de sa

providence. » Je priai aussi avec ferveur. Je demandai au ciel le courage, dont j'avais encore plus grand besoin que vous. Le lendemain, je continuai ma route ; et, ce jour-là, j'arrivai à Nantes.

Je ne sais quel pressentiment me disait que vous aviez été arrêté, mis aux fers. J'aurais voulu voir la prison s'ouvrir pour me recevoir, et ce que chacun redoutait le plus eût été pour moi le plus grand bonheur.

Une idée venait de frapper mon esprit. Je me rendis à la porte du geôlier en demandant l'aumône. Je fus mal reçue. Je m'y attendais : ce ne sont point les cœurs endurcis par l'habitude qui se laissent attendrir au spectacle de la misère. Aussi, je ne m'étais présentée à cette porte qu'avec une arrière-pensée.

« A ton âge, jeune homme, me dit durement le geôlier, on ne demande point son pain, on le gagne. »

Je lui répondis :

« C'est bien ce que je désire, mais je ne trouve aucune occupation. »

Il reprit avec plus de dureté encore :

« Pour trouver de l'occupation, il faut en désirer véritablement et en chercher. »

Comme vous le savez, je ne fus jamais traitée qu'avec la plus grande douceur. Imaginez-vous,

s'il est possible, quelle impression dut faire sur moi un pareil langage. Je sentais tout mon courage défaillir. Cependant je m'enhardis peu à peu, et je répondis encore :

« C'est aussi ce que je fais. Pourriez-vous me procurer vous-même une occupation quelconque ? »

Après m'avoir regardé d'un air de mépris, il ajouta :

« Il me faudrait un homme d'une autre trempe que la tienne. Sais-tu bien, jeune homme, que c'est moi qui fournis le bourreau ? »

Ces paroles m'avaient fait frémir intérieurement. Cependant j'eus assez de force pour me contenir.

« Peu m'importe! lui dis-je en relevant fièrement la tête, et en affectant une insensibilité qui était bien éloignée de mon cœur, peu m'importe! vous pouvez me prendre à votre service, et vous serez content de la manière dont je m'acquitterai de toutes les fonctions qu'il vous plaira de me confier. »

Joyeux sans doute de rencontrer une nature semblable à la sienne, il me dit en riant :

« Eh bien! que veux-tu gagner ? »

L'occasion me parut favorable ; je ne voulus point la laisser échapper.

« Je ne demande que la nourriture. Pour le reste, je m'en rapporte à votre générosité. »

Cette réponse désintéressée parut faire impression sur un cœur avare, sans doute, autant que cruel.

« Jeune homme, dit-il en changeant aussitôt, à mon égard, de ton et de langage, jeune homme, ta parole hardie me convient. Entre à mon service, et tu seras satisfait : les temps ne sauraient être plus favorables. »

Le lendemain, je l'accompagnai dans sa tournée. Notre première visite fut dans votre prison. Il me fallut un grand empire sur moi-même pour ne point laisser éclater les sentiments dont j'étais intérieurement pénétrée. Et encore, je les manifestais infailliblement, si l'obscurité de la prison n'eût caché mes larmes.

Enfin, je vous revois, je puis vous être utile... Les fatigues que je viens d'endurer, les dangers auxquels je fus exposée, tout est oublié. »

La jeune fille cessa de parler. Elle tomba de nouveau aux pieds du vieillard. Elle soulevait ses chaînes, comme pour lui faire connaître qu'elle aurait voulu les rompre ou du moins les porter à sa place.

Le vieux prêtre partagea son émotion. Il la releva et lui dit :

« Mon enfant, vous devez savoir quelle consolation votre présence apporte à mon cœur. Je suis enchanté surtout de trouver en vous tant de reconnaissance pour le peu de bien que vous avez reçu de moi. Mais, je vous le répète, vous ne deviez point vous exposer ainsi. Vous n'aviez pas de raisons suffisantes pour prendre l'habit et la hardiesse d'un homme. C'est à nous qu'il appartient d'affronter le danger. A vous les vertus douces et paisibles; à vous surtout le goût de la retraite! Vous ne devez jamais oublier la conduite de la Vierge Marie.

— Généralement, cela est vrai, mon père; mais, dans des circonstances extraordinaires, ne nous est-il pas permis de suivre une marche extraordinaire? Les motifs n'étaient pas suffisants, dites-vous, mon père. Ce n'est pas la raison que j'ai consultée, je n'ai écouté que le langage de mon cœur. Vous me rappelez la sainte Vierge. Eh bien! n'est-elle pas venue prier au pied de la croix sur laquelle mourut son fils?

— Vous avez raison, vous êtes venue prier au pied de ma croix; mais j'aurai peut-être encore la douleur de vous voir périr à mes côtés.

— Si vous devez mourir, ce sera du moins une consolation pour moi de partager votre sort. Je vous avoue cependant que, dans ce moment, je

ne me laisse point aller à ces pensées déchirantes. Je veux vous sauver; du moins, je veux l'entreprendre. Je veux acheter une lime, et je briserai vos chaînes. Je demanderai l'autorisation de ne vous apporter vos provisions que le soir. Dès que je jugerai l'occasion favorable, je me mettrai à votre place. Vous prendrez mes habits; et, à la faveur de ce déguisement et de l'obscurité, vous échapperez sans doute à la vigilance de vos gardiens.

— Vous ne savez donc pas, mon enfant, que prendre ma place dans cette prison, c'est la prendre aussi sur l'échafaud?

— On pardonnera à ma jeunesse.

— Ne l'espérez pas, mon enfant.

— Qu'importe d'ailleurs! s'il n'y a pas d'autre moyen de vous sauver. Je vous dois la vie : en vous la rendant, je ne ferai qu'acquitter ma dette.

— Quoi! mon enfant, vous commencez votre carrière, et vous vous jetteriez à ma place dans le précipice qui s'ouvre à la fin de la mienne? Voyez cette tête chauve, ces joues creuses et ridées! voyez ces mains décharnées et tremblantes! voyez ce corps voûté et comme prêt à entrer dans le tombeau! Eh bien! c'est ce corps, dont plus de la moitié déjà a été détruite par la mort,

que vous voudriez racheter au prix du vôtre. Non, non, je ne le souffrirai pas.

— Mon père, vous ne me parlez point de votre âme? C'est cette âme compatissante et forte encore, que je voudrais retenir sur la terre. Moi, je ne peux rien, je ne suis rien. Vous ferez beaucoup plus de bien pendant le peu de jours que vous avez à passer ici-bas, que je n'en ferais pendant toute la durée de cette longue carrière qui s'ouvre devant moi.

— Il est vrai que c'est l'âme qui fait le bien; mais elle ne le fait qu'avec l'aide du corps. Voilà pourquoi, quand le corps s'affaiblit, l'âme s'affaiblit aussi dans ses rapports avec la terre. Mon corps ne peut rien désormais; mon âme ne peut rien non plus : il ne lui reste qu'à rentrer dans le sein de Dieu pour puiser de nouveau à la source de la vie.

Quant à vous, mon enfant, vous ne serez point inutile sur la terre : on peut toujours beaucoup avec une volonté forte et patiente. Tant que vous serez dans ces prisons, montrez-vous l'ange des consolations pour tous ces malheureux que vous visitez. Adoucissez, autant que possible, leurs souffrances physiques. Calmez leurs souffrances morales par des paroles d'espérance. Enseignez aux uns à pardonner à ceux qui les persécutent.

Apprenez aux autres à élever leurs regards vers le ciel. La tempête ne durera pas toujours. On peut dire même qu'elle fut trop violente pour ne pas s'apaiser bientôt : si vous le pouvez encore, prodiguez vos soins à tant de malheureux naufragés. En secourant ceux qui ont souffert, vous rencontrerez quelquefois les hommes encore plus malheureux qui les ont fait souffrir : ne détournez point vos regards avec mépris. Dites-leur que ceux qui ont fait mourir le Fils de Dieu ont été bénis de leur victime. O mon enfant ! n'oubliez jamais que la charité est la plus belle de toutes les vertus ; et que Dieu, dans sa miséricorde, l'a mise à la portée des êtres les plus faibles. Si je pouvais encore être utile à quelques-uns de mes frères, Dieu m'est témoin que je ne refuserais point le travail ! Mais, je vous l'ai dit, ma carrière est finie.

D'ailleurs, comment tromper la vigilance de mes gardiens ? S'aveugleraient-ils au point de prendre pour un jeune homme agile un vieillard qui ne pourrait plus faire usage de ses membres si longtemps enchaînés ? Et, quand je parviendrais à sortir de prison, que ferais-je ensuite ? De quel côté dirigerais-je mes pas ? J'ai été arrêté, lorsque personne ne s'occupait de moi : comment ne le serais-je pas après avoir été signalé à tous les regards ? »

La jeune fille comprit la solidité de ces raisons ; elle ajouta :

« Je vais du moins rester auprès de vous. Je travaillerai ; si je ne le puis, je demanderai l'aumône, et je procurerai à votre corps débile une nourriture plus substantielle. »

Le vieillard reprit d'une voix émue :

« Il n'est pas nécessaire de soigner si délicatement ce qui doit, dans peu, monter sur l'échafaud. »

La jeune fille répondit :

» Pourquoi donc fermer ainsi les yeux à toute lueur d'espérance ?... Vous voyez que je remplis déjà les fonctions d'ange consolateur. C'est ce que je veux faire tous les jours. A mesure que je verrai l'horizon s'éclaircir, je vous en avertirai. Quant aux paroles divines que vous me disiez de rappeler aux malheureux prisonniers, mieux que sur les miennes elles ont été placées sur vos lèvres de prêtre, et c'est moi qui les écouterai. Quel temple que cette prison! quel enseignement que celui qui me sera donné au pied de l'échafaud !... »

Le prêtre, surpris de trouver tant de sagesse et de courage dans cette jeune fille, répondit d'un air satisfait :

« Mon enfant, votre demande me paraît trop

raisonnable pour ne point être accueillie. Mais vous oubliez que vous êtes ici depuis longtemps. »

Et la jeune fille eut bientôt disparu.

CHAPITRE IV.

Son père et sa mère l'avaient abandonnée.

Pour faire mieux connaître au lecteur la jeune fille et le vieillard que nous avons introduits sur la scène, nous allons reprendre leur histoire de plus haut.

Le 6 octobre 1779, entre six et sept heures du soir, si quelqu'un eût passé, à Tours, dans la vieille rue de la Bazoche, il aurait pu voir un homme encore jeune, assis à la porte d'une des maisons les plus considérables du quartier. Cet homme était triste et rêveur. Il quittait son chapeau, passait son mouchoir sur son front, comme pour l'essuyer, puis il se recouvrait. Il appuyait l'o-

reille contre la porte, et paraissait écouter avec beaucoup d'attention. Quelquefois, il se levait, il se promenait devant la porte, toujours absorbé dans ses réflexions, et il s'asseyait de nouveau, pour recommencer ce qu'il avait déjà fait plusieurs fois.

Au bout d'une demi-heure environ, la porte s'ouvrit, et une femme, jeune aussi, sortit en repoussant la porte avec violence. Cette femme était soigneusement enveloppée, et semblait porter quelque chose sous le bras. C'est elle que le jeune homme attendait avec une impatience visible. Ils se regardèrent sans rien dire. La femme s'appuya sur le bras du jeune homme, et ils marchèrent lentement, en gardant toujours le silence le plus profond. Il était facile de comprendre que, n'ayant que des choses tristes à se dire, ils aimaient mieux ne pas parler.

Cependant, après avoir fait quelques pas, le jeune homme commença le premier :

« Eh bien! elle refuse donc de nous recevoir?

— Hélas! oui.

— Malédiction sur elle et sur les siens!.. Mais lui as-tu dit que nous allions nous éloigner, et qu'elle n'entendrait jamais parler de nous?

— Cette menace l'a fait sourire. Elle a répondu que, puisque nous avions voulu disposer, seuls,

de nous-mêmes, au moment de notre mariage, nous pouvions le faire encore aujourd'hui.

— Lui as-tu parlé de notre petite fille? lui as-tu rappelé qu'elle est le dernier rejeton de sa famille?

— Elle dit qu'elle ne la connaît point.

— N'aurais-tu point rougi de lui dire que sa nièce chérie, que cette nièce élevée avec tant de délicatesse se trouve aujourd'hui dans la plus profonde misère; qu'elle est plus malheureuse mille fois que les pauvres qui, tous les jours, vont tendre la main à sa porte?

— Je lui ai tout dit, et n'ai rien obtenu, pas même une larme.

— Lui as-tu rappelé ses sentiments religieux?

— Elle m'a répondu que Dieu me condamne aussi, puisqu'il commande à la jeunesse de ne point se laisser aller à l'entraînement de ses aveugles penchants, et de suivre la direction des personnes d'âge et d'expérience.

— Je connaissais déjà la dureté de son cœur, mais je ne pouvais m'attendre à rien de semblable. Femme orgueilleuse! tante barbare! Le Dieu que tu pries sera pour toi sans entrailles, comme tu l'es aujourd'hui pour ceux qui t'implorent. Le sang que tu persécutes, ton propre sang élèvera la voix contre toi....

— Mon ami, gardons-nous bien de maudire les autres, contentons-nous de prier.

— Prier !... »

Et le jeune homme s'arrêta, comme s'il eût craint de contrister encore celle qui l'accompagnait. Ils gardèrent quelque temps le silence. Puis la jeune femme reprit :

« Eh bien ! mon ami, qu'allons-nous devenir ?

— Je te l'ai dit, il faut partir. Nous n'avons pour ressource que le travail du mercenaire, et nous ne pourrions nous y livrer sans honte dans cette ville où nous sommes connus.

« Et notre enfant ? »

Le jeune homme ne répondit rien.

— Et notre enfant ? reprit la mère en haussant la voix.

— Il faut bien nous en séparer. »

Le jeune homme avait à peine osé prononcer ces paroles, redoutant l'effet qu'elles allaient produire. La jeune femme s'était arrêtée. Elle gardait le silence. Son visage changeait à chaque instant. Faisant enfin un effort sur elle-même :

« Nous en séparer ! cria-t-elle d'une voix plus forte qu'à l'ordinaire. Nous en séparer ! »

Et elle s'arrêta tout à coup, comme si elle n'eût pu suffire à l'expression des sentiments qui

agitaient son cœur. Elle reprit presque aussitôt :

« Nous en séparer !... Quoi ! Cette enfant que j'ai portée neuf mois dans mon sein, cette enfant qui tient encore à mon cœur par tous les liens de l'amour, je l'abandonnerais ! je lui dirais : Tu n'es plus à moi ! tu n'as désormais ni père ni mère ! Non, mon enfant, non il n'en sera point ainsi. Tant que je vivrai, tu auras une mère ; et, après ma mort, mon âme veillera encore sur toi.... Nous en séparer ! et pourquoi ? parce que nous n'avons rien à lui donner ? Pauvre petite créature ! je t'ai déjà nourrie de mon sang, et je n'aurais pas la force de le faire encore ? J'ai partagé ma vie avec toi lorsque je ne te connaissais pas, et je ne le ferais plus actuellement que j'ai vu ton sourire, que j'ai entendu ta douce voix, que j'ai senti tes faibles mains se presser autour de moi, comme pour te soutenir ; tes petites lèvres se coller contre mes lèvres, comme pour y chercher ta nourriture ?... Écoute, mon ami : Je ne te serai pas plus à charge que je l'ai été jusqu'à ce jour ; et mon enfant vivra, et elle restera avec nous. Tu ne me donneras de pain que ce qui est nécessaire pour ne pas mourir. Sur cette portion, je prendrai ce qu'il faudra pour la nourriture de ma fille. Si elle a besoin de tout, je le lui abandonnerai volon-

tiers. Ne me dis pas que c'est impossible, que cela ne s'est jamais vu. Je te répondrai : Quand la poule est entourée de ses poussins, songe-t-elle à sa propre nourriture? Ne laisse-t-elle pas retomber de son bec le grain qu'elle avait déjà broyé? Les bêtes les plus féroces obéissent aussi à cette loi de la nature qui porte la mère à se priver, à se dévouer pour le fruit de ses entrailles. La lionne elle-même, la lionne affamée, apportera fidèlement à ses petits la nourriture dont ils ont besoin.... Et je ne ferais pas ce que font tous les jours les êtres qui ne savent que sentir! »

Depuis quelque temps, la jeune femme avait quitté le bras de celui qui la soutenait, et elle s'était retirée à une certaine distance. Ses lèvres tremblaient, ses yeux étincelaient, elle parlait avec volubilité. Sa voix était éclatante comme est celle de toute personne fortement pénétrée. Elle regardait attentivement le jeune homme pour savoir quelle impression ses paroles avaient produite. Elle voit son air abattu, son visage pâle, et elle comprend ce muet langage. Elle se hâte de découvrir l'enfant, elle la présente au jeune homme; puis, avec une voix d'une inexprimable douceur : « Mon ami, voilà celle que tu voudrais abandonner! » Le jeune homme

embrassa tendrement la fille et la mère. Il se retira de quelques pas; et, après avoir réfléchi un instant, il répondit d'une voix émue :

« Penses-tu que je ne souffre pas autant que toi? Oh! si tu savais ce qu'il m'en a coûté pour prononcer la fatale parole! Tes reproches, le son de ta voix, tes regards, ton morne silence, crois-tu que tout cela ne déchire pas mon cœur? N'en doute point, si j'en suis venu à cette terrible extrémité, c'est que j'ai reconnu qu'il n'y a point pour nous d'autre ressource dans la position où nous nous trouvons actuellement. C'est à Paris qu'il faut que nous allions pour cacher notre misère et pour nous procurer quelques ressources. De quoi serons-nous donc capables avec cette enfant? Ce n'est pas tout : pour nous y rendre, il faudra nécessairement faire le chemin à pied. Comment le ferons-nous donc avec ce pauvre petit être exposé à mille besoins, et dont la santé sera, à chaque instant, compromise? Tu dis : nous mourrons! Eh bien! oui, nous mourrons. Il est facile à une mère, à un père, de mourir pour leur enfant. Mais, si nous mourons, notre fille en mourra-t-elle moins? Ne périra-t-elle pas avant nous? »

La jeune femme pleurait, elle répondit :

« Que devons-nous donc faire?

— Ce que font les autres malheureux..... Mettre notre enfant à l'hospice.

— Autant la laisser mourir sur l'heure ! Quoi ! nous jetterions notre pauvre fille avec les enfants du crime ! Son corps peut-être serait sauvé ; mais son âme?... J'ai connu plusieurs de ces enfants abandonnés, et je me suis dit : « Ils eussent été aussi heureux de mourir au moment de leur naissance. » Je ne sais si le sang corrompu de leurs parents coule encore dans leurs veines, je ne sais si la malédiction de Dieu s'est étendue sur eux; mais il paraît que les soins qui leur sont prodigués viennent souvent échouer contre leurs mauvaises dispositions. Et tu voudrais exposer notre chère fille à être un jour entraînée par ce torrent de mauvais exemples ? Il y en a qui sont envoyés de côté et d'autre et confiés à de pauvres femmes, qui s'en occupent moyennant quelques pièces de monnaie. Mais, je te le demande, que peut-on attendre d'une mercenaire, qui ne donne de soins qu'autant qu'ils sont payés, et qui ne reçoit qu'une modique rétribution ?

— N'aurais-tu pas consenti cependant à la confier aux soins de ta tante?

— Sans doute.

— Eh bien ! est-ce que celle qui s'en chargerait par charité ou par besoin ne mériterait pas

autant notre confiance que cette femme hautaine et barbare?

— Mon ami, tu es injuste à son égard : restée sur la terre sans aucune ressource, je fus remise entre ses mains, et j'en ai reçu les soins les plus touchants. N'as-tu pas éprouvé toi-même toute sa générosité?

— Oui; mais, depuis, Dieu semble l'avoir abandonnée à l'aveuglement de son orgueil.

— Si tu avais été à sa place, tu aurais agi de la même manière, et peut-être plus sévèrement encore. D'ailleurs, mon ami, je te l'ai dit, ne maudissons point; appelons, au contraire, sur nous et sur les personnes dont nous avons à nous plaindre, les bénédictions de Dieu. Vois-tu son temple? J'ai passé quelquefois des moments bien doux au pied de ses autels! Veux-tu le prier avec moi? j'ai entendu dire que le malheureux ne l'implore jamais en vain. »

Ils étaient alors entre l'église de Saint-Gatien et l'archevêché : ils se mirent à genoux sur les marches de la porte du midi. La jeune femme avait les mains jointes, et, le regard fixé sur son enfant, elle priait avec effusion de larmes. Le jeune homme était à ses côtés, et ne paraissait pas moins recueilli. Après avoir prié pendant quelques minutes, ils se relevèrent, et continuè-

rent leur marche en silence. Le jeune homme parla le premier : « La douleur pèse-t-elle un peu moins sur ton cœur ? le bon Dieu t'a-t-il envoyé quelque pensée consolante ?

— Ce que j'ai pensé, c'est qu'il n'y a pas d'être au monde aussi malheureux qu'une mère qui se voit dans la nécessité de se séparer de son enfant ; cependant mon courage s'est un peu ranimé devant Dieu. Et toi, mon ami, que pensais-tu ?

— Moi, je me suis occupé surtout de ces beaux vers de Racine :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

— Il me semble, mon ami, que tu aurais dû t'occuper de Dieu plutôt que de Racine, et de piété plutôt que de poésie.

— Ne sont-ce pas là de pieuses pensées ? C'est l'Évangile mis en vers ; et puis, comme cela convient bien à notre situation ! Je vais te dire l'idée qui m'est venue à cette occasion : tu porterais ta fille dans le temple ; pauvre petite orpheline, abandonnée de ses parents au moment de sa naissance, entre les mains de qui convient-il qu'elle soit remise, si ce n'est entre les

mains de Dieu? Tu la déposerais au pied de l'autel de la Vierge. Parmi les personnes qui viennent habituellement prier le soir à cet autel, il y en a qui sont entièrement dévouées aux œuvres de charité; l'une d'elles se chargerait peut-être de notre enfant. Pour nous tranquilliser sur son sort, nous nous placerions de manière à savoir qui l'aurait recueillie; si c'était une personne véritablement chrétienne, nous en bénirions la divine Providence; dans le cas contraire, il nous serait toujours facile de trouver quelque moyen de reprendre notre enfant.

— Mon ami, c'est là une inspiration du ciel; je te l'ai bien dit que celui qui a recours à Dieu avec confiance ne tarde pas à en être exaucé. Hâtons-nous de mettre à exécution l'excellente idée qui t'est venue d'en haut... Pauvre enfant! c'est cependant bien pénible pour une mère! »

Elle hésitait encore. Le jeune homme, craignant de la voir revenir à ses irrésolutions premières, reprit aussitôt : « Tu iras toi-même la déposer. Tu t'agenouilleras à quelque distance de l'autel, et tu remarqueras ceux qui s'en approcheront. Comme il fait sombre dans le temple, je vais rester à la porte, et examiner ceux qui en sortiront, afin de joindre mes renseignements aux tiens... Tu ferais bien, avant de

t'en séparer, de mettre autour de son cou la médaille que ta mère te laissa en mourant. Tu la consacrerais ainsi à la mère de l'enfant Jésus, et ce serait un moyen de la reconnaître un jour. »

Pour obtenir son consentement à ce grand sacrifice, le jeune homme s'était déterminé à ne faire entendre que le langage de la religion. Elle s'avança lentement vers la grande porte du temple ; en entrant, elle tourna la tête, et elle aperçut dans l'ombre le jeune homme, immobile au milieu de la place.

CHAPITRE V.

Quelques cris s'échappèrent du pied de l'autel.

Il y en a qui disent : « L'âme n'est pas. » L'âme n'est pas! qu'est-ce donc que cette puissance qui est en nous et que rien ne peut dompter? Elle est quelquefois comme écrasée sous le poids de la douleur. Haletante, épuisée, elle se traîne difficilement sur la terre... Je ne sais quel objet vient de la frapper ; la voilà au plus haut des cieux ; elle y est comme dans son domaine ; elle rappelle le passé, jette les yeux sur le présent, qu'elle dédaigne, et s'élance dans l'avenir. Elle traite, comme en se jouant, les questions les plus élevées... Appelez cette puissance votre

âme, donnez-lui quel nom il vous plaira, peu m'importe ici ; toujours est-il que son existence ne saurait être contestée.

Quelques étoiles brillaient au firmament. La lune passait rapidement sous des nuages, et montrait de temps en temps sa pâle lumière. Le jeune homme se disait : « Voilà ton image, ô mon âme! tu ne possèdes qu'une lumière empruntée. Et cette lumière, qu'elle est faible! qu'elle est incertaine! Si la terre te cache le Dieu qui communique quelques rayons de son inépuisable lumière à toute intelligence créée, tu n'es plus que ténèbres. Quand se montre ta plus éclatante lumière, il passe continuellement des nuages qui l'obscurcissent. »

Il étendait au loin ses regards. Il prêtait l'oreille, comme pour recueillir quelque chose de cette harmonie céleste qui n'est entendue que de l'âme. « Quelle magnificence! pensait-il. Quoi! tout cela est pour l'homme! Que de grandeur à un être petit! Mon âme est lumière... oui, mais elle luit au milieu des ténèbres, et les ténèbres la pénètrent de toutes parts. C'est une étincelle du feu divin... oui, mais elle est cachée sous la cendre, où elle se consume intérieurement. Pourquoi d'ailleurs cette lumière, qui ne sert qu'à me faire connaître toute ma misère?

Que ne suis-je cette étoile que je vois suivre avec tant de régularité la route qui lui a été tracée! Que ne suis-je cette pierre insensible, foulée aux pieds de tous les passants! O mon Dieu! pourquoi cette sensibilité qui me mine? pourquoi cette liberté dont j'abuse et qui m'éloigne de vous? pourquoi ces attributs divins à la pauvre humanité? Enfant du roi des rois, l'homme est comme le jeune prince au berceau et destiné à porter un jour le diadème. On se prosterne devant lui, et, si on considérait sa faiblesse, on le jugerait au-dessous de presque tous les sujets de son père... Mais pourquoi l'homme se plaint-il de la libéralité de son Dieu? Il ne s'abaisse que parce qu'il est grand, il ne souffre que parce qu'il est fait pour jouir. »

Il se tourna vers le temple : « Demeure de Dieu! c'est ordinairement à ton ombre que vient se reposer le cœur souffrant. As-tu quelques consolations à m'offrir? Pourquoi ces deux vastes tours qui semblent vouloir t'élever au-dessus de la terre? entrent-elles en communication avec le ciel? Quand nous les entendons gémir, est-ce ta voix qui crie vers Dieu, et qui l'appelle au secours de l'homme? »

La porte s'ouvrit. La prière qui se faisait tous les soirs en commun venait de finir, et les fidèles

sortaient en silence. La porte se referma, et la foule s'écoula lentement. Le jeune homme considéra ceux qui passaient : il voyait surtout des enfants, de pauvres femmes, des vieillards à cheveux blancs. Ils étaient venus déposer dans le sein de Dieu le fardeau des peines qui s'étaient accumulées sur leur cœur pendant le cours de la journée. Ils rentraient dans leur famille, portant sur leur visage calme et recueilli les marques irrécusables de leur satisfaction intérieure. Le jeune homme enviait leur sort; il se disait : « Il est donc possible de trouver un peu de repos sur la terre! »

Pendant que le jeune homme s'abandonnait ainsi à ses réflexions, la jeune femme était entrée dans le temple. Elle s'imaginait que le bruit de ses pas appelait sur ce qu'elle allait faire l'attention de tous les assistants. Ces personnes placées de distance en distance et agenouillées dans l'ombre, ces statues immobiles sur les autels, semblaient fixer sur elle des regards attentifs. Cependant elle s'enhardit peu à peu sous l'œil de Dieu. Elle s'avance toujours; elle arrive à la chapelle de la Vierge. Qui dirait toutes les pensées qui se pressent dans son âme? C'est devant cet autel qu'elle avait coutume de venir prier, elle, insouciante jeune fille, avec la tante qui

avait alors pour sa nièce une affection de mère. Qu'elle y a passé de doux instants! que sa vie habituelle était tranquille! Imprévoyante de l'avenir, l'heureuse jeunesse ne vit que dans le présent : c'est pour elle, et uniquement pour elle qu'il n'y a point de lendemain. Cette félicité d'autrefois, elle se la rappelle avec larmes, et elle la regretterait beaucoup plus encore, si la pauvre petite fille qu'elle se trouve dans la nécessité d'abandonner ne lui avait fait connaître cet amour maternel, qu'un cœur de femme ne changerait pas pour toutes les jouissances de la terre. C'est aussi à l'autel de la Vierge que, dans une autre église, elle a reçu, il y a environ un an, la bénédiction nuptiale. Elle était là sans parents, sans amis; elle n'avait pour témoins que des étrangers, et les anges du ciel, qui pleuraient sans doute, au lieu de lui sourire. Le prêtre lui disait cependant : « Jusqu'ici vous avez vécu comme isolée dans le monde; désormais vos jours ne s'écouleront plus solitaires. Dieu renouvelle votre famille; celui qu'il vous donne sera tout pour vous sur la terre; en lui, vous trouverez un père, une mère, un ami. Marchez toujours à ses côtés; que votre main faible et tremblante s'appuie, dans le danger, sur une main plus ferme. » Le conseil qui lui fut donné, elle

l'a suivi fidèlement, et ce ferme appui chancelle aujourd'hui sous le poids de leur commune misère. Son attachement n'aurait-il point été trop terrestre? Peut-être; et, dès lors, Dieu n'a pu bénir une union qui n'aurait point été formée avec l'intention de lui plaire. Les malédictions de sa tante ne se seraient-elles point élevées jusqu'au ciel, et n'auraient-elles point tari la source des grâces que la bénédiction du prêtre appelait sur eux? Peut-être encore; car Dieu maudit ordinairement ceux qui sont maudits de leurs parents.

Ces réflexions se présentaient à l'esprit effrayé de la jeune femme; elle les écartait, pour s'occuper uniquement de ce qu'elle avait intention de faire. Elle détacha la petite médaille dont elle ne se séparait jamais; et, en la mettant autour du cou de sa fille, elle disait : « Ma mère aussi l'a portée ; je l'ai reçue au moment de sa mort, et je ne l'ai jamais quittée depuis. Voilà tout ce qui m'est resté de ma famille ; mais pour toi, ma fille, j'en fais volontiers le sacrifice. C'est l'image de la Vierge ; puisse-t-elle te consoler dans tes peines, te guider au milieu des dangers, et te rendre un jour à tes parents!

Elle déposa l'enfant au pied de l'autel ; et il lui semblait alors qu'une partie de son être lui

échappait. Elle se releva cependant avec courage ; elle alla s'agenouiller à quelque distance. Devant elle était la statue de la Vierge, qui, regardant la terre et étendant les bras, semblait dire aussi aux hommes, à l'exemple de son divin Fils : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Tantôt cette pauvre mère portait ses yeux humides de larmes sur la statue, tantôt elle les abaissait sur sa fille; puis, rentrant en elle-même, elle priait.

« Mère de Dieu, je viens à vous avec confiance, puisque vous appelez ceux qui souffrent.

« Le glaive de douleur qui a percé sur le Calvaire votre cœur maternel perce en ce moment mon cœur. O ma mère! daignez compatir à mes souffrances et faire tomber dans mon âme quelques gouttes de ces consolations abondantes qui vous sont accordées dans le ciel.

« Vous êtes surtout la mère de l'orphelin ; vous voyez à vos pieds cette pauvre petite abandonnée. C'est à vous que la confient aujourd'hui le père et la mère qui ne peuvent plus la garder auprès d'eux. Veillez sur elle, ô tendre mère! conservez-la digne de vous. Réunissez-nous plus tard, sinon dans cette vie où nous sommes si malheureux, du moins dans l'autre vie, où sont consolés ceux qui ont pleuré sur la terre. »

La jeune femme restait immobile ; ses yeux se portaient toujours, tantôt sur sa fille, tantôt sur la statue de la Vierge, touchant emblème de la miséricorde divine. Ses lèvres ne murmuraient aucune parole. Il régnait en elle ce silence profond, mystérieux, qui se fait toujours à la suite d'une prière fervente, comme si l'âme restait muette de respect et d'amour, après s'être approchée de Dieu et avoir entendu sa voix sainte.

Nous avons dit que c'était l'heure où quelques pieux fidèles se réunissaient pour faire en commun la prière du soir. Les fidèles s'étaient retirés; mais le prêtre qui avait présidé l'assemblée était encore dans le temple. Il se rendit à l'autel de la Vierge. Il s'inclina profondément, comme s'il eût senti en lui une raison particulière de s'humilier. Avant de faire la prière, il avait coutume de lire quelques passages des livres saints; et, ce soir, il avait lu le trait où Jésus raconte comment un homme, maltraité sur le chemin de Jérusalem à Jéricho, avait été secouru par un Samaritain, après avoir été délaissé par un lévite et par un prêtre. Pendant qu'il faisait cette lecture, les regards s'étaient fixés sur lui. La plupart se disaient intérieurement et quelques-uns à voix basse : « Ce n'est pas à lui que s'adresse

ce reproche! » Mais il ne se jugeait pas lui-même aussi favorablement; il gémissait dans le secret de son âme de ce qu'il était bien éloigné de la perfection à laquelle Jésus appelle ses ministres.

C'est cet acte d'humilité qu'il était venu continuer devant l'autel de la Vierge. Il se croyait seul dans le temple, et il disait à voix basse : « Il y a donc quelquefois, ô mon Dieu! une charité véritablement plus compatissante dans le cœur infidèle que dans le cœur formé par votre loi. Le ministre de vos autels, le prêtre de la loi nouvelle, qui tous les jours reçoit Jésus dans son cœur, peut aussi s'endurcir. Ne permettez pas qu'il en soit jamais ainsi de votre serviteur, ô mon divin Maître! Son corps s'affaiblit de plus en plus, sa voix s'éteint, le sang se glace dans ses veines. Quand il ne pourra plus se livrer à l'exercice de son ministère, qu'il sache aimer encore, et il accomplira votre loi. Peut-être me suis-je trop renfermé en moi-même. En suivant les sentiers dangereux de cette vie, peut-être ai-je vu, sans me sentir suffisamment ému, l'humanité défaillante et couverte de plaies. Touchez, amollissez mon cœur, ô vous qui avez donné, pour la rédemption du genre humain, jusqu'à la dernière goutte de votre sang! C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de

la Vierge dans le sein de laquelle vous avez puisé ce sang généreux. »

Tandis qu'il priait, quelques cris, comme les cris d'un enfant au berceau, s'échappèrent du pied de l'autel, et vinrent le tirer de ses méditations. Il écouta attentivement; mais, comme il n'entendit plus rien, il crut s'être trompé, et reprit le cours de ses réflexions. Peu après, les mêmes cris recommencèrent et frappèrent distinctement ses oreilles. « Qu'est-ce donc? » se dit-il. Il s'approcha. Il souleva un voile noir, et, à la lueur vacillante de la lampe, il aperçoit un pauvre petit être qui crispait ses faibles mains, comme pour dire ses souffrances. « Voilà l'homme! » s'écria-t-il. Il restait immobile d'étonnement et d'irrésolution. Il se disait à lui-même : « C'est sans doute le fruit du libertinage. Que de dissolution dans les mœurs! le temple saint n'est point respecté; et même c'est aux pieds de la Vierge immaculée qu'a été déposé celui qui fut doublement conçu dans le péché. Quel sacrilége! »

La jeune femme, retirée derrière un pilier, suivait les mouvements du prêtre, et écoutait tout ce qu'il disait. Quand elle entendit prononcer ces dernières paroles, elle se couvrit le visage. « Mon Dieu, pensait-elle, je l'ai bien mérité! »

Le prêtre était toujours auprès de l'enfant. Il a remarqué la médaille suspendue à son cou; il regarde: « Pauvre mère! se dit-il, de pieux sentiments étaient encore dans son faible cœur. Son intention n'était point de profaner le temple : elle est venue faire à Dieu l'aveu de sa faute, et crier miséricorde pour elle et pour son enfant. Ne pouvant l'élever, elle le recommande aux soins de celui dont la providence s'étend sur tous... »

La jeune femme entend encore ces paroles, et elle se sent comme renaître. Elle est sur le point de se montrer, de se jeter aux pieds du prêtre, de lui faire connaître sa triste position; mais elle est retenue par la honte. « Ah! du moins, se dit-elle intérieurement, s'il pouvait se charger de mon enfant! » Elle prie Dieu de lui en inspirer la pensée.

Le prêtre continuait ses réflexions : « Que deviendra cet enfant? qui voudra en prendre soin? Pour répondre aux intentions de la mère, il faudrait que ce fût une personne religieuse. Et, jusqu'à demain, qui apaisera sa faim? qui le garantira du froid? »

Il venait de toucher ses mains, qu'il trouva glacées. Ces pensées s'offrirent à son esprit : « Si je m'en chargeais moi-même pour cette

nuit!... Il est nécessaire que je le fasse, si je ne veux pas le laisser périr... Et qui m'empêcherait donc de le prendre pour toujours? Je puis le nourrir, l'élever, l'établir... Si le prêtre reste libre des liens du mariage, n'est-ce pas afin que ses affections se purifient et s'étendent? n'est-ce pas afin qu'il serve de père à l'enfant abandonné? »

Il repassait dans son esprit ces paroles de Jésus : « Il arriva qu'un prêtre suivait le même chemin, et, l'ayant vu, il passa outre. » Il se rappelait ses propres réflexions : « C'est Dieu, dit-il, oui, c'est Dieu lui-même qui me le confie! »

Son irrésolution se fixe aussitôt. Il prend l'enfant; il le cache sous son manteau, et il se retire, après avoir demandé à Dieu la grâce de pouvoir exécuter son charitable dessein. Il passa si près de la jeune femme, qu'il la toucha de son manteau. Elle fut sur le point de l'arrêter pour lui exprimer sa reconnaissance.

Quand le prêtre sortit du temple, le jeune homme le remarqua : « Que vous êtes heureux! se dit-il. Pour vous, nulle inquiétude sur la terre; vous vous êtes retiré de ce monde, et, du haut du rivage, vous regardez d'un œil tranquille le torrent couler bruyamment à vos pieds. Il vous est commandé, je le veux, de tendre la

main au malheureux qui l'implore ; votre ministère de charité vous appelle souvent à venir partager les chagrins et les dangers de vos frères ; mais ce dévouement, n'est-ce point encore une jouissance? »

En ce moment parut la jeune femme : « Tout va pour le mieux, s'écria-t-elle. Tu as vu cet ecclésiastique à cheveux blancs qui sort du temple. Eh bien! c'est lui-même qui vient de se charger de notre pauvre fille. »

Le jeune homme répondit : « Lui! à son âge! quelle charité! que Dieu en soit loué! » Et il le suivit longtemps des yeux, appelant sur lui les bénédictions du ciel.

Il se retirèrent le cœur un peu soulagé. Le lendemain, de grand matin, ils s'éloignaient avec empressement de ces lieux où ils avaient été abreuvés de tant d'amertume.

Ne perdons point de vue le digne ecclésiastique qui vient de recueillir avec tant de charité cette pauvre petite abandonnée de ses parents.

C'est un prêtre attaché depuis longtemps au chapitre de Saint-Gatien avec l'humble titre et les modestes revenus de vicaire. Des places plus élevées et plus lucratives lui ont été offertes bien des fois, et il les a toujours refusées. Sa science est peu commune cependant ; sa foi est brûlante ;

mais son humilité profonde cache à ses yeux tout son mérite. C'est lui qui arrive le premier au temple et qui en sort le dernier ; si, en présence des fidèles assemblés, il faut lire l'Evangile, réciter quelques prières, c'est sa voix que vous entendez; tandis que les autres hommes sont à leurs plaisirs ou à leurs affaires, un homme est en oraison au fond de quelque chapelle. Remarquez-le bien, c'est lui que vous rencontrez là où le pain vient de manquer, là où il y a quelques paroles de consolation à faire entendre. Il est déjà avancé en âge, et il remplit encore les exercices de son laborieux ministère avec toute l'activité de la jeunesse.

Si, hors de chez lui, tout est travail pour le religieux vieillard, tout est repos pour lui dans l'intérieur de sa maison. Son ménage est sagement administré par les soins d'une excellente fille, son aînée de quelques mois, qui garde pour son maître le morceau de pain dont celui-ci se priverait volontiers en faveur de ses pauvres. Ce n'est qu'à ce sujet qu'il leur arrive d'avoir quelques contestations. En se chargeant de l'enfant abandonné, il pensa un peu aux contrariétés qu'allait éprouver sa vieille domestique. Cependant cette considération ne l'arrêta point. Dès qu'il fut rentré, il le lui présenta, et lui

enjoignit d'en avoir le plus grand soin. Mais la pauvre femme, étonnée, s'écria :

« Comment pourrons-nous donc l'élever ?

— En nous privant nous-mêmes, et en retranchant quelque chose de nos dépenses habituelles.

— Mais vos revenus suffisent à peine à nos propres besoins.

— Ce qui suffit à deux peut suffire à trois. S'il plaisait à la Providence de retrancher dans ce moment le tiers de mes revenus, que ferions-nous donc? Ecoutez ce dont j'ai été témoin un jour. J'avais été appelé pour l'exercice de mon ministère dans la maison d'un malheureux. Cet homme ne gagnait chaque jour qu'une modique somme d'argent qu'il était obligé de partager avec sa femme et deux enfants en bas âge. Un troisième enfant naquit dans cette pauvre famille, et la femme mourut. Ce malheureux éleva cependant ses enfants. Comment a-t-il donc pu faire?

— Quand on se trouve dans le besoin sans l'avoir appelé, quelque grand qu'il soit, on doit s'y soumettre sans murmure : il n'y a point à lutter contre la nécessité.

— Eh quoi! nous ne ferions pas par vertu ce que tant de personnes font tous les jours par nécessité ! Ecoutez encore. Un inconnu se pré-

senta un jour chez une pauvre femme, et, lui remettant un enfant nouveau-né, il lui dit : Une personne riche et généreuse vous charge d'élever cet enfant ; les secours vous arriveront toujours à temps par des voies secrètes, mais infaillibles. Que rien ne lui manque. Elevez-le avec soin ; et, plus tard, une récompense magnifique vous sera accordée. Comme vous n'êtes pas en position de faire les avances, prenez cette bourse que je suis chargé de vous remettre avec l'enfant. La pauvre femme s'en chargea. Elle l'éleva, elle l'aima comme s'il eût été son propre fils ; et tout ce qu'on lui avait annoncé arriva. »

La domestique reprit aussitôt :

« Quelle ressemblance pouvez-vous donc trouver entre l'enfant protégé par une personne riche et généreuse et celui dont vous voudriez nous charger aujourd'hui? »

Le prêtre répondit :

« La ressemblance est plus grande que vous ne le pensez. Il n'y a personne sur la terre dont la générosité et les richesses puissent être comparées aux richesses et à la générosité de Dieu. C'est lui qui m'a confié cet enfant ; et, en me le remettant, il m'a dit qu'il regarderait comme fait à lui-même tout le bien que je ferais à l'une de ses plus faibles créatures. »

La prévoyante domestique murmurait encore; non pas qu'elle fût insensible aux souffrances du pauvre, mais parce qu'elle craignait que son vieux maître, en subvenant aux besoins d'un trop grand nombre de malheureux, ne tombât lui-même dans la misère. Le bon prêtre lui laissait volontiers la direction du ménage; mais, quand il s'agissait de ses devoirs, aucune voix n'aurait pu étouffer la voix de sa conscience.

Notre petite orpheline fut appelée Gatienne, du nom de l'église dans laquelle on l'avait exposée. Elle fut placée, à quelques lieues de la ville, chez une nourrice vertueuse. La servante, qui d'abord aurait voulu l'écarter dans les intérêts de son maître, l'avait prise en affection. Elle la visitait souvent; elle lui portait une partie de ce qui restait de la table de son maître. Dès que les soins d'une nourrice lui devinrent inutiles, la petite Gatienne fut retirée et placée chez une veuve riche et charitable qui aidait ordinairement le prêtre dans ses bonnes œuvres.

Quand elle fut devenue grande, elle se rendait, plusieurs fois la semaine, auprès de son protecteur, qui lui enseignait la religion, et qui l'employait déjà comme auxiliaire dans l'exercice de sa charité. Elle était douée de beaucoup d'intelligence, et elle avait de grandes dispositions à la

vertu. Par son bon naturel, par sa conduite, elle se montrait véritablement digne des soins généreux qui lui étaient prodigués.

La révolution éclata et bouleversa l'antique société sous laquelle elle avait sourdement grondé pendant plusieurs années. La servante du vieux prêtre venait de mourir. Il semblait que Dieu l'eût appelée à lui, avant l'heure des tribulations, de peur que le cœur de cette excellente fille ne se brisât en voyant les dangers auxquels son maître serait exposé, et les souffrances qu'il aurait à endurer. Le prêtre se retira dans la maison où Gatienne avait été placée. Cette jeune fille était déjà en âge de payer à son bienfaiteur une partie des soins qu'elle en avait reçus. Pendant les premières années de la révolution, plusieurs visites domiciliaires eurent lieu dans la maison où il s'était réfugié, et ce fut presque toujours la jeune Gatienne qui, par son sang-froid, par son courage, par la sagesse de ses réponses, rendit inutiles les recherches les plus actives et les plus minutieuses.

Le temps arriva où il n'y avait plus de sûreté nulle part pour le prêtre catholique, pas même dans les retraites les plus cachées. Ce fut alors que notre charitable ecclésiastique forma la résolution de s'expatrier, malgré son grand

âge. La jeune Gatienne ignora d'abord ce qu'était devenu son bienfaiteur. Dès qu'elle en eut été informée, son imagination vive lui inspira le projet hardi que nous lui avons vu mettre à exécution.

CHAPITRE VI.

Entretien sur la Providence.

Gatienne venait d'entrer dans le cachot du prêtre. La gravité des circonstances avait exalté son imagination et donné à ses idées une grandeur inaccoutumée.

« Mon père, disait-elle, quand finira donc cette tourmente? Lorsque la tempête a bouleversé la mer, le vent cesse peu à peu, l'obscurité se dissipe, et le calme rétabli sur les flots fait renaître la tranquillité dans l'âme de ceux qui étaient sur le point de périr. La colère des hommes est donc plus longue que celle des éléments? Les arrestations se renouvellent, et le

sang coule encore : que deviendrons-nous donc?

— Je n'en sais rien, mon enfant. Quoi qu'il arrive, cependant, nous ne devons jamais perdre courage. Nous sommes toujours sous la puissante main de Dieu.

— Et pourquoi Dieu permet-il ces bouleversements qui de temps en temps agitent les peuples?

— L'action de la Providence dans la direction des affaires de ce monde n'est pas toujours facile à expliquer; cependant elle n'en est pas moins incontestable.

Vous le savez, mon enfant, Dieu seul est immuable. Tout change, excepté lui; et nous voyons surtout la face de la terre se renouveler à chaque instant. Dieu donne à toute créature une portion plus ou moins considérable de la vie, dont il possède lui-même la plénitude. Cette portion de vie a d'abord de faibles commencements. Elle se développe; elle paraît dans toute sa force. Bientôt elle commence à décroître, elle s'affaiblit et s'éteint entièrement, du moins pour ce monde. Examinez-vous vous-même, considérez ce qui se passe dans chaque individu, dans tout ce qui a quelque vie sur la terre, et vous verrez ce phénomène se reproduire partout et toujours avec une étonnante ressemblance. Pour tout être, la cessation de la vie sur la terre s'appelle la

mort. La mort n'arrive jamais sans quelque crise, et cette crise est toujours plus ou moins forte, plus ou moins frappante, selon que l'être en qui elle s'opère a des racines plus ou moins fortes, plus ou moins profondes dans le sein de la terre.

Les nations sont aussi les créatures de Dieu. Il y a donc dans chaque peuple, comme dans chaque individu, un esprit de vie qui l'anime. Ordinairement, cet esprit de vie a de faibles commencements; mais il se développe peu à peu, et il se montre enfin dans toute sa force. Bientôt, il commence à décroître, il s'affaiblit, et il s'éteint entièrement, à moins que Dieu ne le ranime par un de ces prodiges aussi rares pour les peuples que pour les individus. Aucun être ne s'enracine en ce monde aussi profondément, aussi largement que les nations. Il n'est donc point étonnant qu'il s'opère, quand un peuple meurt, une de ces crises violentes qui remuent, pour ainsi dire, la terre jusque dans ses fondements.

Rappelez-vous l'histoire, et vous y verrez le développement de ces idées. Les peuples les plus puissants sont ordinairement à la veille de leur ruine, et ceux qui s'appellent les maîtres du monde sont bien près de devenir esclaves. Les

peuples, comme les individus, s'agitent en tous sens sur la scène de ce monde. Ils s'élèvent les uns au-dessus des autres, ils étendent au loin leur domination; mais bientôt leur force s'use, l'échafaudage de leur grandeur, qu'ils soutenaient difficilement, tombe avec un fracas épouvantable, et les individus, étonnés, se demandent : Qui donc a frappé ces coups?

L'existence des nations n'est pas aussi bornée que celle des individus; et cette existence serait encore bien plus étendue si, comme on vient de le voir, ils n'en appelaient eux-mêmes la fin. Un peuple juste subsisterait peut-être autant que le monde. Voyez l'Église! elle doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de toute société sainte? Un homme juste meurt aussi promptement, et quelquefois encore plus promptement que les autres. Cela se conçoit, Dieu se hâte de l'appeler à lui pour récompenser ses bonnes œuvres; mais une société n'a de récompenses que celles qui lui sont accordées sur la terre. Sa vie doit donc être proportionnée à sa justice. Un peuple incrédule ou corrompu ne peut faire un long séjour sur la terre. Pourquoi Dieu lui laisserait-il occuper inutilement la demeure des siens? Quand le bon grain croît avec l'ivraie, le père

de famille attend jusqu'à la moisson ; mais, s'il ne voyait que de l'ivraie dans son champ, il se hâterait de la couper et de la jeter au feu. Quand il n'y a plus sur l'aire qu'une paille vide et gâtée, n'est-il pas avantageux que la Providence commande au souffle violent de la tempête de la disperser aussitôt?

Les peuples coupables n'attendent pas toujours que la main vengeresse se soit levée contre eux. On les voit quelquefois se suicider comme les individus : leur esprit s'égare ; ils sont tout à coup saisis de mouvements convulsifs, et ils tournent contre eux-mêmes ce qui leur restait encore de force.

— Que dites-vous donc, mon père? Est-ce à l'état actuel de notre malheureuse patrie que vous voulez faire allusion?

— Je réponds à votre question. Je vous raconte la mort de quelques nations dont nous parle l'histoire. C'est peut-être aussi au peuple français que je fais allusion.

— Quoi! toucherions-nous à notre fin dernière?

— Cela pourrait être : la France a beaucoup vécu ; elle s'est élevée à un haut degré de splendeur. Qui sait si elle ne va pas se précipiter dans sa gloire, comme l'a dit un de ses enfants? La

corruption s'est insinuée dans toutes les parties de ce vaste corps. Un esprit d'incrédulité s'est répandu sur elle, et a soulevé les uns contre les autres les nombreux enfants qui étaient appelés à former ensemble une grande et heureuse famille. Qui sait donc si elle pourra résister à ces causes puissantes de destruction ? Cependant, si je ne me trompe, nous avons encore de grandes raisons d'espérer.

Les crises violentes qui s'opèrent dans le corps social, comme dans le corps de l'individu, ne sont pas toujours suivies de la mort. Quand elles trouvent en lui assez de force pour résister à leur action puissante, elles semblent, au contraire, le rétablir et lui donner une nouvelle vie. Eh bien! qui pourrait dire ce qu'il y a encore de force dans cette France naguère si florissante?

Les peuples modernes ont reçu du christianisme une stabilité inconnue aux peuples anciens. En entrant dans l'Église catholique, ils semblent avoir reçu quelque chose de cette immortalité que lui a donnée son divin fondateur. Malgré toute leur faiblesse intrinsèque, ils résistent à la tempête, comme l'arbrisseau caché au pied de la montagne, comme le toit fragile appuyé auprès d'un édifice inébranlable. Or, quel peuple s'était plus pénétré de l'esprit chrétien

que le peuple français? Quel peuple se montra plus dévoué à l'Église catholique?

Sans doute il y a en France beaucoup de corruption, beaucoup d'incrédulité; mais aussi que de cœurs où la vertu règne encore? Combien d'âmes où la foi tient par de profondes racines? Je n'en veux pas d'autres preuves que ce sang versé tous les jours pour rendre témoignage à la foi et à la vertu; que le dévouement de ces hommes courageux, de ces saintes femmes qui, comme vous, exposent continuellement leur vie pour sauver celle de leurs frères injustement persécutés, pour adoucir du moins leurs dernières souffrances. L'ange qui était venu pour détruire Sodôme dit à Abraham : Si je trouve seulement dix justes dans cette ville coupable, je pardonnerai à toute la ville en leur faveur. L'ange exterminateur semble s'être abaissé sur la France, pour frapper aussi cette terre coupable. Croyez-vous que dans la ville, même la plus perverse, il ne se trouve pas dix justes pour arrêter son bras vengeur?

— Vous dites que Dieu punit les peuples parce qu'ils sont coupables. S'il en était ainsi, un peuple serait toujours heureux ou malheureux en raison de ses vertus et de ses crimes. Cependant ce n'est pas ce que l'histoire nous

apprend. Ne voit-on pas dans les sociétés, comme dans les individus, le crime impuni et la vertu sans récompense? Que dis-je! Ne voit-on pas quelquefois des peuples vertueux succomber, et d'autres triompher au sein de leurs injustices? Vous dites que le christianisme a donné aux peuples une stabilité qu'ils n'avaient point auparavant. Cependant le contraire arrive encore quelquefois. Nous voyons des peuples chez qui le christianisme s'est affaibli ou ne s'est jamais bien établi, posséder une stabilité inconnue à certains peuples chrétiens.

— Il ne faut pas se laisser tromper par les apparences. Il y en a qui disent : Seigneur! Seigneur! Ce ne sont pas précisément ceux-là qui sont sauvés. Il y a aussi des peuples qui se donnent le beau nom de chrétien. Ce ne sont pas toujours ceux-là qui ont en eux le principe de la vie. Il se trouve souvent plus de christianisme dans un peuple appelé infidèle que dans un autre faussement appelé chrétien.

Ce qui nous trompe encore, c'est que, pour porter notre jugement, nous ne considérons qu'une faible partie du temps. Si nous voulons juger les desseins de Dieu sur les peuples dont la vie est quelquefois si longue, il faut nous élever à une certaine hauteur, et considérer

l'ensemble. Nous voyons une nation injuste triompher, et nous nous disons : Pourquoi ces triomphes? Mais savons-nous s'il ne s'amasse pas des charbons de colère sur cette nation? Laissons arriver le temps de la vengeance, et nous verrons tomber tout à coup la victime couronnée de fleurs. Nous voyons la main de Dieu s'appesantir sur un peuple juste, et nous nous disons : Comment l'a-t-il mérité? Mais, savons-nous si ce n'est point la punition d'un crime commis depuis longtemps? Savons-nous s'il ne marche pas à des triomphes éclatants par les épreuves difficiles de la vertu?

— Ce que ces châtiments publics me paraissent avoir d'inconciliable avec la justice divine, c'est qu'ils frappent sans discernement, c'est qu'ils écrasent le juste pour faire triompher le coupable. Louis XVI est évidemment un des princes les plus justes qui aient monté sur le trône; et cependant aucun peut-être ne fut aussi malheureux que lui. Si nous considérons ce qui se passe dans tous les rangs de la société, nous ferons la même remarque. Il y eut sans doute dans le clergé bien des membres coupables : ce sont eux que le glaive épargne, ce sont eux qui triomphent; et les autres sont misérablement traînés dans la boue ou dans le sang. Pour en revenir à

vous, mon père, qui fut plus vertueux, qui s'est consacré plus généreusement au bonheur de ses semblables? Voyez cependant comme votre vieillesse est abreuvée d'amertume!

— Vous parlez ainsi, mon enfant, parce que, dans votre inexpérience, vous ne savez point encore apprécier l'avantage des tribulations.

Avant de nous faire entrer dans la société de ses élus, Dieu a voulu que nous fussions éprouvés quelques moments sur la terre. Il est évident que nous ne pouvons être heureux dans ce lieu d'exil; cependant, tel est en nous le désir du bonheur, que nous nous attachons aveuglément à tous les objets qui nous environnent. N'est-il donc pas convenable que Dieu empoisonne toutes ces jouissances trompeuses? Un homme traverse un désert immense pour se rendre dans sa patrie : le terme de son voyage est encore éloigné, et il se sent déjà épuisé de fatigue ; cependant une vallée riante vient de s'offrir à ses yeux ; il y dresse sa tente, il s'y environne de toutes les commodités qu'il peut se procurer, et il s'endort tranquillement en disant : « Cette terre sera pour moi la patrie. » Heureusement un ami fidèle l'a toujours accompagné. Il lui rappelle le souvenir de sa patrie, et il le conjure de ne point y renoncer aussi lâchement ; il lui nomme son

père, sa mère, ses frères, tous ces êtres qui faisaient autrefois tressaillir son cœur. Aujourd'hui, hélas! rien ne peut plus toucher cette âme abattue. Cependant son ami ne s'est point découragé : il renverse le toit qui l'abritait, il détruit les moissons qui devaient le nourrir, il trouble l'eau du ruisseau qui étanchait sa soif, et le force, pour ainsi dire, à rechercher dans la patrie le bonheur qui ne se trouve plus sur la terre étrangère. Ce désert, c'est la vie; cette vallée riante, c'est la position qui nous plaît sur la terre; cet ami fidèle qui ne nous abandonne jamais, et qui est réduit quelquefois à se servir de moyens de rigueur pour nous faire souvenir du ciel, notre véritable patrie, c'est Dieu. Gardons-nous donc bien, mon enfant, de nous plaindre jamais de sa conduite.

Vous dites : Pourquoi donc le bonheur du méchant sur la terre?

Est-ce que le méchant n'est pas le plus malheureux de tous les hommes? Il triomphe quelquefois; mais ce triomphe n'est qu'extérieur; tandis que tout lui sourit au dehors, il y a au fond de son cœur un ver rongeur qui empoisonne ses jouissances. Et même ce triomphe extérieur du méchant, ne l'envions point, car il est de courte durée :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux :
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Mais, avez-vous ajouté, pourquoi l'homme juste n'est-il donc pas épargné?

L'homme juste! que dites-vous, mon enfant? Est-ce qu'il y a des justes sur la terre? Dieu est parfait, et il n'y a rien d'imparfait dans ses actes; mais, au contraire, il y a toujours quelque imperfection dans ce que nous appelons la perfection des hommes. Nous ne voyons que la surface des choses. Si notre œil pouvait pénétrer, comme l'œil de Dieu, tous les replis de la pensée humaine, que d'actions répréhensibles, même parmi celles qui nous avaient le plus éblouis! Je donne à mon frère les marques du plus sincère attachement, et, dans la réalité, c'est moi que j'aime. Je le comble de bienfaits, et mon secret désir, c'est que tous ces bienfaits retombent sur moi. Je me prosterne devant Dieu, et c'est moi que j'adore. Je m'élève par mon humilité. Incompréhensible contradiction dans la pensée de l'homme! Il parle à ses frères de la nécessité de n'estimer que Dieu, de ne s'attacher qu'à Dieu; et, dans ce moment même,

il désire retenir pour lui quelque chose de leur attachement et de leur estime. N'est-il donc pas avantageux pour l'homme de bien que ses fautes soient expiées sur la terre, que l'or de sa vertu passe, pour se purifier, par le creuset des tribulations?

Les maux ne purifient pas seulement la vertu, ils l'engendrent. L'homme serait-il appelé patient, s'il n'avait souffert? Saurait-il ce que c'est que la commisération, si le cri de la misère n'avait frappé son oreille et n'était entré dans son cœur? Remarquons-le bien : presque toutes les vertus morales et chrétiennes ont leur source dans la souffrance. Un homme était environné de toutes les jouissances de la vie; il oubliait Dieu et se méconnaissait lui-même; il était emporté, violent; il était sans entrailles pour les malheureux, qu'il avait cessé de regarder comme ses semblables. En un mot, de tous les vices qui désolent la terre, il n'y en avait peut-être pas un seul qui ne se fût établi dans son âme. La condition de cet homme changea bientôt. Autant il avait été favorisé de la fortune, autant il en fut maltraité. Alors il se ressouvint que Dieu était son maître, et que les hommes étaient ses frères. Il se réforma peu à peu : il devint doux, patient, charitable; son âme, qui avait été le

réceptacle impur de tous les vices, parut à la fin le temple de toutes les vertus.

Ce que je viens de vous dire, vous le voyez confirmé par ce qui se passe tous les jours sous vos yeux. Parmi ces prisonniers que vous visitez, combien se sont livrés à la vertu depuis que le malheur les a frappés? Et ceux qui étaient déjà vertueux, que de progrès ils ont faits depuis? Plus l'homme est abaissé, plus il peut s'élever. L'ignoble charrette qui le conduit au supplice deviendra le char de son triomphe, et l'échafaud couvert de sang, le théâtre éclatant de sa gloire.

Cependant il faut à l'homme un grand courage pour laisser ainsi façonner son âme par le marteau de la souffrance. O mon enfant! ne vous lassez point de ranimer, par vos paroles et par vos bons offices, le courage abattu de ceux que vous voyez tous les jours. Pauvres malheureux prisonniers! Ils vous attendent peut-être en ce moment : empressez-vous d'aller les visiter. »

CHAPITRE VII.

Visite des prisons.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis cet entretien. En entrant dans le cachot de son bienfaiteur, Gatienne parut moins triste qu'à l'ordinaire : « Espérons, mon père! » Telles furent ses premières paroles.

Le prêtre, comme un homme à qui les souffrances auraient fait prendre la vie en dégoût, répondit sans trop s'émouvoir : « Espérer! mon enfant ; qu'est-il donc survenu d'extraordinaire? »

La jeune fille reprit :

« Des hommes, revêtus, dit-on, d'une auto-

rité absolue, sont venus visiter les prisons. Ils semblaient ne pouvoir ajouter foi à ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux. Il n'y aurait peut-être pas de moyen plus efficace pour corriger l'homme cruel que de lui montrer ses œuvres dans toute leur difformité.

— Oui, répondit le prêtre; il y a toujours un reste de sensibilité dans le cœur le plus dénaturé; et, s'il savait véritablement ce que c'est que souffrir, au lieu d'aggraver les souffrances d'autrui, il serait peut-être le premier à les adoucir. Eh bien! que s'est-il donc passé dans cette visite?

— Je puis tout vous raconter fidèlement, car j'y assistais comme faisant partie des employés de la maison.

La première personne à laquelle les inspecteurs s'arrêtèrent était une femme encore dans la force de l'âge. Elle était couchée sur un peu de paille; des cheveux en désordre tombaient sur ses épaules; son visage était pâle et défait. Elle était enveloppée d'une grande robe noire, faible image de la tristesse dans laquelle son âme était plongée. Ses mains étaient jointes, comme les mains de celui qui est dans l'attitude de la prière; ses yeux étaient continuellement fixés vers la terre, et elle ne les détourna

même pas lorsque nous nous approchâmes. L'un des envoyés, celui qui paraissait le plus jeune, manifestait surtout une grande bienveillance. Il s'approche de cette pauvre femme, et il lui dit d'une voix compatissante :

« Quelle est donc la cause pour laquelle vous avez été mise en prison?

— Vous le voyez, répondit-elle d'un ton bref et en tournant ses regards sur elle-même, vous le voyez : c'est cette robe de deuil.

— Nous ne vous comprenons pas ; expliquez-vous plus clairement.

— J'avais un mari : c'était un ouvrier laborieux et honnête. Il ne fut point coupable! Je le dis hautement et je le soutiendrai toujours : Non, il n'était point coupable! Depuis le matin jusqu'au soir, il travaillait durement pour gagner à la sueur de son front le pain de sa pauvre famille.... »

Comme elle disait ces mots, son visage pâle s'animait, et ses yeux arides se remplissaient de larmes. Elle voulut continuer ; mais les sanglots étouffaient ses paroles.

« Calmez-vous, lui dit aussitôt celui qui la questionnait, calmez-vous. Nous ne sommes venus ici que pour sécher vos larmes.

— Sécher mes larmes! reprit-elle vivement ;

sécher mes larmes! me rendrez-vous ceux qui ne sont plus?

Non, ils ne sont plus! cependant l'image de l'un et de l'autre est encore sous mes yeux. Je vois leur généreux dévouement, j'entends leurs adieux déchirants....

Le jour commençait à peine. Mon fils était au travail. Deux hommes au visage dur, au regard sinistre, se présentent, une liste à la main : Pierre Goubeau, menuisier, arrêté comme suspect, s'écrie l'un d'eux d'une voix qui porte la terreur dans nos âmes. Nous ne comprenons que trop ce que signifie cette effrayante injonction. Je veux parler; mais la voix me manque. Je vois sur le visage de mon fils la pâleur de la mort. Une pensée généreuse s'offre à son esprit, et, plus fort que moi, il entreprend de sauver son père : « Pierre Goubeau, menuisier, répondit-il, c'est moi. » Et il se remet aussitôt entre leurs mains. Comme le fils sortait pour se rendre en prison, le père arrive; il se fait rendre compte de tout ce qui s'est passé; il est sensible au dévouement de son fils; mais il ne veut point y souscrire. « Pierre Goubeau, menuisier, c'est moi! s'écrie-t-il. Celui-ci est mon fils, et vous ne devez point l'arrêter à ma place. » Le fils disait : « Le nom porté sur la liste est aussi le mien; et, dans le

doute, il est mieux d'épargner le plus utile. » Le père reprenait : « Je ne vois aucun doute ici : quand il ne se trouve point de désignation particulière, c'est toujours du père qu'on parle en pareil cas. » Le fils ajoutait en se jetant aux genoux de ceux qui étaient venus pour arrêter son père : « Mon père est tout pour sa famille. Je ne suis rien, moi. Il n'est pas plus coupable que moi. Prenez-moi donc à sa place ; prenez mon sang au lieu de sa liberté. » Mais ces hommes stupides et barbares ne comprenaient rien à cette lutte de la nature. Ils se regardaient l'un l'autre, et paraissaient incertains du parti qu'ils devaient prendre, quand une infernale pensée se présente à l'esprit de l'un des deux. « Le nom porté sur la liste convient également au père et au fils, dit-il à son camarade avec un sourire diabolique, nous ferons bien de les prendre tous les deux : c'est le moyen le plus sûr de ne point nous tromper. D'ailleurs, ajouta-t-il, le père est déclaré coupable par l'autorité, le fils se déclare lui-même aussi coupable que le père. Nous ne courons donc aucun risque. »

Cependant la vie m'était revenue ; et, avec la vie, le sentiment de mon malheur. Je me jetais tour à tour dans les bras du père et du fils ; je les pressais contre mon cœur ; je m'écriais en

détournant les yeux pour ne pas apercevoir l'affreux visage de ceux à qui je m'adressais : « Prenez aussi l'épouse et la mère! »

Epuisée de cette lutte pénible, je tombai sans connaissance. Quand je revins à moi, tout était consommé : ces barbares m'avaient enlevé ceux que j'aimais le plus en ce monde, et d'autres encore plus barbares leur avaient cruellement arraché la vie.

Je pris ce monde en dégoût, et je voulus me laisser mourir ; mais la pensée de Dieu me retint sur le bord du tombeau. Je me déterminai du moins à passer dans le deuil les jours qu'il plairait à la divine providence de me laisser encore. Je pris une robe noire, et je fis vœu de porter toujours cette couleur, symbole de la tristesse. Je vivais séparée du reste des hommes ; je gagnais par mon travail le peu qu'il me fallait pour nourrir ma douleur. Je croyais vivre ignorée sur la terre, quand il vint un ordre de m'arrêter comme suspecte pour avoir osé porter le deuil des ennemis de la patrie. Ainsi on me faisait un crime des sentiments les plus légitimes, les plus naturels. Je ne réclamai point cependant ; je me réjouissais même intérieurement de ce que Dieu voulait bien me réunir à ceux que j'avais tant aimés et que j'aimais encore. « De la prison à

l'échafaud, le trajet est court, me disais-je, et bientôt je les reverrai. » Dieu n'a point encore exaucé mes vœux : il y a plus d'un mois que j'attends la mort. »

Ce récit avait touché tous les cœurs. « Espérez, lui répondit-on, espérez, et bientôt vous serez rendue à la liberté. » Nous nous éloignâmes; et, tandis que nous nous approchions des autres prisonniers, la même voix qui venait de nous émouvoir nous poursuivait continuellement de ces mots : « Me rendrez-vous ceux que j'ai perdus? »

A quelques pas de là, je fis remarquer une jeune personne à peu près de mon âge. Comme moi, elle était orpheline. Je m'intéressais beaucoup à son sort. Elle était douce, patiente..... Hélas! combien feraient aujourd'hui l'ornement de la société, qui périssent misérablement dans ces prisons!

« Et vous, lui dit-on, depuis combien de temps avez-vous été arrêtée?

— Il y a plus d'un mois.

— Pour quel motif?

— J'étais bien jeune encore, et j'avais déjà perdu mon père. J'en ressentis une vive douleur. Cependant je compris que j'avais encore de grandes actions de grâces à rendre à la di-

vine providence ; car il me restait une excellente mère, uniquement occupée du bonheur de sa fille. Plusieurs années s'étaient écoulées. Un soir, ma mère ne m'avait entretenue que du souvenir de mon père. La tristesse était revenue dans le cœur de l'une et de l'autre ; et je ne sais quel pressentiment d'un grand malheur ajoutait encore à notre douleur. Des hommes entrent subitement ; et, se disant les ministres d'une autorité souveraine, ils m'enlèvent ma mère. Je me place sur leur passage, j'essaie de m'opposer à son éloignement, et ils me repoussent. Je veux les suivre, mais ils ne le permettent pas. Je venais continuellement aux portes de la prison. J'y restais le jour entier, et quelquefois bien avant dans la nuit. On me menaçait de m'arrêter. C'était précisément ce que je souhaitais ; et voilà pourquoi sans doute on ne le faisait pas. Enfin, on m'arrêta. Je fus conduite dans la même prison que ma mère ; précisément au même endroit. Hélas ! elle y était encore la veille ; mais elle ne s'y trouvait plus quand j'arrivai. J'ai appris plus tard que, la nuit même qui avait précédé mon arrestation, elle avait été tirée des prisons, sous prétexte de la rendre à sa fille, et qu'elle avait été noyée dans la Loire.

Cette pauvre fille pleurait : « Oui, s'écriait-

elle, c'est ici que ma mère a souffert, et c'est ici que je voudrais mourir; mais mourir bientôt, afin de la revoir! »

— Consolez-vous, lui dit-on, consolez-vous, vous ne tarderez pas à sortir de prison.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse en ce monde, qui est devenu si triste pour moi? N'avoir plus ni père ni mère! »

Je pensais en moi-même : « Elle n'est pas seule orpheline sur la terre! » Et je me détournais pour ne pas trop manifester ma douleur. Ceux à qui elle s'adressait me paraissaient vivement affectés. Le plus jeune ne cachait point son émotion ; il parlait à voix basse. Je prêtais l'oreille, et ne pouvais comprendre. Il disait, je crois : « Elle aussi, n'a plus ni père ni mère!... C'est à peu près son âge... Pauvre enfant! » Je pensai qu'il déplorait le sort d'une jeune personne de notre âge, qui le touchait de près. Il s'approcha de son collègue, et lui dit : « Nous pourrions la placer, à nos frais, dans une maison d'ordre et de travail; ce ne serait là, je crois, qu'une tardive justice. » Celui à qui il parlait se montrait beaucoup moins compatissant. Il examinait tout attentivement, mais il parlait peu; son air sombre ne m'inspirait pas beaucoup de confiance. Cependant il paraissait approuver

tout ce qu'on lui disait dans l'intérêt de ces pauvres prisonniers.

Nous passâmes à une autre prison, où il n'y avait que des hommes. Celui qui s'offrit le premier à nos regards était un jeune homme de trente ans au plus. Il se promenait, sans paraître s'inquiéter beaucoup de son sort. Sa démarche était fière, son visage enflammé, ses yeux comme égarés. Son front était couvert d'une large bande; sa main gauche était enveloppée d'un linge blanc. Il était en habit militaire. Il tenait de sa main droite une feuille de papier, sur laquelle étaient tracées quelques lignes rouges. Dès qu'il nous aperçut, il jeta sur nous un regard de fureur; puis, tournant la tête en signe de mépris, il chanta d'une voix de tonnerre :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de mort est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
Le couteau sanglant est levé.

Nous nous approchâmes. Celui qui avait jusqu'ici adressé la parole lui dit aussitôt : « Qui êtes-vous donc, vous qui osez travestir ainsi nos chants de patriotisme et de gloire?

— Républicain.

— Pourquoi avez-vous été arrêté?

— Pourquoi! mais il est facile de le voir :

parce que nous sommes tous sous le joug de la plus monstrueuse tyrannie.

— A quelle époque avez-vous été arrêté?

— A quelle époque! on le saura plus tard; je le dis à la France, je le dis au monde entier. Ils auraient bien voulu m'empêcher de dévoiler leur infamie, mais ils ne le pourront jamais! Ils m'ont refusé de l'encre; j'en ai pris dans mes veines : j'écris avec mon sang, voyez-vous! »

En disant ces mots, il nous montrait le morceau de papier qu'il avait à la main, et sur lequel se trouvaient en effet quelques lignes tracées avec du sang. Ce malheureux ricanait d'une manière effrayante; il présentait son papier à chacun de nous, et il répétait toujours : « Lisez! lisez donc! »

Vous ne pourriez, ajouta-t-il, tout n'est pas fini. Eh bien! écoutez, je vais vous raconter de quelle manière les choses se sont passées.

Je venais de me marier. Oh! qu'elle était digne d'être aimée, celle que j'avais choisie! comme ils s'écoulaient rapidement les premiers jours de notre ménage! Les doux chants de l'hyménée avaient à peine cessé, que mon oreille fut tout à coup frappée du cri des combats. La patrie nous appelle : enfant soumis, je me dévoue; je m'arrache aux embrassements d'une

tendre mère, d'une épouse adorée; je marche contre l'ennemi. Pendant vingt jours, je ne vécus que de privations; je fus exposé à toutes sortes de dangers. Au vingtième jour, eut lieu un combat terrible : c'étaient des Français qui combattaient contre des Français. Nous remportâmes la victoire, mais elle fut chèrement achetée. Pour ma part, je reçus six blessures, deux à la tête, deux à l'estomac, une à la jambe, une autre à la main : tout mon corps n'était qu'une plaie. Je fus renvoyé dans mes foyers. Je me traînais difficilement, mais je me consolais de mes souffrances par la pensée de revoir bientôt celle que j'aimais d'un amour si tendre. Hélas! j'étais bien éloigné de me douter du sort qui m'était réservé : ma vieille mère n'existait plus; elle avait été traînée sur l'échafaud, et son sang avait rougi l'instrument de l'infamie, le jour même que le sang de son fils avait été versé sur le champ d'honneur! Mon épouse n'existait point non plus : ils l'avaient jetée dans la Loire, et, auparavant, ils avaient essayé de la déshonorer! Enfin, ma fortune était à peu près perdue; des hommes cupides autant que sanguinaires s'en étaient emparés. L'indignation me rendit une partie de mes forces. J'allai trouver nos infâmes bourreaux; je leur rappelai avec énergie quel-

ques-uns de leurs crimes ; je leur dis que, depuis quinze jours, ils avaient versé plus de sang, ils s'étaient souillés de plus d'infamies que tous les tyrans ensemble, depuis quinze siècles. Je fus mis en prison. Il était juste qu'on me logeât, puisqu'on m'avait dépouillé de tout. Je ne sais pourquoi je ne fus pas mis à mort, car je l'avais bien mérité. »

A peine avait-il achevé son récit, qu'il se détourna brusquement ; et, en se retirant, il chantait encore avec plus de force que la première fois :

Contre nous de la tyrannie
Le couteau sanglant est levé.

Le geôlier prit alors la parole : « C'est bien dommage, dit-il, les malheurs ont ôté à ce brave jeune homme une partie de sa raison. Il n'est pas toujours dans cet état de violente exaltation. On le voit tout à coup abattu : il pleure, il parle avec la douceur d'un enfant ; il chante des choses qui attendriraient le bourreau comme le geôlier. »

Nous nous éloignâmes aussitôt. Et j'entendais celui qui avait montré le plus de sympathie pour le malheur se dire encore à lui-même : « Cruelle tyrannie ! elle ne tue pas seulement le corps, elle tue encore les intelligences. Il est bien temps que tout cela finisse. »

Dès que nous fûmes sortis, le plus jeune des deux inspecteurs rassembla autour de lui les employés des prisons, et il leur parla à peu près en ces termes :

« Nous réclamons de vous une grande exactitude dans votre service, mais aussi notre intention est que vous ayez pour le malheur tous les égards qu'il mérite. Nous venons de vous donner l'exemple, et nous espérons que vous le suivrez. La justice, toute la justice, mais aussi rien que la justice : c'est ce que veut la patrie. »

Puis, me prenant en particulier, il me dit : « Mon ami, je sais de quelle manière vous vous conduisez. Continuez, et vous aurez bien mérité de la patrie. Tenez, voilà pour vous aider à faire un peu de bien. » Et il me remit quelques pièces de monnaie. Ensuite, me frappant sur l'épaule, il me dit encore avec bonté : « Vous avez la figure d'une personne qui m'était bien chère ; puissiez-vous avoir aussi ses vertus! Quels sont donc vos parents? » Je lui répondis, en retenant difficilement mes larmes : « Je ne les ai jamais connus. » Il pâlit, et il ajouta : « Si vous n'étiez un jeune homme, je vous adresserais d'autres questions. »

Enhardie par sa bonté, je lui parlai de vous, je lui peignis votre état, je lui dis quelques-unes de vos vertus. « Un prêtre! répondait-il en re-

muant la tête, comme pour exprimer combien il trouvait difficile de vous sauver, un prêtre! le temps favorable n'est pas encore arrivé. Laissons-le dans son cachot, il y vit presque ignoré; nous verrons plus tard. »

Voilà, mon père, la bonne nouvelle que je me suis empressée de vous apporter. »

En disant ces mots, elle se retira.

CHAPITRE VIII.

Des plaisirs.

Jusqu'ici, Gatienne n'avait prolongé qu'en tremblant son séjour dans le cachot de son bienfaiteur. Mais, après la visite dont nous avons rendu compte, elle était entièrement rassurée.

« Mon père, disait-elle, vous serez bientôt rendu à la liberté; du moins je l'espère. En attendant, ne pourriez-vous pas continuer ici ces entretiens par lesquels vous m'enseigniez si bien comment je dois me conduire en ce monde? »

Le prêtre se recueillit, et bientôt : « Mon enfant, dit-il, je vais vous parler des plaisirs.

— Des plaisirs dans une prison!

— Les plaisirs s'offrent encore à l'homme au pied de l'échafaud : pourquoi n'apprendrait-il pas alors à les apprécier? N'est-ce pas quand la vie nous échappe que nous pouvons le mieux juger ce qu'il y a de réel et de trompeur dans ses jouissances? »

La jeune fille prêta une oreille attentive, et le prêtre s'exprima en ces termes :

« Il y a des plaisirs rigoureusement défendus par la loi de Dieu. O mon enfant! quand ces plaisirs coupables solliciteront votre cœur, à quelque âge, dans quelque position que vous vous trouviez, repoussez-les avec courage.

Je vous avoue que je ne sais comment m'expliquer l'aveuglement des hommes à ce sujet.

Quoi! ce cœur dont l'être infini peut seul satisfaire les vastes désirs, cherche à se remplir de poussière! Quoi! le fils de Dieu abdique son titre glorieux et se rend l'esclave des créatures! pour quelques minutes de jouissances, il renonce à une éternité de bonheur! il touche du pied le torrent des plaisirs, au risque d'être aussitôt précipité dans un abîme de souffrances!

Mais, dit-on, je suis à la fleur de l'âge; laissez-moi profiter de ma jeunesse, et, quand les beaux jours de la vie seront passés, je me donnerai à Dieu.

Ce n'est pas vous, mon enfant, qui ferez entendre un pareil langage. Celui qui nous a créés n'a-t-il pas fait pour lui les plus beaux jours de notre vie? Quoi! nous ne voudrions aimer Dieu que quand nous ne pourrons plus aimer! Qu'aurons-nous donc fait pour mériter le ciel? qui connaît le moment de sa mort? qui peut compter les heures, quand l'aiguille tourne si rapidement sur le cadran? Enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse, qu'est-ce que tout cela? Rien, presque rien; un point imperceptible, que la toute-puissance de Dieu a fait jaillir du sein de l'éternité. Et c'est ce point que nous voulons diviser! Et ce que nous espérons offrir à Dieu, en échange de ses récompenses éternelles, c'est la plus petite partie de ce point que l'éternité presse de toutes parts, et que quelquefois elle absorbe entièrement!

Pourquoi, dit-on encore, pourquoi Dieu a-t-il donc environné de tant d'attraits la transgression de sa loi?

Mon enfant, il n'en était point ainsi au commencement; tout était bien nécessairement en sortant du sein de la perfection. Mais, depuis, les choses ont changé: l'homme s'est révolté contre son Créateur. Aussitôt ses inclinations ont été viciées; Dieu lui a dit: « Tu dédaignes le ciel,

regarde la terre! tu ne veux plus du bien, aime le mal. » Et voilà qu'un insatiable désir du mal s'est emparé de son âme.

Du reste, il ne dépend que de nous de faire tourner à notre bonheur les privations de l'exil. Les larmes que nous répandons sur la terre sont toutes comptées, et, si nous les versons dans le sein de Dieu, elles s'y changeront pour nous en torrent de délices.

L'homme se plaint de ce que certains plaisirs lui sont interdits. Mais, sait-il bien quels sont ces plaisirs?

Hélas! ces plaisirs que tant de personnes appellent des biens, sont les maux les plus funestes au genre humain. Ils corrompent le cœur, et tarissent en lui la source des jouissances nobles et pures. Ils éteignent l'intelligence; ils détruisent tout, jusqu'à ce corps dont Dieu enveloppa notre âme pour la mettre en rapport avec les objets terrestres. J'ai vu de douces jeunes filles paraître tout à coup dans le monde, sous l'aile maternelle, pleines de fraîcheur et de vie. Elles ouvrirent un instant leur cœur au souffle empoisonné des plaisirs coupables; et je les ai vues presque aussitôt se faner, tomber et périr, comme la fleur qui ouvre son calice, naguère rempli de rosée et de parfums, aux atteintes d'un souffle brûlant.

Quoi donc! l'homme n'est-il sur la terre que pour s'attrister? son cœur, fait pour un bonheur éternel, doit-il commencer par s'abreuver continuellement d'amertume?

Non, évidemment non.

Je vais me promener dans la campagne, peu avant le lever du soleil. Les ténèbres de la nuit sont à moitié dissipées. Mes yeux se portent à l'orient, d'où nous vient la lumière : il se colore, il s'embrase. Je regarde toujours : enfin il paraît celui qui, depuis six mille ans, n'a point encore trompé l'attente des hommes. D'un seul jet, il communique à la terre sa lumière et sa chaleur, et la terre semble tressaillir. Mon cœur prend part à l'allégresse universelle. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Quand le ciel sourit à la terre, quand il me sourit, mon cœur doit aussi lui sourire. Et qu'est-ce donc que la joie, si ce n'est le sourire du cœur!

Voyez ce qui se passe dans la nature quand le printemps commence : le ciel devient plus serein, l'air plus doux. La terre ouvre son sein aux tièdes ondées qui la fécondent. Son tapis de verdure se renouvelle comme par enchantement, et se couvre de toutes sortes de fleurs. La sève sort avec abondance, et s'élève par des canaux imperceptibles, jusqu'au plus haut des arbres

qui se couvrent aussi de verdure et de fleurs. Sur ces arbres sont des oiseaux dont les riches couleurs le disputent à la beauté des fleurs, et dont la voix harmonieuse est le plus bel instrument du concert général de la nature. Les ruisseaux, qui, de tous côtés, serpentent à la surface de la terre, ajoutent encore à sa beauté et à ses richesses. Tout se remue, tout s'agite : Ces êtres débiles qu'elle récèle dans son sein pendant les rigueurs de l'hiver, comme une bonne mère cache dans son sein l'enfant qui ne résisterait pas aux rigueurs du froid, ces infiniment petits que l'œil le plus pénétrant ne peut apercevoir, tous ces êtres se dispersent et vont de côté et d'autre chercher l'aliment que le Père céleste donne si libéralement, et que la commune mère distribue à chacun en raison de ses besoins. Est-ce qu'il ne se remue rien en nous, à la vue de ce spectacle enchanteur? Au sein de cette vaste création qui se renouvelle à chaque instant, est-ce que nous ne sentons pas la joie surabonder dans notre cœur?

J'entre dans le temple de Dieu : l'encens brûle au pied de l'autel et s'élève vers les cieux. J'aperçois sur les visages la paix qui règne dans les âmes. J'entends des hymnes de triomphe et d'allégresse; j'entends aussi des soupirs, mais

ce sont les cris du cœur qui s'élèvent jusqu'à Dieu. Tout à coup, le silence le plus profond règne au milieu des fidèles. Je les vois se prosterner en présence de l'Agneau toujours vivant et toujours immolé. Ils adorent, en ce moment, par l'esprit et par le cœur, celui qui est tout esprit et tout amour. Le ciel s'ouvre à leurs yeux. Quelques rayons de la gloire de Dieu descendent sur ce nouveau Thabor. Les plus pieux des disciples de Jésus se disent intérieurement : « Seigneur, il fait bon ici ! » Et ils goûtent un instant, sur la terre, ce bonheur ineffable dont les saints jouissent éternellement dans le ciel. Le Dieu adoré dans ce temple est aussi mon Dieu. Tous les chrétiens qui s'y trouvent sont mes frères. Je suis avec eux en communion de pensées; j'entre aussi dans la communion de leur joie : je me prosterne avec eux, j'adore, j'invoque, je soupire; je sens, comme eux, se remuer délicieusement dans ma poitrine ce qui fait que chacun de nous est heureux ou malheureux sur la terre.

Je me trouve au sein d'une famille étroitement unie par l'amour et par la vertu. D'un côté, je vois le père environné de ses enfants : il enseigne à leur inexpérience les sentiers de cette vie. Il peint à leurs yeux, sous les couleurs les

plus frappantes, les charmes de la vertu et l'odieux du vice. Il leur raconte comment le nom des hommes utiles passe de siècle en siècle jusqu'à la postérité la plus reculée au milieu des bénédictions, et comment le nom des méchants passe aussi quelquefois jusqu'à la dernière génération au milieu d'une réprobation universelle. Ces jeunes enfants se tiennent comme suspendus à la bouche de leur père, et ils recueillent avec soin ses sages enseignements, qui peut-être ne s'effaceront jamais de leur mémoire. D'un autre côté, je vois la mère au milieu de ses filles. Elle leur enseigne, par ses paroles et par son exemple, que le travail est un excellent moyen de rendre plus léger le fardeau de la vie. Ces jeunes filles travaillent avec une activité qui montre combien elles ont compris l'enseignement de leur mère. Toute la délicatesse des traits de leur visage semble se refléter sur leur ouvrage. De temps en temps, la mère leur sourit. Et, dans ce délicieux sourire, quelle récompense pour leur travail!

Ce bonheur ne vient-il pas de Dieu? Et, s'il vient de Dieu, pourquoi le cœur que Dieu a fait ne pourrait-il pas en jouir?

J'entre dans la cabane du pauvre, où j'ai entendu quelques soupirs. Là, je vois des enfants qui se pressent autour du père et de la mère en

demandant du pain. J'écoute, et le père et la mère leur répondent : « Il n'y en a point! » Ces paroles ont déchiré mon cœur, car c'est une grande pitié que de voir tant d'êtres créés à l'image de Dieu, manquer de la nourriture que le plus petit des oiseaux trouve partout en abondance. Je leur partage le pain qu'ils ont demandé. Aussitôt, je vois ces petits enfants m'entourer de leurs remercìments et de leurs bénédictions. Ils m'appellent leur père; et ce nom, je le mérite, puisque je leur ai conservé la vie. Ils me couvrent les mains de leurs baisers et de leurs larmes; et chacun de ces baisers fait tressaillir mon cœur, et ces larmes coulent dans mon âme, qu'elles enivrent de volupté.

Ainsi, mon enfant, la vertu a ses joies sur la terre; et ces joies sont de toutes les conditions, de tous les instants, elles sont éternelles.

Tout est bonheur pour celui qui aime Dieu.

A-t-il des richesses? Il les verse dans le sein des pauvres, et son bonheur s'accroît du bonheur de ceux qu'il a soulagés.

Est-il pauvre? Il baise avec amour la main du bon père qui ne le prive quelques instants sur la terre qu'avec l'intention de le dédommager dans l'autre vie.

Il trouve de secrètes consolations dans les

larmes ; et, dans les plus grands maux, d'incompréhensibles douceurs. Il porte toujours avec courage la longue chaîne de malheurs que l'homme traîne avec lui jusqu'au tombeau. Le dernier de ses soupirs sur la terre est pour lui le premier soupir de l'amour éternel ; et la mort, la conquête de l'immortalité. »

CHAPITRE IX.

Le célibat.

Gatienne écoutait avec attention. La veille, son bienfaiteur lui avait annoncé le sujet de leur entretien. Aussi, une teinte légère de rougeur colorait ses joues ordinairement pâles.

« Mon enfant, lui dit le vieillard, jusqu'ici, vous n'avez eu, pour ainsi dire, de devoirs à remplir qu'envers vous-même. Bientôt, vous en aurez de plus importants à remplir envers la société. Il importe donc que vous sachiez choisir la place où Dieu vous appelle sur la terre. Vous y apporterez d'autant plus de soins que vous n'au-

rez ni père, ni mère, ni amis peut-être, pour vous aider de leurs conseils.

Il y a dans la société deux états entre lesquels l'homme doit nécessairement choisir, et par lesquels il passe quelquefois successivement. C'est le célibat et le mariage. Je veux vous entretenir un instant de l'un et de l'autre.

Malgré les déclamations de quelques écrivains soldés par les passions, il est évident, aux yeux de tous, que le célibat n'est point condamné par la loi naturelle. S'il en était ainsi, que de conséquences absurdes nous serions obligés d'admettre! Il faudrait dire que les plus sages des hommes ont presque tous violé la loi naturelle; il faudrait dire que tous les peuples, qui ont fait de ces sages l'objet de leur vénération et de leur amour, sont tombés dans une erreur grossière; il faudrait dire enfin que l'homme est rigoureusement tenu de se marier dès qu'il devient nubile, et que cette obligation se renouvelle à chaque fois que les liens qu'il a contractés se sont rompus.

Il y en a qui s'en vont répétant sérieusement : « Si tous gardaient le célibat, la terre serait promptement dépeuplée. »

Qui ne voit, d'après la connaissance que nous avons du cœur humain, combien cette supposi-

tion est inadmissible, absurde? Qui ne voit qu'avec un pareil mode de raisonnement il serait facile de tout établir ou de tout combattre?

Quelques-uns ajoutent : « Du moins le célibat est défavorable à l'accroissement de la population. »

Mais, d'abord, cet accroissement indéfini est-il un avantage? Et puis, si le célibat vertueux, le seul que nous défendions ici, n'est pas favorable à l'accroissement de la population en général, ce qui pourrait encore se soutenir, il est du moins évidemment favorable à l'accroissement d'une population vertueuse.

Le célibat n'est donc point condamné par la loi naturelle. Et comment le serait-il, puisque c'est l'état le plus favorable au dévouement, à l'héroïsme, à toutes les vertus commandées par la loi naturelle?

La raison première de ce que je viens d'avancer, c'est que le célibataire trouve en lui une force inconnue à celui qui est engagé dans les liens du mariage.

Il y a en nous un feu caché qui fait toute notre énergie. Si ce feu brûle continuellement, quelque abondant qu'il ait été d'abord, il s'épuise peu à peu, il s'éteint, et bientôt il n'en reste plus pour Dieu, qui est notre père, et pour les

hommes, qui sont nos frères. C'est ce que n'a point à redouter le célibataire vertueux.

Si nous le considérons dans son intérieur, nous l'avons trouvé plein de force. Portons nos yeux autour de lui, nous le verrons dégagé de tous les objets extérieurs, et libre d'user pleinement de sa force presque toute-puissante.

Le mariage est un lien, et ce lien attache l'homme à la terre.

Dieu l'appelle, et lui commande d'aller jusqu'aux extrémités de la terre porter à des barbares la connaissance de son nom. Il se lève, il regarde : « Mon Dieu, répond-il, celle que vous m'avez donnée pour compagne est ici, et elle ne peut me suivre jusqu'aux extrémités de la terre. » Et la voix de Dieu ne se fait plus entendre, ou, si elle parle encore, elle n'est point écoutée.

Ce sont les hommes qui l'appellent : « Mon frère! mon frère! » Il se lève, il regarde : ce sont des frères, en effet, mais il ne les connaît plus. Il a une épouse; et ces autres noms : père, mère, frère, sœur, ces noms qui remuaient si délicieusement son cœur, tout cela est oublié.

N'est-ce pas ce que nous voyons continuellement? n'est-ce pas ce qui doit nécessairement arriver?

L'homme affamé accourt, pressé par le be-

soin ; il s'écrie : J'ai faim! Le célibataire vertueux lui donne avec empressement ce qu'il demande, et, s'il n'a qu'un morceau de pain pour lui-même, il le partage volontiers avec celui qui n'en a point du tout. Mais l'homme marié, il hésite... Que voulez-vous? il s'arracherait peut-être lui-même de la bouche le morceau de pain dont a besoin l'indigent qui pleure à sa porte ; mais ce pain qu'on lui demande, il n'est point à lui, c'est le pain de sa femme et de ses enfants ; et, s'ils en ont abondamment aujourd'hui, ils pourraient n'en avoir pas demain. Voyez-vous ce pauvre, dont les membres nus s'étendent avec douleur sur la terre dure et froide ; que le célibataire charitable le rencontre : s'il a deux tuniques, il en donne une à celui qui n'en a point du tout ; s'il n'a que celle qui le couvre, il la partage volontiers, à l'exemple de saint Martin. Mais l'homme marié... que lui demandez-vous? Ce qui est dans sa maison ne lui appartient point : c'est à sa femme, à ses enfants ; et, si aujourd'hui rien ne leur manque, demain peut-être ils ne seront plus dans la même abondance.

Et que sont tous ces sacrifices, auprès de celui qu'on nous demande actuellement. Des hommes nient Dieu, et, pour attester la vérité de son existence, il faut des témoignages scellés

de notre sang. La patrie est en danger, et, pour la sauver, il faut tout sacrifier. Quelques hommes sont sur le point de périr, et, pour les rappeler à la vie, il faut nécessairement que d'autres hommes exposent leur propre vie.... Le célibataire vertueux ne calcule point, il se dévoue. Mais l'homme marié, sa vie ne lui appartient point, elle est à sa femme, à ses enfants.

Que l'on réfléchisse bien : une mère martyre est un fait incroyable, humainement parlant; c'est un des plus grands miracles opérés par la religion.

Dans quelque position que nous nous trouvions, quel que soit notre caractère, il faut, autant que possible, que nous nous sentions libres de tout lien terrestre pour marcher courageusement à la mort. Quand ces liens existent, il est nécessaire de les oublier; autrement notre élan généreux serait infailliblement arrêté.

Avant de marcher à l'échafaud, le vertueux Louis XVI refusa de voir sa famille. Une sœur, une épouse, des enfants, dont il eût reçu le matin les embrassements... quel poids sur son cœur pendant le trajet du temple au lieu de son supplice! et, par suite, que de pensées sombres et déchirantes au moment de la mort! Son âme eût été moins facilement électrisée par ces admira-

bles paroles : *Fils de saint Louis, montez au ciel!*

De l'âme juste et calme passons à l'âme coupable et agitée. Danton joua toujours un des principaux rôles dans le drame sanglant dont le dénouement n'est point encore arrivé. Plusieurs fois sa voix tonnante avait soulevé les flots d'une populace irritée contre un trône depuis longtemps ébranlé. Il avait vu sans pâlir le sang couler dans les rues ; c'est lui, et il en revendiqua la gloire, c'est lui surtout qui l'avait fait verser par torrents au sein des prisons. Quoique tardivement, l'heure de la justice arriva enfin : il est poussé, à son tour, par une main vengeresse, sur cette voie sanglante qu'il avait encombrée de tant de victimes. Arrivé au pied de l'échafaud, son courage se dément tout à coup : il s'attendrit, il gémit. Comment cette âme de bronze fut-elle donc amollie? Par une pensée : le souvenir de celle à qui il associa son sort s'offre en ce moment à son esprit : « O ma bien-aimée! s'écrie-t-il, ô ma femme!... je ne te verrai donc plus! » Celui qui a dit sans pâlir : « Ma demeure sera bientôt le néant! » ne peut prononcer ces douces paroles sans pleurer comme un enfant. Et, pour monter sans faiblesse sur l'échafaud, il a besoin d'éloigner l'image qui vient de le frapper.

Au milieu de cet universel bouleversement de la société française, de grands exemples de courage n'ont-ils pas été donnés par des jeunes filles, naturellement faibles et timides, dont le nom est désormais immortel.

C'était pendant les épouvantables massacres de septembre. Après trente heures de carnage, le jugement de Cazotte fut rendu. Alors l'exécution suivait de près le jugement. Déjà le fer est levé : sa fille s'élance au cou du vieillard, et, présentant avec intrépidité sa poitrine aux assassins : « Vous n'arriverez à mon père, s'écrie-t-elle, qu'après m'avoir percé le cœur. » Le fer reste suspendu au-dessus de cette égide sacrée. Un cri de grâce se fait entendre ; mille voix le répètent ; et, triomphante, elle emmène son père, aux applaudissements unanimes des spectateurs et des assassins.

Si la vie de cette fille héroïque eût appartenu à un époux, à des enfants, aurait-elle pu l'offrir en échange de la vie de son père?

Une autre victime est aussi sur le point d'être immolée : c'est Sombreuil, l'ancien gouverneur des Invalides. Ce nom excite toute la rage des assassins ; ils veulent l'immoler au plus tôt : « Vous entendrez mon père! s'écrie sa fille en se plaçant devant lui, vous entendrez mon père! »

Son intrépidité, ses cris déchirants ont ému les furieux qui voulaient frapper son père. Leurs bras sont comme enchaînés. Un des bourreaux s'approche de la jeune fille : « Voici ta dernière épreuve, lui dit-il ; bois ce sang, et jure d'être fidèle à la nation! » Elle répond : « Et vous, jurez d'épargner mon père! » La promesse est donnée. L'héroïne prend le verre de sang, et, en le buvant, elle a sauvé son père.

Quelle mère eût osé donner cet horrible breuvage à l'enfant qu'elle aurait pu porter alors dans son sein !

L'homme qui contribua le plus à donner à notre révolution le caractère atroce qu'elle n'avait point d'abord, ce fut Marat. Ce monstre ne parlait que de régénérer la France, et, pour cela, il ne voulait qu'un moyen : c'était l'extermination. Son nom était pour tous un objet d'épouvante. Un million d'hommes qui eussent affronté la mort sur le champ de bataille tremblent lâchement à la voix de cet être affreux. Une jeune fille, nommée Charlotte Corday, s'imagine que la mort de cet homme va délivrer sa patrie de la tyrannie sous laquelle elle gémit. Elle se rend à Paris ; elle aborde le monstre, dont les plus courageux s'éloignent toujours en tremblant ; elle prend avec un inconcevable

sang-froid toutes les précautions nécessaires pour faire réussir son projet ; elle le frappe d'une main sûre, et elle se remet avec joie au pouvoir de ceux qui sont accourus aux cris de sa victime expirante.

Un autre tyran remplaça promptement celui que la main d'une jeune fille venait de frapper. Il n'est pas aussi affreux que le premier peut-être; mais, par cela même qu'il inspire moins d'horreur, il n'est que plus redoutable. Eh bien! il se rencontre encore une jeune fille qui essaie de le frapper, en s'exposant à l'inévitable danger de se perdre elle-même.

Et vous, mon enfant, me permettrez-vous de parler aussi de votre dévouement? A combien de dangers vous vous êtes exposée! que d'amertumes vous devez rencontrer, chaque jour, dans ce genre de vie que vous avez embrassé! Pourquoi donc tant de courage? Pour adoucir un peu ma triste captivité; oui, pour moi, uniquement pour moi, vous avez tout surmonté, jusqu'aux répugnances de la pudeur, qui vous défendait de vous revêtir d'un vêtement autre que celui de votre sexe. »

CHAPITRE X.

Suite.

Le lendemain, le prêtre continua ainsi l'entretien qu'il avait commencé :

« Si je voulais consulter l'histoire, je ne manquerais pas de preuves pour confirmer la vérité de tout ce que j'ai avancé.

Clélie, jeune fille romaine, avait été donnée en otage à Porsenna, qui assiégeait Rome pour y rétablir les Tarquins. Mal à l'aise au milieu d'un camp, où sa jeunesse n'était pas en sûreté, elle traverse le Tibre à la nage, et revient dans sa patrie. Ce trait de courage frappe également l'ennemi et ses concitoyens. Le sénat romain lui

érige une statue équestre ; et Porsenna, à qui elle est renvoyée, lui accorde la liberté, ainsi qu'à quelques-unes de ses compagnes.

Qui ne connaît l'histoire merveilleuse de Jeanne d'Arc, cette vierge martyre de la religion et de la patrie? L'Anglais dominait dans toute la France. Ce que plusieurs milliers de braves armés n'ont pu faire dans vingt combats, une jeune fille le fait en peu de temps. Gloire lui soit rendue, parce qu'elle a sauvé la patrie! Gloire lui soit rendue, parce qu'elle a fait ce que jamais être humain n'avait fait avant elle : seule, elle a lutté contre une nation entière, et elle a vaincu. Son chaste nom fut, plus tard, ignominieusement traîné dans la boue; mais il se relèvera plein de gloire. Une jeune Romaine fut gratifiée d'une statue équestre, pour avoir traversé à la nage le fleuve qui la séparait de Rome; et celle qui sauva la France fut attachée au pilori de l'infamie par le plus renommé peut-être de tous nos écrivains. O honte! Le temps de la réaction arrivera tôt ou tard. Les autels profanes seront renversés, et les autels consacrés de tout temps à la virginité se relèveront. Dès lors, la vierge guerrière aura vaincu le génie de Voltaire, coupable de lèze-patrie, suivant l'expression d'une femme qui, en défendant la gloire

de Jeanne d'Arc, défendait son pays et son sexe. Elle s'élèvera au-dessus du monceau de boue sous lequel ce nouvel ennemi prétendait l'avoir pour toujours ensevelie, comme elle s'est élevée au-dessus du bûcher de l'Anglais.... immortelle.

Lisons l'histoire ancienne ou moderne, l'histoire profane ou sacrée, lisons la fable, et nous verrons partout cette idée plus ou moins développée, que le salut des peuples est attaché à la virginité.

Celui qui devait plus tard délivrer les Juifs de la servitude d'Egypte, Moïse enfant est exposé sur le Nil. Une vague un peu forte ou bien le souffle du vent va renverser la faible corbeille dans laquelle il repose, et le voilà enseveli dans les flots. En ce moment, arrive la fille de Pharaon. Je ne sais quelle voix secrète parle à son cœur en même temps que les cris de l'enfant ont frappé son oreille. Elle le recueille, elle l'élève comme son propre fils, et elle dispose son intelligence à l'inspiration divine par la connaissance des sciences humaines.

La fille de Jephté est le prix de la victoire de son père.

L'oracle ordonne aux Grecs d'immoler la fille du grand roi, s'ils veulent enfin avoir ces vents favorables qu'ils demandent depuis longtemps.

Le salut de la ville que ces mêmes Grecs vont assiéger est attaché au palladium gardé par des vierges, dans le temple d'une vierge.

A Rome, ce sont des vierges qui gardent le feu sacré, expressive image de la force et de la gloire du peuple éternel.

Elle fut donc toujours répandue, elle s'est donc révélée en tout lieu et sous toutes les formes, cette croyance que le salut des nations devait naître d'une vierge. Mais c'est en Judée qu'elle s'est manifestée dans toute sa vérité. Là, mourut en effet, pour racheter le monde, celui qui était né de la Vierge Marie.

Depuis ce temps, que de prodiges la virginité n'a-t-elle pas opérés sur la terre!

Voyez-vous s'agiter au milieu de nos villes cette multitude d'enfants qui se lèvent le matin sans savoir où ils prendront la nourriture de la journée? Ils n'ont que quelques haillons pour couvrir leur corps affaibli par la misère et les privations. Où est donc la main qui doit revêtir leurs membres nus? Qui leur donnera le morceau de pain dont ils ont besoin? Et surtout, qui leur distribuera le pain de la parole divine que demande leur intelligence affamée? L'enfant né dans le cabane du pauvre, ou bien éclos dans la fange des ruisseaux, n'a pas été moins créé

à l'image de Dieu que le prince né dans un palais, enveloppé aussitôt de pourpre et d'or. Qui donc lui rappellera, à lui aussi, sa céleste origine? Qui lui apprendra à s'en rendre digne? Sera-ce son père ou sa mère? Ordinairement, non. Ceux dont il a reçu l'existence, presque continuellement occupés de besoins matériels, ne peuvent guère s'occuper des besoins spirituels de leur enfant. Sera-ce cette Providence qui veille invisiblement sur chacun de nous? L'enfant du pauvre est sans doute, d'une manière toute particulière, l'enfant de la Providence; mais, hélas! cette Providence qui ne veut que le combler de ses biens, il la méconnaît, il la blasphème. Je le demande enfin, qui donc s'occupera de lui? Qui le conduira sûrement au milieu des dangers sans nombre semés sur son passage? Voyez-vous aussi dans nos rues, au milieu de nos places publiques, cette fille de la religion, qui marche les yeux baissés? C'est la sœur de charité. A son maintien recueilli, je vois que de graves pensées se remuent dans son âme. Elle est, par état, la sœur de tous les hommes; mais elle est plus spécialement la sœur du pauvre, de l'enfant délaissé; oui! elle est plus spécialement la sœur, la mère de l'enfant délaissé! Aussi, à peine l'a-t-elle aperçu, qu'elle

vole à sa rencontre. Elle le prend par la main; elle le gagne par l'attrait de son affectueuse parole; elle le conduit dans la maison où se trouvent ses autres enfants, et que nous appelons école. Là, elle le presse contre son sein, elle réchauffe son cœur glacé du feu de son amour, et son âme, encore plus froide, du feu de l'amour divin. Elle partage avec lui, si cela est nécessaire, son pain et ses vêtements. Elle lui fait connaître sa nature, ses destinées, sa position sur la terre. Elle grave quelquefois dans son âme une morale plus pure, plus sainte, et, par cela même, plus sublime que celle qui est enseignée aux grands, aux savants de ce monde.

Les nombreux enfants, rangés autour de la pieuse sœur, se dispersent enfin. Ils se retirent chacun de leur côté, emportant dans leur malheureuse famille une pensée, une seule parole, qui suffira pour y faire germer la vertu.

Le soleil est couché; mais elle n'est point encore entièrement achevée, la noble tâche imposée par la charité à celle que l'on croit inoccupée. Suivons-la :

Elle marche sans faste et sans bruit, comme la vertu dont elle est la plus exacte personnification. Où vient-elle d'entrer? Dans un vaste hôtel, dans une espèce de palais : oui, mais

c'est l'hôtel de Dieu, c'est le palais de la misère.

La voyez-vous panser ces plaies dégoûtantes, qu'un autre aurait à peine le courage de regarder! La voyez-vous soigner ces maladies honteuses, auxquelles l'homme lui-même n'a peut-être jamais pensé sérieusement sans éprouver un dégoût profond! A un autre lit, elle va recueillir le dernier soupir du pauvre agonisant. Plus loin, elle s'empresse de disposer pour la sépulture chrétienne un cadavre repoussant qui était entré en dissolution avant d'avoir été frappé par la mort. Mais ce n'est pas seulement le corps qui souffre dans ces êtres infirmes; l'âme, en eux, réclame surtout les soins de la charité chrétienne. Aussi, voyez-vous cette pieuse fille sourire avec amour au visage horriblement contracté par la douleur et le désespoir! L'entendez-vous murmurer à l'oreille des mourants ces douces et saintes paroles qui tombent sur un cœur ulcéré, comme un baume adoucissant sur une plaie cuisante!

Ne lui parlez pas des dangers auxquels elle est exposée. Qu'importe la perte de son corps, si elle a le bonheur de gagner une âme! D'ailleurs, le corps, ce n'est rien pour elle, c'est un fardeau, et dès lors la mort est véritablement un gain.

J'ai vu, dans mon enfance, et tant que je vivrai le souvenir en sera présent à ma mémoire, j'ai vu tomber, au milieu de nos places publiques, une pauvre femme subitement atteinte d'une maladie contagieuse. Ses membres, horriblement torturés, s'agitaient en tous sens. Chacun s'empresse autour d'elle, et personne ne peut lui porter de secours efficaces. Un médecin vient à passer. On l'appelle, et il se rend avec empressement, poussé par cet instinct du cœur qui nous fait voler aussitôt, sans raisonner, au devant du danger, quand il s'agit de sauver un frère. Il a reconnu la nature de la maladie, et il ne vole qu'avec plus d'empressement. Mais, tout à coup, il s'arrête. Comment donc son zèle s'est-il ainsi refroidi? C'est que l'image d'un fils unique et tendrement aimé vient de lui apparaître. Peu après, une sœur de charité passe au même endroit. Elle accourt aussi, mais rien ne l'arrête : « Pour moi, j'y suis habituée, dit-elle. Et puis, qu'importe ma mort? » Elle lui prodigue tous les soins nécessaires. Et nous, nous regardions sans nous étonner, tant ces merveilles de la charité nous paraissaient naturelles de sa part.

C'est aussi le célibat qui fait la force et la gloire du clergé catholique.

La mission du prêtre est de spiritualiser les peuples. Pour qu'il puisse mieux communiquer à la terre cette spiritualité que Dieu demande, il la possède lui-même dans toutes les parties de son être.

Le prêtre est le canal par lequel les grâces divines doivent passer pour arriver du ciel à la terre. Aussi, il ne se trouve aucun objet terrestre entre Dieu et le prêtre, entre le prêtre et les peuples.

Je te salue, Vincent de Paul, providence incarnée, je te salue! Seul, tu as fait plus de bien au monde que ne pourraient lui en faire tous les rois ensemble, après avoir réuni leurs richesses et leur puissance. Ce que tu as fait d'abord par toi-même, tu le fais tous les jours par tes nombreux enfants répandus sur la surface de la terre. Ils vivent encore de ta vie de foi et d'amour; ils renouvellent sans cesse les prodiges de ta charité. Comment donc cette génération, au lieu de s'affaiblir et de s'éteindre, va-t-elle toujours en se fortifiant et en se multipliant? C'est qu'elle est toute spirituelle, et que l'esprit est immortel.

Je te salue aussi, François Xavier, nouveau saint Paul, apôtre des gentils, je te salue! Tu as plus converti de peuples, en quelques années,

que je n'ai converti d'individus pendant le temps de ma longue carrière. On dit qu'il t'arriva d'être présent dans plusieurs lieux à la fois. Aurait-il été donné à ton corps de ne point être circonscrit par les autres corps, et de jouir ainsi du privilége des esprits, si, spiritualisé par la continence, il n'eût, en quelque sorte, participé à la nature des esprits? »

CHAPITRE XI.

Devoirs du célibat.

Dès que Gatienne fut entrée dans le cachot, le prêtre lui dit :

« Si vous passez votre vie entière dans le célibat, je vous le répète après Jésus-Christ : en laissant de côté le tumulte et les tourments de ce monde, vous avez choisi la meilleure part.

Mais comment devez-vous vous conduire dans cette position élevée et difficile? Mon enfant, c'est ici que j'ai d'importants conseils à vous donner.

Peut-être entrerez-vous dans une de ces communautés répandues sur toute la surface de l'u

nivers catholique, et dont chacune est appelée par Jésus-Christ à guérir quelques plaies de la société.

— Dans une communauté! Oubliez-vous, mon père, qu'elles ont toutes été détruites?

— Je le sais, mon enfant; mais elles se rétabliront.

— Comment le croire?

— Je vous le répète, mon enfant, elles se rétabliront; et le moment de leur résurrection n'est peut-être pas éloigné. Elles se rétabliront, parce qu'il y a en elles un principe divin, et que tout ce qui est divin est immortel. Elles se rétabliront, parce que la religion redressera sa tête courbée par la tempête, et que, sous ses auspices, se ranimeront ces nombreuses communautés qu'elle a fondées et soutenues. Elles se rétabliront enfin, parce que leurs ennemis eux-mêmes, contemplant toutes les misères de la pauvre humanité, et voyant que personne ne se présente pour les soulager, seront les premiers à s'écrier : Charité chrétienne, fille du ciel, tu as seule reçu de Dieu le don de faire des miracles; guérissez-nous, car nous allons périr.

Exposée, peu après votre naissance, dans le temple de Dieu, nourrie, élevée par un de ses prêtres, vous vous sentirez naturellement portée

à entrer dans une de ces maisons où tout vient de Dieu, où tout se rapporte à Dieu. Mais il faudra bien vous garder de prendre pour vocation divine une vocation qui ne serait que purement humaine.

Il y en a qui n'entrent dans une communauté qu'en vue de quelque avantage temporel. Quoi! leurs yeux ne regardent que le ciel, et leur cœur est incliné vers la terre ; ils déclarent solennellement que Dieu seul est désormais leur héritage, et ils aiment le monde : quelle hypocrisie! Ils se présentent pour être les économes de la Providence dans la distribution de ses biens, et ils prennent d'abord pour eux-mêmes ces biens qui ne sont destinés qu'aux pauvres. Quel sacrilége! Si l'or de la terre a quelquefois pénétré dans des maisons qui auraient dû garder toujours la simplicité et la pauvreté du désert qu'elles représentaient au milieu du monde, n'en doutons point, c'est que des cœurs mondains y avaient pénétré auparavant. Le ciel irrité s'est obscurci ; le souffle de la tempête a grondé ; l'abîme des eaux s'est ouvert.... Grand Dieu! assez longtemps le vaisseau a été ballotté au milieu des flots! Il ne reste plus rien de ce qui le chargeait inutilement : tout a été jeté dans la mer ; et même plusieurs de ceux qui s'y étaient réfugiés ont péri. Ramenez la

sérénité dans le ciel et le calme sur les eaux; le vaisseau recommencera sa course, et il voguera heureusement vers le port.

Il y en a d'autres qui recherchent la solitude, parce qu'ils ont pris le monde en dégoût et quelquefois en haine. C'est encore là une vocation peu divine. Quoi! ils entrent dans le cloître afin de prier pour le monde, de subvenir à ses besoins, et ils commencent par le haïr! Quoi! ayant dans le cœur des sentiments de dégoût et d'aversion, ils oseraient franchir le seuil de ces maisons saintes sur le frontispice desquelles le doigt de la religion a gravé ce mot sacré : charité! Ils ne devraient point s'étonner que le monde les persécutât, s'ils avaient commencé eux-mêmes par le haïr.

Mais si, rentrant au dedans de vous-même et écoutant dans le silence des passions, vous entendez la voix de Dieu qui vous invite à la solitude, oh! mon enfant, gardez-vous bien d'endurcir votre cœur! Répondez au plus tôt à la voix qui vous appelle, car c'est là véritablement une vocation heureuse et sainte.

Là vous serez toute en Dieu. Dans cette union continuelle de l'âme avec Dieu, que de jouissances! S'il est doux pour un enfant de se reposer sur le cœur d'une mère, combien il est plus

doux à l'âme de se reposer dans le sein de Dieu!

Là vous n'aurez plus à craindre les dangers sans nombre qui se présentent au-devant de nous, à chaque pas que nous faisons sur la terre. Vous ne sentirez plus ces vents brûlants qui passent sur l'âme et qui la dessèchent. En vain les flots du monde s'agiteront autour de vous, en vain ils renverseront tout ce qui aura voulu braver leur fureur, vous pourrez les mépriser. Leur rage impuissante expirera toujours au bord du rivage où vous serez réfugiée.

S'il vous reste encore quelque chose de ce monde, c'est ce qu'il y a de plus doux, de plus saint parmi les hommes.

O mon enfant! vous ne l'avez jamais prononcé, ce doux nom de mère que l'on ne prononce jamais sans qu'il s'exhale en même temps de nos lèvres comme un délicieux parfum! Il vous est également inconnu, ce nom de sœur, le plus tendre de tous les noms après celui de mère. Eh bien! ces noms, vous les entendrez prononcer, et vous les prononcerez vous-même en toute vérité.

Avec ces noms, vous aurez aussi les idées qu'ils expriment. Là vous trouverez les sages conseils, la pieuse sollicitude, toute la tendresse d'une excellente mère. Là vous verrez se presser

autour de vous un grand nombre de sœurs qui s'efforceront toutes de vous environner de leurs soins et de leur affection.

Quelle serait votre règle de conduite dans cette pieuse et tranquille retraite?

Mon enfant, il vous suffirait de suivre avec exactitude le règlement de la maison ; c'est presque toujours un recueil de préceptes longuement médités et mûris dans une âme sainte qui, à l'exemple du législateur des Juifs, s'éleva au-dessus de la terre, se mit en rapport immédiat avec Dieu, et descendit de la montagne avec les tables de la loi que le Seigneur avait inspirées par sa grâce. Vous pourriez encore vous laisser entraîner sans crainte par le torrent de l'exemple qui, là du moins, conduit presque infailliblement au ciel. Cependant quelques avis ne seraient pas inutiles dans cette occasion.

Ceux qui entrent dans une communauté ont généralement deux grandes fonctions à remplir : soigner les malades, instruire l'enfance ignorante.

Le soin des malades demande une douceur inaltérable, un courage à toute épreuve.

Il y a des malades que l'on soigne avec moins de répugnance que quelques autres. C'est ordinairement vers ceux-là que l'on se sent le plus

attiré, parce qu'il est naturel au cœur humain de repousser ce qui doit le faire souffrir. Si jamais vous étiez appelée à soigner des malades, vous ne manqueriez pas de vous tenir toujours en garde contre les séductions de votre cœur : celui qui est en proie aux plus grandes souffrances et qui les endure avec le moins de patience, c'est celui-là qui a le plus grand besoin de secours; et, par conséquent, c'est vers lui que nous devons nous porter d'abord. Voilà la règle prescrite par la charité chrétienne. En vain notre cœur se révoltera, en vain il refusera de seconder notre volonté; il faudra vaincre ses répugnances, lui montrer le ciel ouvert au-dessus de nos têtes, et Lazare nous emportant avec lui dans le sein d'Abraham.

Il y a d'autres malades, dont le corps, couvert de plaies affreuses, n'est qu'une faible image de leur âme couverte des plaies les plus hideuses du péché. Un cœur chrétien ne peut guère se sentir attiré vers ces sortes de malades. Car comment aimer ceux qui n'aiment point Dieu et qui n'en sont point aimés. Il importe encore beaucoup de se tenir en garde contre cette nouvelle séduction du cœur. Chez eux, dit-on, l'âme est encore plus malade que le corps. Je le veux. Eh bien! ils n'en ont que plus besoin de

secours, et, par conséquent, c'est une raison d'avoir pour eux plus de prévenances, de les entourer de plus de soins. C'est ce que faisait Jésus, la charité même, pendant son séjour au milieu des hommes. En effet, que recherchait-il avec le plus d'empressement? Les pécheurs, les femmes de mauvaise conduite; comme il le disait lui-même, les brebis de la maison d'Israël qui s'étaient le plus éloignées du bercail. Imitons toujours cette conduite pleine de miséricorde.

Ceux qui sont chargés de l'instruction des enfants ont aussi des répugnances à surmonter.

Il y a des enfants naturellement doués de peu de qualités, et qui n'apprennent que difficilement. Ordinairement ces pauvres petits sont négligés dans les écoles. Quoi! ne savez-vous pas que cette âme dédaigneusement repoussée est l'ouvrage du Seigneur? C'est une âme brute, dites-vous. Ouvrier inhabile et lâche! ne voyez-vous pas que c'est précisément pour cette raison qu'elle a été confiée à votre zèle? Vous devez la polir, la façonner; vous devez graver en elle le saint nom de Dieu et celui de son fils Jésus-Christ.

D'autres enfants sont encore quelquefois négligés dans les écoles : ce sont les plus pauvres. Les choses de ce monde font sur nous tant d'im-

pression, qu'il est difficile aux âmes les plus saintes de se soustraire entièrement à leur influence. Un vêtement un peu plus propre, un petit morceau d'or, un rien, estimé quelque chose sur la terre, a suffi pour éblouir nos yeux et pour corrompre la sainte équité de notre jugement. Dès lors nous oublions que Jésus eut toujours pour les pauvres une affection particulière, et qu'il nous a ordonné de les aimer, de les soulager, comme il l'a fait lui-même; dès lors nous oublions que ces pauvres enfants ont d'autant plus de droits au témoignage de notre affection, qu'il n'y a pour eux, dans l'intérieur de leur famille, que privation et dégoût.

Vous surtout, mon enfant, vous seriez grandement coupable de ne point aimer les pauvres. Vous avez été ce qu'ils sont : vous étiez délaissée, privée de tout, à votre naissance; Dieu a pris soin de vous. Vous rendriez à ceux qui sont en ce moment délaissés, privés de tout, une partie de ces soins que vous avez reçus des attentions de la divine Providence. »

CHAPITRE XII.

Suite.

« Mon enfant, disait le prêtre à la jeune orpheline, vous pourriez garder le célibat sans entrer dans une communauté. C'est pour ce genre de vie surtout que vous avez besoin de conseils.

Je vous ai dit que, dans toute communauté, se trouve une règle qui indique à chacun ce qu'il doit faire. Savez-vous pourquoi cette règle? C'est afin de rappeler à de pauvres voyageurs, errants dans le désert de cette vie, les sentiers qu'ils doivent suivre pour arriver au ciel. Restant sans appui au milieu de ce monde, ne serez-vous pas exposée à de plus grands dangers? Il

importe donc que vous vous fassiez à vous-même un règlement, basé sur la vie de J.-C. et des saints, et que vous promettiez à Dieu de toujours suivre avec exactitude.

En tête de votre règlement, vous inscrirez le saint nom de Dieu. Dieu! quel mot! tout est en Dieu, tout nous vient de lui. C'est dans son sein que nous puisons la force dont nous avons besoin pour accomplir nos devoirs; c'est de son cœur que découlent dans notre cœur affligé les consolations qui nous sont nécessaires. Vous l'aimerez toujours, ô mon enfant! Vous le prierez avec ferveur et confiance; vous accomplirez fidèlement la loi sainte qu'il a gravée dans nos cœurs. Vous accomplirez également celle que le Sauveur des hommes a apportée sur la terre, et qui n'est que le développement de la première.

En quittant la terre, qu'il était venu régénérer, Jésus a laissé à son Eglise sa puissance et sa grâce pour conduire les hommes dans la voie du salut. « Qui vous écoute, m'écoute, » a-t-il dit à ceux qui composent l'Eglise enseignante. Vous écouterez donc toujours la voix de l'Eglise, comme vous écouteriez la voix de Jésus lui-même. Vous accomplirez avec exactitude tous ses préceptes. Vous irez souvent au temple, cet abrégé matériel de l'Eglise répandue sur toute

la surface de la terre. Là, vous écouterez la parole de Dieu ; là, vous recueillerez la manne salutaire de la grâce que Dieu communique à l'homme par la prière, par les sacrements, et surtout par l'auguste sacrement de nos autels. Il y a deux êtres en nous : le corps et l'âme, l'animal et l'ange. Nous donnons souvent au corps la nourriture dont il a besoin. Pourquoi ne donnerions-nous pas souvent à l'ange la nourriture des anges?

Vous dire d'aimer Dieu, c'est vous dire d'aimer les hommes, qui sont les créatures de Dieu. Pauvres créatures! combien elles sont dégénérées de leur perfection primitive! Savez-vous qu'il n'y a peut-être pas une seule personne qui n'ait à cacher aux yeux des autres quelque plaie dégradante dans son corps ou dans son âme? Si les hommes se montraient tout à coup tels qu'ils sont réellement, quel effrayant hôpital, que ce monde où nous nous trouvons! Il ne faut pas toujours juger sur les apparences. Il y a bien des souffrances secrètes et des misères ignorées. Voyez-vous celui-ci appeler le sourire sur ses lèvres : il vient d'essuyer ses larmes et d'étouffer ses sanglots. Voyez-vous cet autre jouir en apparence d'une santé florissante : il a dans son intérieur une réponse de mort.

Dans quelque position que nous nous trouvions, il est donc de notre devoir d'essuyer les larmes, de calmer les souffrances des malheureux dont nous sommes environnés.

Vous me direz peut-être : « Mais ne souffrons-nous pas nous-mêmes? »

Mon enfant, c'est au moins malheureux à soulager celui qui l'est davantage. D'ailleurs, fussions-nous les plus malheureux de tous, portons cependant nos consolations à celui qui en a besoin. Nous recevrons aussi les siennes : nos larmes coulant ensemble nous paraîtront moins amères; le fardeau de nos misères, soutenu en commun, sera moins lourd à l'un et à l'autre.

Vous me direz peut-être encore : « Que puis-je faire, moi, pauvre fille isolée, pour le soulagement de tant de malheureux? »

Ce que vous pouvez faire, mon enfant! Vous ignorez sans doute la toute-puissance de la charité. Avez-vous des vêtements inutiles? vous les emploierez à couvrir les membres souffrants de celui qui est nu. Avez-vous plus de pain qu'il n'en faut pour votre nourriture? vous le donnerez au pauvre affamé qui vous tend la main. Ne pouvez-vous pas, du moins, visiter le malade et lui donner des soins? Ne pouvez-vous pas in-

tercéder pour lui auprès des personnes qui sont en position de le soulager? Il me semble vous voir quitter votre demeure, après le travail de la journée. Les cris du désespoir ont frappé vos oreilles. Vous vous dirigez avec empressement vers l'endroit d'où il vous a semblé les entendre partir. Quel spectacle s'offre à vos yeux! C'est une mère environnée de plusieurs enfants qui lui demandent du pain sans pouvoir en obtenir. La pensée du crime est déjà dans l'esprit de cette infortunée, et peut-être ne tardera-t-elle pas à le commettre. Vous vous présenterez tout à coup, comme ferait un ange descendu du ciel, et, en leur remettant votre petite offrande : « Mes amis, leur direz-vous, avec une voix pleine de douceur, mes amis, voilà ce que je puis faire pour vous aujourd'hui. Prenez courage, demain, je serai sans doute plus heureuse. » Que de jouissances pour vous en ce moment! Et, pour cette malheureuse famille, quel instant de bonheur! Vous leur avez sauvé la vie. Vous avez sauvé leur vertu qui était déjà sur la pente rapide du crime. Cependant, ces pauvres enfants sont élevés chrétiennement; ils sont, pour le reste de leur vie, sincèrement attachés à leurs devoirs, en souvenir peut-être de leur bienfaitrice, et ils propagent, de leur côté, la vertu qu'ils vous

ont vue pratiquer si généreusement. Votre conduite exemplaire sera connue; tous l'admireront, quelques-uns voudront l'imiter. Ainsi, un seul acte de vertu pourra s'étendre de tous côtés, et se propager de génération en génération. Ah! si tous les instants d'une longue vie étaient employés en bonnes œuvres, si tous les hommes faisaient le bien qu'il est à leur disposition de faire, cela est évident à tous les yeux, bientôt nous ne verrions pas un seul malheureux sur la terre.

Il ne suffit pas de nourrir le corps, il faut aussi nourrir l'intelligence du pain de la parole divine.

Savez-vous, mon enfant, quel est le plus grand de tous les maux qui pèsent sur cette pauvre humanité? C'est l'ignorance. Si les hommes connaissaient Dieu, est-ce qu'ils ne voudraient pas tous l'aimer, l'invoquer, le servir? Si les hommes se reconnaissaient tous pour frères, est-ce qu'on les verrait se haïr, se persécuter, se livrer à la mort, se déchirer comme des bêtes sauvages? Je vous le répète donc, l'ignorance est la source de tous les crimes, et, par conséquent, de tous les maux qui affligent la terre. Cependant, cette ignorance est répandue partout, et les siècles que nous appe-

lons de lumières sont encore plongés dans des ténèbres profondes. On verra peut-être alors les hommes analyser exactement le grain de sable que tous les jours ils foulent aux pieds; mais, dédaignant d'élever les yeux au-dessus de leur tête, ils ne chercheront point à connaître l'Être tout-puissant qui les a créés. On les verra tout à coup saisis du désir ardent de connaître ce qui se passe aux extrémités de la terre; mais, dédaignant de jeter un coup d'œil sur eux-mêmes, ils refuseront d'apprendre ce qui se passe dans leur nature la plus intime et la plus réelle. Etrange contradiction!... O mon enfant! c'est à celui qui a le bonheur d'être éclairé des lumières de l'Evangile de propager partout ces divines lumières. La foi est un feu que Jésus est venu apporter sur la terre; que veut le bienfaiteur des hommes, si ce n'est qu'il éclaire et qu'il échauffe le monde entier!

L'enfant et le vieillard, celui qui n'a encore fait que quelques pas sur cette terre et celui qui doit bientôt la quitter, voilà ceux qui ont besoin surtout d'être éclairés des lumières de la foi. Pourquoi ne réuniriez-vous pas autour de vous quelques-uns de ces pauvres petits enfants que l'on voit errer de côté et d'autre sans que personne leur distribue le pain de la parole divine?

Parmi ces enfants, il en est qui n'ont ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs. D'autres ont leurs parents; mais, religieusement parlant, c'est comme s'ils n'en avaient pas. Vous seriez vous-même et leur père et leur mère, et leur frère et leur sœur; vous leur parleriez du bon Père que nous avons tous au ciel, et de son fils Jésus, qui a bien voulu nous adopter pour ses frères, pour ses co-héritiers à la gloire éternelle. En vous approchant du pauvre malade pour lui donner l'aliment qui fortifie le corps et le dispose à supporter avec plus de courage les dernières souffrances, ne pourriez-vous pas aussi lui adresser quelques-unes de ces paroles qui fortifient l'esprit? ne pourriez-vous pas lui faire donner l'aliment divin qui dispose l'âme à soutenir avec plus de courage les derniers combats, et à passer de la terre au ciel, du temps à l'éternité?

Voulez-vous avoir plus de force pour pratiquer la vertu et pour la faire pratiquer aux autres, vous aurez soin de ne pas vivre entièrement isolée sur la terre. Vous vous choisirez donc quelques amies, avec qui vous serez en communauté de pensées, et qui vous aideront à faire le bien. Que serait l'homme vivant seul sur la terre? que pourrait-il pour les autres? que pourrait-il pour lui-même? Tout, dans la nature,

nous avertit de l'indispensable nécessité où nous sommes de nous appuyer les uns sur les autres. Voyez l'herbe des champs : si chaque brin était seul, il serait continuellement courbé à terre par l'agitation de l'air ; réuni aux autres, il résiste, il n'est abattu que par des vents violents, et, alors encore, il ne tarde guère à se relever.

L'homme est un brin d'herbe, et l'atmosphère au milieu de laquelle nous vivons est continuellement agitée.

Voyez-vous paître, au milieu de la prairie, ces faibles et timides brebis! je ne sais quel instinct de la nature les porte à se tenir continuellement rapprochées. Si quelques-unes se séparaient du troupeau, elles ne tarderaient pas à être enlevées et dévorées par les loups ; réunies, elles sont à l'abri du danger, et par leur masse compacte et surtout par la vigilance du berger.

Vous avez toute la faiblesse de la timide brebis, et, dans ce monde, il y a bien des loups affamés et cruels.

Je vous l'ai dit, mon enfant, ce qui met un être faible à l'abri de tout danger, c'est principalement la vigilance et la proximité du gardien.

Il y a, pour chacun de nous, des instants dans la vie où nous avons besoin d'une direction puissante : tantôt, il nous faut des lumières pour

dissiper les ténèbres épaisses au milieu desquelles nous nous trouvons plongés; tantôt, nous avons besoin de force pour repousser les attaques d'un ennemi qui nous presse avec vigueur. En vain nous nous adresserions alors à nos amis habituels, nous ne trouverions en eux qu'incertitude et faiblesse. Vous aurez donc soin de vous placer encore sous la direction d'une main supérieure, dont vous suivrez toujours avec docilité la direction forte et prudente.

Vous vous étonnez peut-être que je ne vous aie point encore parlé du travail. Il est, pour ainsi dire, inutile de vous le recommander, tant sont impérieux les motifs qui nous pressent tous de nous y livrer avec ardeur, et vous, mon enfant, encore plus que les autres.

Vous aimerez le travail, parce que Dieu en a fait une condition de notre existence actuelle.

Vous aimerez le travail, parce que, bientôt peut-être, sans parents, sans amis sur la terre, séparée moralement de toute créature humaine, il vous faudra nécessairement chercher en vous les moyens de conserver la vie que vous avez reçue de Dieu. Vous ne penserez pas seulement aux besoins présents, qu'il est si facile de satisfaire dans la jeunesse, vous vous inquièterez surtout de cette vieillesse que tant de besoins

assiégent, et que si peu de ressources environnent. Faible et prudente comme la fourmi que Dieu a mise à nos pieds pour nous rappeler nos devoirs, vous vous agiterez en tout sens, vous amasserez autour de vous quelques petites provisions, qui vous aideront à passer plus tranquillement l'hiver de la vieillesse, en attendant une vie meilleure.

Vous aimerez le travail, parce que vous trouverez en lui une ressource inépuisable pour subvenir aux besoins de ceux que vous voudrez soulager. Si elle est honorable aux yeux de Dieu et des hommes, la conduite de cette jeune fille qui va, la rougeur au front, quêter de côté et d'autre pour soulager les malheureux, elle me semble encore plus honorable, la conduite de celle qui peut obtenir le même résultat par son activité et par ses veilles.

Enfin, vous aimerez le travail, parce que vous trouverez en lui une égide redoutable contre tous les vices, qui, comme autant de lions rugissants, tournent sans cesse autour de notre âme pour la dévorer. »

CHAPITRE XIII.

Du mariage.

« Le célibat, dont je vous ai parlé dans mes entretiens précédents, est un état exceptionnel, et auquel peu de personnes sont véritablement appelées de Dieu; l'état ordinaire, c'est le mariage. Il est donc probable que vous vous marierez un jour.

— Moi, mon père, je penserais au mariage!

— Le mariage n'est pas tel que se le représentent certaines personnes qui jugent des choses sur de trompeuses apparences. Le mariage est aussi d'institution divine; Dieu fut lui-même le ministre de la première alliance, en bénissant Adam et Ève. Après avoir dit à l'homme et à la

femme les rapports qui les unissaient à leur Créateur, il leur dit aussitôt les rapports qui les unissaient l'un à l'autre. Le mariage fut donc la première de toutes les sociétés humaines. Les liens qui attachent l'homme à la femme sont encore plus puissants que ceux qui attachent le fils à ses parents, puisque, d'après la volonté de Dieu, l'homme doit quitter son père et sa mère pour ne plus faire qu'un seul être avec son épouse. Aussi, Jésus a rétabli dans son état primitif cette union dégénérée parmi les hommes, et il l'a élevée à la dignité de sacrement.

Elles sont si fortes, en effet, les raisons pour lesquelles le mariage fut institué!

Père, mère, frère, sœur, parent, quels noms! en est-il un seul que nous puissions entendre prononcer sans qu'il se remue quelque chose dans notre poitrine? Assurément, ces noms ne seront jamais trop répandus sur la terre. Eh bien! c'est le mariage qui les multiplie, puisque c'est lui qui étend, qui renouvelle les familles. Vous, mon enfant, vous êtes sans famille ici-bas; mais, si vous vous mariez un jour, ces noms doux et sacrés, dont votre cœur n'a jamais pu comprendre toute la portée, deviendront aussitôt à votre usage. Il y aura un homme et une femme qui vous appelleront ma

fille, et que vous appellerez mon père, ma mère. Il y aura des jeunes gens, des jeunes filles qui vous appelleront ma sœur, et que vous appellerez mes sœurs, mes frères.

Quand Dieu nous a créés, il a mis la sensibilité au fond de notre âme; cette âme doit s'attacher à Dieu. Cependant le cœur regarde ordinairement comme impossible de s'élever sans cesse jusqu'à la Divinité. L'amour divin lui paraît un aliment trop spirituel pour être sa nourriture habituelle. Cessant dès lors de prétendre au ciel, il se met à ramper sur la terre. Il se nourrit des objets qui l'environnent et qui flattent ses goûts; il s'y attache, et souvent avec tant de force, que l'image de son Créateur lui-même, qui s'offre quelquefois à lui, tenant d'une main les immortelles couronnes, et de l'autre les foudres vengeresses, ne peut l'en séparer un instant. Pour rendre moins dangereux cet écueil contre lequel vient se briser à chaque instant la faiblesse ou l'inexpérience humaine, qu'a fait Dieu? Il a formé l'union de l'homme et de la femme. Le cœur trouve alors sur la terre un aliment légitime; on peut dire même que ce n'est point à une créature étrangère qu'il s'attache, l'homme et la femme étant devenus un seul être par le mariage, suivant les énergiques expressions des saintes Écritures.

Une conséquence nécessaire de la sensibilité, c'est l'inquiétude, ce tourment du cœur qui l'agite, qui le pousse hors de lui-même jusqu'à ce qu'il trouve un objet digne de le fixer. Je vous l'ai dit, mon enfant, c'est aux pieds des autels que se trouve le calme le plus profond. Cependant, une sage union peut encore procurer au cœur humain quelques instants de ce repos qu'il lui est permis de goûter dès cette vie. Quand l'eau tombe avec violence, et que l'orage gronde dans les airs, réfugiée dans le nid qu'elle a construit sur le mur extérieur du temple, l'hirondelle brave la fureur de l'orage; et, heureuse encore au sein de sa famille, elle attend, sans se troubler, que le calme soit rétabli au dehors. Ce qui est accordé à de si frêles créatures aurait-il été refusé à l'homme?

Ce n'est pas seulement l'agitation continuelle du cœur qui rend l'homme malheureux : les privations de tout genre, le travail opiniâtre et ingrat, la douleur cuisante, le remords déchirant, et, comme pour terminer dignement la longue chaîne de toutes nos misères, la mort avec son cortége de souffrances et d'humiliations, la mort avec ses frayeurs et les frayeurs plus grandes encore de son avenir, voilà l'apanage ordinaire des malheureux enfants d'Adam. Quel sera donc

le soutien de l'homme? Dieu, Dieu seul pour quelques-uns. Mais pour le plus grand nombre? Dieu d'abord, et, après Dieu, il y a aussi des appuis terrestres. Par exemple, l'époux le sera de son épouse, l'épouse de son époux; étroitement unis, d'après l'ordre de Dieu, ils se donneront l'un à l'autre de salutaires conseils, ils essuieront mutuellement leurs larmes, ils parcourront leur carrière avec moins de peine que s'ils l'eussent parcourue séparément, et leurs plaisirs, goûtés en commun, leur paraîtront plus suaves.

Une raison bien puissante encore pour laquelle le mariage a été institué, c'est l'éducation des enfants. Il n'y a point, dans la nature entière, d'être aussi éloigné que l'homme, au moment de sa naissance, de la perfection qui lui est propre. La plus grande faiblesse règne dans toutes les parties de son corps, et cet état misérable ne nous donne qu'une idée imparfaite de l'état de son âme, que vous diriez ne point exister encore, tant elle est ensevelie dans d'épaisses ténèbres. Abandonnez à lui-même ce pauvre roi de la création, et bientôt vous le verrez périr au milieu de son domaine. Cependant, cet être doit s'élever plus tard aussi haut qu'il est aujourd'hui profondément abaissé; son cœur

doit battre un jour à la pensée de toute action généreuse ; son esprit deviendra capable d'approfondir les sciences les plus abstraites, d'étudier la nature dans ce qu'elle a de plus impénétrable, de s'élever jusqu'au ciel et de lui dérober une partie de ses secrets. Comment se fera donc ce changement, que nous regarderions comme le plus grand des miracles, s'il ne se passait habituellement sous nos yeux ? L'homme et la femme s'associeront ; à leur voix, et par leurs soins, tout se renouvellera chez l'enfant, et, en particulier, dans le chaos de son intelligence, où commencera bientôt à poindre une lumière qui jettera plus tard un vif éclat. »

CHAPITRE XIV.

Suite.

« Ce que je vous ai dit, mon enfant, montre évidemment l'indissolubilité, l'unité du mariage.

Ceux qui sont unis par le mariage n'ont pas seulement trouvé, dans leur union, un époux, une épouse; ils ont aussi trouvé un père, une mère, des parents à tout degré. Or, je le demande, dépendrait-il de la volonté d'une seule personne de rompre ces liens nombreux et sacrés?

Le mariage est une société que Dieu lui-même institua pour donner au cœur un aliment légi-

time ; mais si l'homme et la femme ne s'appartiennent pas l'un à l'autre, si, réunis aujourd'hui par le fait seul de leur volonté, ils peuvent demain se séparer de la même manière, ce premier but que Dieu se proposait n'est point atteint.

Le mariage a été institué pour satisfaire et fixer le cœur insatiable et volage. Mais, si cette union n'est point indissoluble ; si le cœur, satisfait pour quelque temps de son choix, peut s'en dégoûter bientôt, et porter ailleurs son attachement, à quoi servira-t-elle? A irriter les désirs, à les rendre de plus en plus inconstants.

Un autre but du mariage, c'est d'adoucir pour l'homme les peines de cette vie, et de lui rendre plus facile l'accomplissement de ses devoirs. Mais, si cette douce et salutaire union peut se rompre à volonté, de quelle utilité sera-t-elle pour l'homme? Il est plus avantageux pour un être faible de se voir abandonné à sa propre faiblesse qui le portera à se tenir toujours sur ses gardes, que de compter sur un appui qui, dans une heure peut-être, se brisera sous sa main.

Nous trouvons aussi dans les enfants une raison puissante en faveur de l'indissolubilité du mariage. Père, mère, regardez chacun de ces enfants qui se pressent avec amour autour de

vous! Il est la reproduction, l'extension en un seul être, de votre commune existence. Pourriez-vous le partager entre vous? Et, si vous ne le pouvez pas, comment pouvez-vous séparer votre existence?

Vous dites : Chacun de nous aura le sien. Mais s'il n'y en a qu'un? Et puis vous êtes réellement l'un et l'autre dans chacun de vos enfants. Comment pourriez-vous donc vous séparer ainsi mutuellement de vous-mêmes?

Les enfants qui seront avec le père n'auront plus de mère, et ceux qui seront avec la mère cesseront d'avoir un père. Ils seront donc véritablement orphelins avant la mort de leurs parents. Et qui auront-ils auprès d'eux pour remplacer leurs parents si dévoués? Des étrangers, des ennemis. Quelle cruauté!

Voyez-vous l'oiseau que dirige un aveugle instinct se séparer de sa compagne tant que leurs petits ont besoin de leurs secours? L'homme a toujours besoin de ses parents; d'abord pour en recevoir des secours de tout genre; dans la suite, pour en recevoir des leçons et des exemples de vertu. Quand il n'y aurait point d'autre considération que celle des enfants, elle suffirait donc encore pour apprendre à l'homme et à la femme à ne se séparer jamais.

Je sais qu'avant Jésus-Christ la sainteté du mariage avait péri dans le naufrage général des mœurs; je sais que le peuple choisi lui-même n'en avait point respecté l'indissolubilité; mais l'universel Réparateur a rétabli cette alliance divine dans son état primitif, et il a défendu à l'homme de séparer ce que Dieu avait uni.

Si je me suis étendu longuement sur l'indissolubilité du mariage que toutes les lois protégent, c'est pour montrer combien il est dangereux d'y porter la moindre atteinte; c'est aussi pour vous faire comprendre combien il serait absurde de contracter à la légère une alliance qui dure ordinairement la vie entière.

Le mariage demande, de la part de l'homme, de longues et prudentes réflexions; mais il en demande encore plus de la part de la femme. En effet, si l'union est malheureuse, l'homme peut du moins aller chercher au dehors une distraction à ses peines; mais la femme, toujours retenue dans la maison par ses devoirs, que peut-elle? Courber la tête sous le joug qui va toujours s'aggravant jusqu'au tombeau.

Les règles de conduite que je vous ai tracées pour le cas où vous garderiez le célibat sont à peu près celles que doit fidèlement observer une fille chrétienne jusqu'au moment de son

mariage. Je n'ai ici qu'une réflexion à ajouter.

La jeunesse est le temps des illusions. Quand tout nous sourit dans la vie, nous sommes facilement disposés à sourire aussi à tout ce qui nous environne. O mon enfant! c'est là, pour une jeune fille surtout, le moment des plus grands dangers. Si vous voulez vous rendre toujours estimable aux yeux de Dieu et des hommes, si vous songez sérieusement au bonheur de votre vie entière, à l'incomparable bonheur de l'autre vie, je vous en préviens, préservez avec soin votre cœur de toute liaison coupable ou seulement dangereuse.

On a dit : « Cet attachement est le véritable bonheur. » Non, non, il n'est point le bonheur! Ne l'a-t-on pas vu quelquefois empoisonner tous les instants d'une longue vie qui promettait d'être belle et heureuse? Ne l'a-t-on pas vu déshonorer les familles, semer la discorde là où régnait la paix, pousser aux crimes les plus affreux des cœurs jusqu'alors vertueux? Est-ce que toujours il ne porte pas avec lui l'aiguillon du remords qui ne tarde guère à se faire sentir?... Que si telle est la nature de cet attachement, que si telles en sont les tristes conséquences, comment pourrait-il être le bonheur?

Quand arrive le moment du mariage, le goût

de la jeune personne doit être sans doute consulté, puisqu'il s'agit de ses plus chers intérêts. Cependant il importe beaucoup, dans une affaire si grave, de suivre les inspirations des parents. Est-ce que les enfants ont assez d'expérience pour juger sainement des hommes et des choses? Est-ce que leur cœur impressionnable et faible ne se laisserait pas trop facilement séduire s'il était abandonné à sa propre direction? Une jeune personne surtout est ordinairement obligée de s'en rapporter à la décision de ses parents : sa timidité naturelle, son éloignement du monde, tout lui en fait un devoir. Il y a des peuples où la femme, toujours captive, reçoit aveuglément pour époux, des mains de sa famille, celui qu'elle n'a jamais pu connaître. La religion chrétienne émancipa la femme sous la responsabilité de sa vertu. Elle abaissa autour d'elle toute barrière physique ; mais ce ne fut qu'en lui ordonnant plus rigoureusement de s'environner du voile de la modestie. Or, quand lui conviendra-t-il de se renfermer sous ce voile respectable et d'attendre la décision des personnes qui ont toute sa confiance, si ce n'est à cet âge où un mot la fait rougir, à cet instant où une voix, dont le son seul la fait trembler, vient solliciter sa main et son cœur?

Le jeune homme devient le fils des parents de son épouse ; ces parents n'auraient-ils donc pas le droit de choisir celui à qui ils donneront le doux nom de fils?

Un père et une mère sont les représentants de Dieu à l'égard de leurs enfants. Malheur donc aux enfants qui refuseraient sans raison d'écouter la voix de leurs parents dans cette circonstance, l'une des plus importantes de leur vie! Malheur à eux s'ils attirent leurs malédictions! Le ciel, inutilement invoqué, serait sourd à leurs prières ; et je ne sais même si, au lieu de ses bénédictions, il ne verserait pas sur eux l'abondance de ses malédictions.

On se demande quelquefois : Pourquoi le bonheur de ces jeunes époux s'est-il évanoui comme une ombre? Le ciel avait commencé par leur sourire ; pourquoi s'est-il donc si promptement couvert de nuages? C'est que, le jour de leur mariage, ils avaient contristé le cœur d'un père ou d'une mère, ou peut-être de l'un et de l'autre. Dieu, outragé dans son image, devait détourner son visage et cesser de leur sourire.

Je ne voudrais point renouveler inutilement votre douleur ; mais, permettez-moi de vous le dire, si votre naissance fut enveloppée d'un

nuage, ne serait-ce point là la première punition d'un mariage fait sous de fâcheux auspices?

Le souvenir de votre naissance vient de nous rappeler que, si vous devez vous marier un jour, vous n'aurez point à vous aider, dans votre choix, des conseils de vos parents. Vous le savez, mon enfant, la Providence n'abandonne jamais ceux qui l'implorent. A l'indigent, elle donne le pain de chaque jour; à l'orphelin, elle donne un père, une mère, pour lui tenir lieu de ceux qui ne sont plus. Vous n'oublierez point de demander au bon Dieu qu'il daigne placer votre jeunesse sous la direction de personnes pieuses et prudentes; et ce sont ces personnes que vous consulterez au moment de vous établir.

Que considèrent aujourd'hui les hommes quand il s'agit de former l'union sacrée du mariage? Je n'ose le dire. Enfants, parents, tous semblent avoir oublié que c'est aussi une union spirituelle, et qu'elle est d'institution divine.

Pour un grand nombre, l'or est le seul lien du mariage. Vous, mon enfant, vous vous garderez bien d'adopter cette absurde idée. C'est en présence de Dieu que se forme cette union; c'est lui qui la bénit. Eh bien! ne savons-nous pas

qu'une seule vertu pèse plus dans la balance de Dieu que tout l'or de la terre?

D'autres considèrent la jeunesse, la beauté, tous les avantages temporels. Mais, si vous n'aimiez, dans celui que vous auriez choisi pour époux, que ces avantages frivoles qui passent rapidement, qu'aimeriez-vous donc en lui dès qu'ils se seraient évanouis? Voulez-vous que votre attachement soit durable et votre union indestructible, aimez ce qui ne vieillit point; attachez-vous à ce qui est immortel.

Je suppose que le flambeau d'hyménée luise enfin pour une jeune personne solidement chrétienne. Avec quel soin elle s'est disposée à paraître au pied des autels! Combien il est pur, ce cœur qu'elle vient offrir à Dieu et à son époux! Elle est humblement prosternée; je vois ses lèvres agitées et sur lesquelles vient mourir le doux murmure de ses prières; j'entends les bénédictions que le prêtre verse sur elle au nom de l'Eglise; je vois ses parents, ses amis qui viennent pour être témoins de ses vœux, et comme pour en répondre; je les vois se prosterner aussi en présence de Dieu, et adresser au ciel leurs ardentes supplications.....

Oh! oui, qu'ils implorent tous pour elle les

grâces célestes! Le joug que l'on impose en ce moment sur sa tête est pesant, quoique orné de fleurs; et, pour le porter heureusement, il faut à sa faiblesse de continuels secours. »

CHAPITRE XV.

Devoirs du mariage.

« Je vous ai dit, mon enfant, les principaux devoirs imposés à celle qui garde le célibat. Je vais vous dire aujourd'hui les principaux devoirs imposés à celle qui s'engage dans les liens sacrés du mariage.

Il est évident que beaucoup seront communs à l'une et à l'autre.

La pensée de Dieu ne doit-elle pas se trouver en tête de toutes les pensées d'une femme, dans le mariage comme dans le célibat? Chaque nuage qui passe sur le front de son époux obscurcit la douce sérénité de son visage; le moindre soupir

échappé du cœur de son fils retentit encore plus tristement dans son cœur. Elle a donc besoin de s'adresser souvent à Dieu, de puiser à la source des grâces et des consolations.

Dans le mariage comme dans le célibat, une femme doit se livrer aux exercices de la charité. Renfermée dans le cercle de sa famille, elle ne doit jamais oublier qu'elle fait aussi partie de la grande famille du genre humain, et que, par conséquent, elle doit en soulager, autant qu'elle le peut, les membres infirmes et souffrants. Si elle ferme l'oreille à la voix du malheureux, ne craint-elle pas d'apprendre déjà à ses enfants à endurcir aussi en eux la sensibilité du cœur? Oh! qu'elle se garde bien d'un pareil malheur! Qu'elle aille elle-même au-devant de la misère pour la soulager! qu'elle se fasse accompagner de ses enfants! qu'elle ne craigne pas d'étaler quelquefois à leurs yeux le spectacle des souffrances humaines! Là, sans doute, les enfants verseront avec elle d'abondantes larmes; mais ce seront les saintes larmes de la commisération, qui ne laissent après elles qu'un souvenir doux et pur. Elle a le courage de donner aux pauvres une partie du pain qu'elle doit à ses enfants. Pourquoi ne ferait-elle pas participer aussi les enfants du pauvre à l'instruction qu'elle donne

aux siens? Je la vois, cette digne mère, entourée de ses enfants, comme un olivier de ses rejetons, auxquels il renvoie presque toute la sève que la terre lui prodigue. Les enfants ont tous les yeux fixés sur elle; ils écoutent attentivement, et la mère leur dit avec douceur les devoirs du jeune âge et ceux qu'ils auront à remplir dans un âge plus avancé. Mais je vois aussi quelques enfants qui ne semblent s'approcher qu'avec timidité; ils ne sont pas aussi bien vêtus que les autres. Qui sont-ils donc? Ce sont de pauvres enfants; ils se présentent en disant : « Nous n'avons plus ni père ni mère! » Elle est occupée à enseigner le catéchisme à ses enfants; et elle dit à ceux qui sont venus du dehors : « Nous avons tous au ciel le même père, qui est Dieu; et, sur la terre, nous avons tous la même mère, je veux dire la religion, que notre Père céleste a chargée d'allaiter toutes les intelligences. Mes enfants, approchez, et venez écouter aussi son tendre et saint enseignement. »

Dans le mariage comme dans le célibat, une femme a besoin des conseils et des consolations d'autrui. Ce n'est pas seulement dans son cœur qu'elle souffre, c'est aussi dans le cœur de son époux et de ses enfants. Elle a besoin de conseils, non-seulement pour elle-même, mais encore

pour ses enfants, qu'elle est obligée de conduire, pour son époux, avec qui elle partage la direction de la famille.

Enfin, l'amour du travail n'est-il pas aussi nécessaire, encore plus nécessaire dans le mariage que dans le célibat? Réveillée de bonne heure par les cris de ses enfants, une mère, pénétrée de l'importance de ses devoirs, aura de quoi s'occuper activement pendant la journée entière. La nuit viendra bientôt : le père ira chercher au dehors quelques délassements à ses travaux; les enfants goûteront sans trouble le sommeil de l'innocence.... Cependant la mère veillera auprès du berceau de ses enfants; quand elle aura pourvu par avance aux besoins du lendemain, elle ira prendre, pendant le reste de la nuit, quelques heures de sommeil. Hélas! ce sommeil sera encore troublé par toutes les pensées du jour, et par le travail de son cœur, continuellement tourmenté.

Je viens de vous rappeler quelques règles de conduite qui regardent la femme mariée aussi bien que celle qui ne l'est pas. En voici qui lui sont particulières :

La femme doit avoir un inviolable attachement pour celui à qui elle est unie par les liens du mariage.

Dieu lui-même l'a dit : Elle est l'os de ses os, la chair de sa chair; elle ne forme qu'un tout avec lui. Elle doit donc l'aimer comme elle s'aime elle-même, et plus qu'elle ne s'aime elle-même encore. N'est-il pas la partie la plus puissante, la plus essentielle au bonheur de sa famille, et, par conséquent, à son propre bonheur?

Elle doit l'aimer, et l'aimer toujours, parce qu'elle en a pris le solennel engagement au pied des autels, en présence de Dieu et des hommes. Cette parole qu'elle a prononcée, ne s'est point évanouie dans l'air. Elle croyait ne la prononcer qu'en face du prêtre, mais les anges de Dieu étaient là aussi. Ils l'ont recueillie de sa bouche, ils l'ont portée dans le ciel, et, par ordre de Dieu, ils l'ont inscrite au livre de toutes nos actions. Rien ne l'en effacera; et, au grand jour du jugement, elle lui sera rappelée, en présence de tous les hommes, pour sa condamnation ou pour sa gloire.

Femme, vous aimerez votre mari, parce qu'il est le père de vos enfants. Si jamais vous étiez tentée d'oublier l'amour que vous lui devez, jetez les yeux sur ceux qui se pressent autour de vous en vous appelant leur mère : est-il rien de comparable à ce que vous éprouvez quand ces douces petites créatures sont appuyées sur

votre cœur? Et, si vous les aimez ainsi, comment pourriez-vous ne pas aimer celui à qui vous les devez?

Vous l'aimerez, parce qu'il est le soutien de votre famille, et qu'il est chargé du plus lourd fardeau dans l'alliance que vous avez faite avec lui. Le voyez-vous revenir auprès de vous, après les longues et pénibles fatigues de la journée? Il est couvert de sueur, son cœur paraît triste et sa pensée soucieuse. N'est-ce pas à votre main à essuyer son visage, afin que toutes ses fatigues soient aussitôt oubliées? N'avez-vous pas pour lui une de ces paroles, un de ces regards qui puissent ramener le calme dans son cœur et le sourire sur ses lèvres? Il est impossible de ne pas le reconnaître : si Dieu lui a donné la force et le courage, c'est pour qu'il puisse vaquer aux pénibles travaux; s'il vous a donné la douceur et la tendresse, c'est pour que vous allégiez le poids de ses fatigues, et pour que vous lui fassiez trouver, dans son labeur même, une source intarissable de joies pures.

Vous l'aimerez enfin, parce que c'est le moyen de le retenir auprès de vous et de vos enfants. Que voulez-vous qu'il fasse dans votre maison, après le travail du jour, s'il n'est point aimé de vous? Évidemment, il ne peut y rester; il ira

chercher au dehors des plaisirs qu'il ne trouve point dans l'intérieur de sa maison : de là les désordres de tout genre.

Vous voyez, dans cette maison bruyante, un homme au visage enflammé, vider seul la coupe qui recèle le poison de l'ivresse; vous voyez, à còté, cet homme à l'œil ardent, au front chauve, au visage pàle et sombre : rien ne semble pouvoir le distraire d'un jeu où il risque sa vie peut-être, celle de sa femme et de ses enfants. Pourquoi le cœur d'un de ces hommes fut-il donc captivé par la passion du vin, et le cœur de l'autre par la passion du jeu? C'est qu'ils avaient cessé de trouver l'un et l'autre, dans l'attachement de leur épouse, l'oubli de leurs peines et de leurs fatigues.

Oh! qu'il est différent le spectacle qu'offre à mes yeux cette famille dont tous les membres sont étroitement unis! quelle joie douce et pure au milieu de leurs jeux, autour du foyer domestique! quel contentement dans leurs festins! La coupe passe de main en main, chacun peut y porter les lèvres, et la seule ivresse qu'elle engendre, c'est l'ivresse de la joie. Quel est donc le lien qui tient ainsi réunis les membres de cette heureuse famille? C'est l'ingénieux attachement d'une épouse vertueuse.

La femme doit obéissance à son mari dans tout ce qui n'est point contraire à la volonté d'une autorité supérieure. Il faut nécessairement un chef dans toute société ; or, quel sera le chef de la famille, si ce n'est l'homme à qui la force a été départie pour la nourrir et la protéger? Le son de la voix, le regard imposant, le front noble et élevé, la taille majestueuse, tout porte dans l'homme le cachet de la supériorité. Cependant, la femme n'est point la servante de l'homme; elle est moins encore son esclave : ce honteux esclavage existe chez quelques peuples, mais ce ne fut jamais que chez des peuples barbares. Partout où s'établit le christianisme, c'est-à-dire le règne de la vérité, là reparut aussitôt la dignité de la femme, qui a été créée, aussi bien que l'homme, à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La femme doit à son mari l'assistance de ses conseils et sa coopération active dans la direction du ménage. Elle est son aide, sa compagne; leurs intérêts ont été unis en même temps que leurs cœurs. Elle doit donc travailler, autant qu'il est en elle, à la prospérité de la maison. Le faible bras de la femme doit, je le sais, s'appuyer sur le bras plus robuste de l'homme; mais, si l'homme se trouve trop péniblement chargé,

c'est à la femme aussi à lui tendre la main. Est-ce que l'homme peut succomber sans que la femme succombe aussi, et avec eux tous les membres de la famille?

Enfin, la femme doit, autant que possible, porter son mari à l'accomplissement de ses devoirs. L'homme, naturellement plus hardi, se sent plus disposé à braver l'autorité de leur commun maître. Retenue par sa modestie dans le cercle de ses devoirs, la femme lui fera sentir, par ses paroles et plus encore par ses exemples, la culpabilité de sa conduite. L'homme a sur la femme l'autorité que lui donne la raison aussi bien que la loi; mais, d'un autre côté, la femme a pour elle l'irrésistible ascendant de l'aménité, de la faiblesse, et presque toujours de la vertu.

CHAPITRE XVI.

Suite.

Le but du mariage n'est pas seulement d'adoucir, pour l'homme et pour la femme, l'amertume de la vie, et de leur faciliter l'accomplissement de leurs devoirs par une intime union; il est aussi de perpétuer la grande famille humaine par la reproduction des individus. La femme a donc des devoirs à remplir envers ses enfants.

Qui dirait ce qui se passe dans le cœur d'une mère, quand, après d'incompréhensibles souffrances, elle presse avec amour le tendre fruit de ses entrailles. Ce pauvre petit être sur lequel se porte son regard humide de pleurs, il lui appar-

tient plus qu'à l'homme encore. Ne l'a-t-elle pas acquis par un plus grand nombre de sacrifices? Pendant neuf mois, elle l'a porté dans son sein; pendant neuf mois elle l'a nourri de son sang, de sa vie... Ses devoirs envers lui sont donc encore plus grands, encore plus rigoureux que ceux du père lui-même.

Son cœur doit avoir pour lui un amour auquel nul amour terrestre ne saurait jamais être justement comparé. L'oiseau poussera lui-même hors du nid ses petits devenus grands; la brebis cessera de connaître les bêlements répétés de l'agneau qui la suivait toujours au pâturage; mais la mère... non, jamais elle ne cessera de regarder du même œil l'enfant à qui elle a donné l'existence. L'amour maternel est donc, de sa nature, indestructible, inaltérable.

La mère doit prodiguer à ses enfants des soins dont ne pourraient jamais approcher les soins d'aucune autre créature. Ce sacrifice de la mère pour ses enfants est une conséquence nécessaire de son amour.

Voyez-vous la colombe réchauffer assidûment les petits faibles et nus qui viennent d'éclore! Voyez-vous l'oiseau apporter incessamment à ses petits la nourriture dont ils ont besoin, et qu'ils ne peuvent encore aller chercher eux-mêmes! Ces

pauvres créatures, que l'instinct seul dirige, s'oublient elles-mêmes pour ne s'occuper que de leurs petits. Une mère doit donc s'oublier elle-même, à plus forte raison, pour ne penser qu'à son enfant.

Il vient nu sur la terre; sa mère doit réchauffer contre son cœur ses membres nus et débiles. Elle doit le revêtir suivant ses moyens et sa condition, mais toujours avec décence, puisque la vertu est de tous les états.

Ses yeux ne reçoivent point la lumière du jour; quand ils s'ouvrent, c'est pour verser des larmes. Ses pieds ne peuvent ni le porter, ni le soutenir; sa main est incapable d'aucun mouvement utile. Sa langue est enchaînée, et ne sait que former les cris de la douleur. Il ne peut se procurer lui-même aucun des objets nécessaires à son existence. Il ne vit donc point encore, si je puis m'exprimer ainsi : mais sa mère vivra réellement pour lui; elle sera son œil, son pied, sa main; elle parlera pour lui, elle respirera pour lui. Quelquefois, le cœur glacé de l'enfant se réchauffera au foyer de l'amour maternel. Elle est, à la lettre, l'ange à qui Dieu a ordonné de veiller sur lui et de le porter dans ses mains, de peur qu'il ne heurte le pied contre quelque pierre.

Mais peut-être ne sera-t-elle pas en état de donner à son enfant tous les soins que réclame le premier âge. Elle ne saurait apporter trop de prudence dans le choix de celle qui la remplacera auprès de son enfant. Elle prendra bien garde surtout de le mettre entre les mains d'un de ces êtres profondément vicieux qui perdent infailliblement tout ce qui les approche. Jamais agneau innocent et doux ne fut élevé par une tigresse.

Une mère ne doit pas seulement songer à nourrir et à orner le corps de ses enfants, elle doit aussi s'occuper de nourrir et d'orner son esprit. Or, n'est-ce pas l'instruction qui est la nourriture et l'ornement de l'esprit? Mère, si tu n'as pas soin de procurer à ton enfant l'instruction nécessaire à sa position, que sera-t-il à nos yeux en ne le considérant que dans ses rapports avec la société présente? Écoute : Ou tu lui as laissé assez de fortune pour fournir à ses besoins et à ses plaisirs, ou tu ne lui as laissé que le travail de ses bras. Dans le premier cas, c'est une riche statue muette au milieu d'un palais ; et, si l'on veut qu'il soit encore classé au rang des hommes, je dirai : C'est un beau corps, et rien de plus. Dans le second cas, c'est le rouage d'une machine travaillant péniblement et toujours, et qui est incapable, parce qu'il n'est que matière, de

comprendre à quoi il est utile et de recueillir le fruit de son travail. C'est le bœuf qui trace dans le champ d'autrui le pénible sillon, et à qui, après la moisson, on jette la paille pour nourrir et reposer ses membres épuisés, tandis que le maître, plus intelligent, a recueilli le grain dans ses greniers. Oui, c'est l'instruction qui distingue l'homme de l'homme; c'est elle qui fait qu'il n'est pas une machine, une chose purement matérielle. En effet, elle seule développe l'intelligence, qui n'est chez lui qu'en germe, et qui dépérit au lieu de croître, quand on ne la réchauffe pas aux rayons d'une intelligence plus éclairée. Pour que cette instruction soit étendue et solide, elle doit commencer de bonne heure. Or, cette instruction première, n'est-ce pas à la mère qu'il appartient de la donner à ses enfants? La nature, qui la renferme avec eux dans l'intérieur de la maison, ne semble-t-elle pas, par cela même, lui recommander de veiller alors à tous leurs besoins? Et si elle ne se chargeait pas elle-même de cette instruction, qui donc s'en chargerait? Le père? mais il est appelé ailleurs par de continuelles occupations. Un étranger? quelques hommes se sont élevés avec force contre les mères qui refusent à leurs enfants le lait que leur a donné la nature. Savez-vous, disent-

ils, si le lait d'une étrangère est aussi convenable? savez-vous s'il n'est pas vicié? Et moi je dirai : N'est-ce pas à vous à donner à vos enfants le lait de la parole? savez-vous si la parole d'un étranger sera pour l'esprit de votre enfant ce qu'eût été votre parole? savez-vous si elle n'a rien de vicié, la pensée qui pénétrera avec cette parole inconnue dans l'âme de votre enfant? Cependant, il viendra nécessairement un temps où la mère sera obligée de se faire remplacer par d'autres auprès de ses enfants; peut-être même se trouvera-t-elle, dès les premiers jours, dans cette nécessité. Je le répète ici : qu'elle soit extrêmement prudente dans son choix, et qu'elle ne perde jamais de vue ceux à qui elle aura confié ce qu'elle a de plus cher au monde.

Une mère ne doit point oublier non plus que l'avenir de son enfant s'étend au delà du tombeau, et elle lui enseignera, dès ses plus tendres années, à connaître et à pratiquer la religion catholique, qui nous reçoit des mains de Dieu au moment de notre naissance, pour nous rendre à Dieu au moment de notre mort.

Il ne s'efface jamais entièrement, l'enseignement donné sur les genoux maternels, et nous répétons ordinairement jusqu'à la fin de nos jours les saintes prières qu'une voix amie nous

faisait bégayer dès le commencement de la vie. Une mère fera donc comprendre de bonne heure à son enfant combien est doux le joug du Seigneur. Elle sèmera de fleurs, à ses yeux, les sentiers quelquefois bien pénibles de la vertu, et elle ne lui fera trouver, sur le chemin du vice, qu'amertume et dégoût.

Mais, si elle veut que son enseignement soit écouté, elle fera en sorte qu'il soit toujours appuyé sur l'exemple. La parole qui frappe rapidement l'oreille s'évanouit aussi rapidement; tandis que l'action, dont l'image se présente lentement aux yeux, pénètre peu à peu jusqu'à l'âme, et s'y grave profondément. D'ailleurs un enfant pourrait-il aimer le Diéu que n'aimerait point sa mère? Irait-il assidûment au temple, si sa mère ne le précédait? serait-il doux, patient, charitable, s'il voyait sa mère dure, emportée, sans entrailles pour le malheureux?

O mon enfant! si Dieu, qui vous a refusé le bonheur de connaître votre mère, confiait votre jeunesse aux soins d'un époux vertueux; si vous vous trouviez un jour à la tête d'une nombreuse famille, et si j'étais encore sur la terre, non, mon enfant, non, vous n'en auriez pas d'autres que moi pour vous assister dans l'accomplissement de vos devoirs maternels. Ma

voix presque éteinte retrouverait encore de la force pour répéter aux enfants quelques-unes des instructions dont la mère a si bien profité... Mais non, si ce dont je parle arrive un jour, je ne serai plus depuis longtemps. Oh! du moins vous ne m'oublierez pas; vous apprendrez à vos enfants à répéter mon nom, à bénir ma mémoire. Avec eux, vous irez prier, verser quelques larmes sur mon tombeau... Que dis-je! où m'emporte mon imagination abusée! Je suis au milieu de la tempête : est-ce qu'il peut même espérer un tombeau, celui qui périt dans le naufrage? »

CHAPITRE XVII.

Une correspondance.

Depuis cette visite que nous avons rapportée avec quelque détail, un temps assez considérable s'était déjà écoulé, et le jour de la délivrance n'arrivait point pour ces pauvres prisonniers. Ils n'étaient plus frappés, comme auparavant, par tous les genres de mort ; mais aussi, bien peu entendaient prononcer ce doux nom de liberté, qui résonne si agréablement à l'oreille quand on a gémi dans les prisons, et qu'on s'est vu sur le point de périr. Il se faisait même encore des arrestations, quoiqu'en petit nombre.

La jeune Gatienne s'était rendue, comme à

l'ordinaire, auprès de son protecteur. Elle lui dit : « Mon père, il y a depuis peu, dans la prison voisine, une dame de la même ville que nous. Elle sait que vous êtes ici ; elle dit avoir souvent entendu parler de vous, quoiqu'elle ne vous connaisse pas particulièrement. Ce sont sans doute vos bonnes œuvres qui lui ont, comme à beaucoup d'autres, révélé votre existence. J'ai appris qu'elle possédait autrefois une grande fortune ; peut-être vous êtes-vous adressé aussi à elle pour les besoins de ce grand nombre de pauvres dont vous étiez continuellement chargé. Les riches ne sauraient mieux faire que de se servir de leur fortune pour s'assurer dans le ciel des trésors inépuisables ; car, sur la terre, elle s'échappe rapidement de leurs mains. Il faut ou que quelqu'un lui ait parlé de moi avec avantage, ou que mon extérieur l'ait prévenue en ma faveur ; car elle m'a toujours témoigné beaucoup de confiance. Elle m'a souvent parlé de vous ; elle m'a demandé si je ne me chargerais pas de quelques lettres qu'elle avait intention de vous adresser. Le désir de lui être utile, de vous être agréable à vous-même, m'a facilement déterminé. Cependant je n'ai voulu m'engager à rien avant de vous avoir consulté. Je crains de la compromettre, de nous compromettre nous-

mêmes. Nous sommes, en effet, dans une position difficile ; et nous ne saurions agir avec trop de prudence. »

Elle s'arrêta à ces mots, et, gardant un profond silence, elle tenait les yeux fixés sur le prêtre comme pour solliciter une réponse. Après avoir réfléchi, celui-ci répondit :

« Mon enfant, vous avez raison de toujours agir avec prudence. Cependant il ne faudrait pas que cette prudence fût poussée au point de paralyser en nous l'action de la charité. Vous craignez de me perdre ! Ma vie n'est rien. Arrivé déjà au bord de la tombe, je ne balance point à me détourner pour faire entendre ma voix à ceux de mes frères qui croiraïent trouver encore quelque consolation dans mes paroles. Pour vous qui êtes à la fleur de l'âge, il est naturel que vous teniez à la vie. Prenez donc, à son égard, toutes les informations désirables. Quand vous serez assurée de n'avoir rien à craindre de sa part, vous vous chargerez des lettres qu'elle vous donnera pour moi, après lui avoir bien recommandé cependant de ne rien écrire qui pût nous compromettre en cas de surprise. »

Deux jours après cette explication, Gatienne remit au prêtre un petit billet ainsi conçu :

« Je ne sais, Monsieur, comment vous expri-

mer ma reconnaissance pour la bonté que vous avez de prêter l'oreille aux plaintes d'une femme au désespoir. Ce n'est point assez pour vous de vos propres malheurs, vous voulez bien vous occuper de ceux qui gémissent autour de vous. Je reconnais à ce trait la charité sacerdotale : l'oreille du prêtre est toujours ouverte aux cris des malheureux.

« Mais que vous dirai-je? qu'elle est pénible, qu'elle est insupportable cette vie de prison! à mon âge surtout, après avoir passé mes plus belles années dans la paix, dans la jouissance de tous les biens de ce monde... Beau ciel de la Touraine! Quand te verrons-nous?... ou plutôt : O mort! notre unique espérance aujourd'hui, ô mort! pourquoi ne te hâtes-tu pas de venir enlever tes victimes?... Dieu nous aurait-il abandonnés? »

Le prêtre répondit :

« Votre nom, Madame, ne m'est point inconnu. Il était sur la liste des personnes à qui je m'adressais toujours avec confiance, quand ma bourse, je veux dire quand la bourse de mes pauvres était épuisée. Vous repassez quelquefois sans doute, dans la solitude de la prison, les jours nombreux de votre vie passée. Il en est plusieurs dont le souvenir vous est encore agréa-

ble. Eh bien! ne sont-ce pas ces jours qui ont été marqués par des bienfaits?

« Je vous l'avouerai franchement, je ne pensais pas vous trouver dans les dispositions que semble indiquer votre lettre. Non, Madame, non, Dieu ne nous a point abandonnés. Il recueille lui-même les gémissements partis de notre cœur; il est témoin de notre résignation à sa volonté sainte; il écoute notre prière. Nos murmures coupables arrivent aussi jusqu'à lui; son œil pénètre au fond de nos pensées et aperçoit la moindre agitation de notre âme rebelle. Soyons donc continuellement sur nos gardes!

« Vous êtes à la fin de votre carrière. Eh bien! de quoi vous plaignez-vous donc? De ce qu'elle fut toujours heureuse? Il y a des instants où, ressentant toute l'amertume de la vie présente, je me surprends à regretter les jours qui s'écoulaient si tranquilles dans l'exercice de mon saint ministère. Mais, revenu bientôt de cet attendrissement irréfléchi, je compare l'existence heureuse que Dieu m'accorda à celle d'une infinité de malheureux, et je tombe à genoux pour remercier la divine providence d'avoir été si bienveillante à mon égard; et, si des larmes s'échappent de mes yeux, ce ne sont plus que des larmes de reconnaissance et d'amour. La

Providence ne fut pas moins généreuse à votre égard. Pourquoi l'accuseriez-vous donc? D'ailleurs n'avons-nous besoin d'aucun acte expiatoire? Notre âme est-elle suffisamment pure pour paraître avec confiance au tribunal redoutable du souverain juge? Ne devons-nous pas nous estimer heureux de ce que les jours d'épreuve ont été réservés pour la fin?

« Vous invoquez la mort; vous la regardez comme votre unique espérance... Dieu, Dieu seul doit être l'espérance des chrétiens.

« Vous regardez en arrière; et, voyant encore par le souvenir ce soleil qui réchauffa votre jeunesse, vous vous écriez : « Qui me rendra le beau ciel de ma patrie! » Dans la captivité, au sein d'une affreuse prison, il est impossible de ne pas se laisser attendrir quelquefois au souvenir du pays natal. Cependant, si la foi est vive en nous, au lieu de nous abattre, ce souvenir ne fera qu'enflammer notre courage. Après avoir demandé à revoir ce beau ciel de la patrie, que plus d'un nuage obscurcit chaque jour, et que la nuit enveloppe si promptement de son ombre, nous ajouterons : « Ou plutôt qui nous donnera « de posséder cette patrie véritable que Dieu « lui-même éclaire continuellement des rayons « de sa gloire? »

Cette lettre produisit un effet salutaire. Celle à qui elle était adressée se montra dans la suite plus résignée. Peu après, elle envoya une seconde lettre ainsi conçue :

« Je ne saurais vous dire, Monsieur, tout le bien que me fait votre lettre. Je la lis plusieurs fois le jour ; et, à chaque fois, je sens qu'elle dissipe un peu les sombres pensées qui m'assiégent de toutes parts : c'est vous dire assez que je ne possède pas encore cette paix intérieure que vous auriez voulu établir dans mon âme.

« Savez-vous qu'il faut une force surhumaine et de grandes grâces pour s'élever par la foi jusqu'au ciel, et pour s'écrier : Frappez, je suis au-dessus de vos coups, et toute votre rage viendra mourir à mes pieds! frappez, car je ne crains que Dieu, et je sais que Dieu absout et glorifie souvent ceux que vous avez condamnés et livrés à la mort!

« Cette force surhumaine, elle est en vous, ministres de Jésus-Christ! ces grandes grâces, vous les avez méritées par votre conduite passée, et aujourd'hui vous les recevez de Dieu! Mais moi, pauvre femme, moi qui n'ai peut-être mérité, par ma conduite antérieure, que de me voir abandonnée de Dieu au moment de l'épreuve, comment voulez-vous que je combatte

avec avantage? Je compte sur vos consolations et vos conseils. Si des paroles de murmure sortent encore de ma bouche, mettez aussitôt sur mes lèvres des paroles de soumission; si vous me voyez chanceler, prêtez-moi au plus tôt l'appui de votre force.

« Ce n'est pas seulement sous le poids des années que la débile vieillesse marche chancelante et courbée; c'est presque toujours aussi sous le poids de ces peines morales qui l'affaiblissent et la voûtent autant que l'âge. Oui, j'aurais pu être heureuse sur la terre. Je l'ai été longtemps; mais ce bonheur auquel tout semblait concourir autour de moi, je l'ai détruit de mes propres mains. J'ai abandonné celle que la Providence avait confiée à mes soins; comment donc ne m'aurait-elle pas abandonnée? Je l'ai fait souffrir; je l'ai exposée à tous les malheurs; et je me plaindrais de mes maux! Oui, Seigneur, vous êtes juste, et votre conduite à l'égard des hommes est remplie d'équité!.... Pauvre nièce! tu m'aimais comme une mère, et moi je t'aimais véritablement comme une fille. Que notre séparation, après une union si intime et si longue, a dû être pénible à ton cœur! qu'es-tu devenue? Tu es morte sans doute, car tu n'aurais pas été si longtemps sans penser à ta tante et sans re-

venir à elle. M'as-tu maudite à ta dernière heure? Oh! non : tu étais trop bonne pour cela. Mais ma propre conduite a suffisamment appelé sur moi les malédictions du ciel, et le ciel équitable a répondu promptement.... Et ton enfant, cette pauvre petite créature que tu m'apportas à ton départ, et sur laquelle je ne voulus pas même jeter les yeux, qu'en as-tu fait? A qui fut-elle confiée au moment de ta mort? Qu'est-elle devenue?... Et ton mari, qu'est-il aujourd'hui? existe-t-il encore? Les souffrances de sa femme et de son enfant, ses propres souffrances, n'auraient-elles pas ruiné, détruit entièrement sa constitution plus robuste? Il était rempli d'excellentes qualités. J'avais pour lui un attachement presque égal à celui que j'avais pour toi; et cependant je ne voulus jamais consentir à votre mariage; et, parce que vous ne vous êtes point soumis aveuglément à ma volonté despotique, je vous ai réduits à la plus affreuse misère. En cela, n'étais-je pas déraisonnable, barbare? Il n'avait point de fortune; mais la mienne était suffisante pour vous et pour vos enfants. Il n'était pas d'une famille aussi distinguée que la nôtre; mais il avait la plus haute noblesse, la noblesse personnelle. Ces titres dont je faisais tant de cas alors, que sont-ils aujourd'hui? Des

titres de proscription et de mort. Et ces rangs qui me paraissaient si élevés, que sont-ils devenus? Ils ont été détruits, bouleversés, et ceux qui les occupaient ont été presque tous victimes de leur élévation. Vous êtes juste, Seigneur, et votre conduite à l'égard de la société est remplie d'équité!....

« Pardon, Monsieur, je voulais vous dire quelques mots de nos communs malheurs, et voilà que je vous ai entretenu de peines secrètes qui me tourmentent continuellement. »

Après la lecture de cette lettre, mille pensées se présentèrent à l'esprit du prêtre. Cette pauvre mère repoussée par sa tante, réduite à la dernière misère, ne sachant que faire de l'enfant à qui elle avait donné le jour, ne serait-ce point la mère de Gatienne? Voici quelle fut sa réponse :

« Vous êtes rentrée en vous-même, Madame. Dans le silence du monde et des passions, ou plutôt au bruit de cette société qui s'écroule, de ces flots déchaînés qui grondent autour de nous, et qui menacent de nous engloutir, vous avez écouté la voix de la conscience, et vous vous trouvez coupable, et la conduite de Dieu à votre égard, à l'égard de la classe sociale à laquelle vous appartenez, vous paraît suffisamment justifiée. Eh! qui n'en pourrait dire autant que

vous? Quand je me rappelle cette longue carrière que je viens de parcourir, grand Dieu! que de jours faiblement employés! que de jours entièrement perdus! Et même, si je réunis toutes les bonnes œuvres qui pèseront en ma faveur dans la balance, qu'est-ce que cela? J'ai donné à manger à quelques pauvres affamés; j'ai visité quelques malades; j'ai annoncé la parole divine à quelques âmes qui n'ont été que faiblement touchées; j'ai administré les sacrements, qui, la plupart du temps, n'ont point produit le fruit qu'ils sont destinés à produire.... Mais que de malheureux gémissaient autour de moi sans que je me sois occupé de sécher leurs larmes! que de malades étaient retenus par la souffrance sans que je me sois empressé d'adoucir leurs maux! que d'âmes languissaient, étant déjà dans le tombeau, sans que j'aie cherché à les rappeler à la vie! Douze hommes ont répandu par toute la terre les bienfaits du christianisme; et moi, qu'ai-je fait sur la terre? La trace de mes pas y est-elle encore imprimée?.... Non, il n'est point étonnant que l'on me ravisse une liberté qui m'était si peu profitable! Non, il n'est point étonnant que je perde une vie si peu employée dans les intérêts de Dieu! Vous êtes juste, Seigneur, et votre conduite à l'égard de votre Eglise est remplie d'équité.

« Je vous prie, Madame, de ne plus me regarder désormais comme étranger à tout ce qui vous intéresse. Le long cri de douleur que vous jetez dans votre lettre ne m'a point fatigué. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas savoir ce que je pourrais faire pour adoucir vos peines. Vous l'aviez dit en commençant, et je vous prie de ne plus l'oublier : l'oreille du prêtre est ouverte pour écouter les plaintes de celui qui souffre. »

La captive affligée comprit cette invitation indirecte que le prêtre lui adressait. Elle déchira entièrement le voile qu'elle n'avait encore que soulevé, en lui écrivant la lettre suivante :

« Je me suis mariée à trente ans, et j'étais veuve à quarante. Riche et sans enfants, je fus bien des fois demandée en mariage ; mais je refusai constamment tous les partis qui se présentèrent. Mon unique héritière était une nièce âgée alors de quelques mois seulement, et qui venait de perdre son père et sa mère. Je m'intéressai à cette jeune orpheline que ses parents avaient laissée sans fortune ; je l'aimai comme si elle eût été ma fille, et je résolus de me consacrer entièrement à son bonheur. Je l'élevai dans ma maison. Je n'avais pas de plus grand plaisir que de lui prodiguer moi-même ces mille petits soins

que nous recevons habituellement de la main d'une mère.

» Ma nièce répondit parfaitement à tous les sacrifices que je faisais pour elle. A l'âge de dix-huit ans, c'était une des jeunes personnes les plus distinguées de la ville de Tours. Chez elle les qualités du cœur n'étaient pas moins développées que les qualités de l'esprit : elle était douce, pieuse, charitable. Elle aimait Dieu de tout son cœur, et les malheureux comme elle-même. Combien de fois s'est-elle dépouillée de ses plus belles parures pour orner la maison de Dieu? Combien de fois a-t-elle employé à soulager les malheureux ce que je lui donnais pour ses plaisirs? Je blâmais souvent ce que j'appelais l'excès de sa piété et de sa charité. Je lui disais : « Mon enfant, il est beau d'orner le temple où notre cœur languissant va se réchauffer chaque jour au doux rayon de l'amour divin; il est beau encore de soutenir le pauvre, créé à l'image de Dieu, et dont la condition est si triste sur cette terre; mais il faudrait bien cependant ne pas s'oublier soi-même. Quand tu voudras faire quelques bonnes œuvres, ne crains pas de me demander tout ce qui te sera nécessaire. Est-ce que j'ai coutume de te refuser? » Elle me répondait : « Ne vous imaginez pas qu'il y ait

en cela aucune privation ; lorsque j'entre dans le temple, et que je vois l'autel orné de ce qui devait me servir de parure à moi-même, croyez-vous que je n'en éprouve pas plus de satisfaction que si je l'avais sur moi? Quand je passe auprès d'un pauvre que j'ai secouru de mes propres deniers, et que je me dis : Sans moi, il eût peut-être manqué de pain! Croyez-vous que je n'éprouve pas alors une satisfaction plus pure, plus vive, que celle que j'aurais pu trouver dans les plaisirs de ce monde? »

« Elle n'avait pas vingt ans qu'elle avait été déjà plusieurs fois demandée en mariage. Celui qui se présenta le dernier paraissait si bien lui convenir sous tous les rapports, que je m'imaginais qu'il allait être agréé. Elle le refusa. Je lui représentai que je pouvais mourir bientôt, et qu'elle se trouverait seule sur la terre, à un âge où nous avons le plus grand besoin d'un appui et d'un guide. Elle me dit qu'elle aimait mieux ne jamais se marier que de prendre contre son gré un engagement irrévocable et sacré. Je compris bientôt la cause de ce refus que rien n'avait pu m'expliquer.

« Ma grande fortune me donnait la facilité de faire des bonnes œuvres de plus d'un genre. Le fils d'un ouvrier honnête et pauvre avait mon-

tré dès son enfance les plus heureuses dispositions. Quelques personnes songèrent à le faire étudier pour être prêtre. On me demanda si je voulais payer une partie de sa pension. J'y consentis volontiers, et on le fit entrer au séminaire. Ce jeune homme venait souvent dans ma maison, surtout pendant les vacances. Comme il était du même âge que ma nièce, comme il partageait ses goûts paisibles, il se lia étroitement avec elle de cette amitié d'enfance qui ne s'efface jamais du cœur entièrement. Il y avait dans mon jeune protégé des dispositions remarquables; mais ces dispositions ne concernaient point les études ecclésiastiques. Il aimait la peinture, la musique et la poésie. Il n'avait eu de maîtres dans aucun de ces arts, et il y excellait. Il passait des journées entières au piano, et les touches rendaient sous ses doigts des sons d'une douceur inexprimable et d'une ravissante harmonie. Il prenait son pinceau, et vous eussiez dit son modèle. Il nous récitait quelquefois des vers de sa composition, que nous trouvions admirables. Il s'était aussi passionné pour des pierres artistement travaillées. Au lever et au coucher du soleil, il ne manquait guère de se trouver à Saint-Gatien, pour y admirer l'effet des rayons solaires à travers les vitraux. Il

trouvait admirables ces formes monstrueuses que je ne regardais jamais sans me sentir saisie de frayeur. Le soir, au clair de la lune, on le voyait errer dans l'ombre autour de cette église. Quelquefois, il s'asseyait pour admirer plus à son aise; et, en tenant les yeux continuellement fixés sur les pierres de cet édifice, il eût volontiers consenti à passer les nuits entières sur d'autres pierres un peu moins travaillées.

« Est-ce la singularité de ces goûts purement profanes qui lui fit manquer sa vocation? Est-ce l'attachement qu'il avait pour ma nièce? Je n'en sais rien. Toutefois il quitta le séminaire.

« Depuis ce moment, il était moins fréquemment à la maison, mais il y venait encore quelquefois, appelé, disait-il, par la reconnaissance. Et puis, dans les arts qu'il cultivait avec tant de succès, dans les œuvres de charité que lui inspiraient ses habitudes religieuses et les mouvements de son cœur naturellement compatissant, il trouvait aussi des motifs de se mettre en relation avec ma nièce.

« L'attachement que, depuis longtemps, elle avait pour lui se fortifiait donc de jour en jour. Cet attachement était le véritable motif qui l'empêchait d'accepter les partis convenables qu'on nous avait proposés.

» Aussitôt que j'eus connu la nature de cet attachement, je défendis pour toujours ma maison à mon ancien protégé, et je le conjurai, dans mes intérêts, dans les siens propres, de ne plus penser à ma nièce, qui ne lui était point destinée. Il suivit mes conseils d'abord, ou du moins il feignit de les suivre. Pendant plusieurs mois, je ne le vis pas une seule fois, je n'entendis même pas parler de lui.

« Un jour, ils se présentèrent tous les deux devant moi. Je voulus me retirer, mais ils me retinrent. Ils se jetèrent à mes pieds; ils me conjurèrent de ne pas m'opposer davantage à leur union. Ils me promirent de ne s'occuper que de mon bonheur, de ne jamais s'éloigner de moi, de toujours se soumettre à mes volontés. « Eh bien! leur dis-je, commencez dès aujourd'hui : ma volonté, c'est que vous ne vous revoyiez jamais ! » Ils parurent attérés par cette apostrophe inattendue. Peu après, ma nièce tournant de nouveau vers moi son regard plein de tendresse : « Ma tante, me dit-elle en rougissant, ma tante... » Ici, elle s'arrêta, craignant sans doute d'exprimer sa pensée. Puis s'enhardissant : « Ma tante, reprit-elle, vous l'aimiez cependant presque autant que votre nièce. — Sans doute, je l'aimais, et c'est ce qui rend sa conduite moins excusable encore. »

« A ces mots, ma nièce parut plus découragée que jamais. Elle resta quelque temps immobile et en silence. puis elle reprit : « Que voulez-vous donc qu'il devienne actuellement ? — Qu'il se fasse prêtre. »

« La rougeur s'épaississait sur le front du jeune homme à mesure que l'indignation s'accumulait dans son âme. Il ne fallait qu'une étincelle pour produire une explosion terrible. A cette réponse, il se lève hors de lui-même, et, lançant l'éclair de ses yeux, il s'écria : « Qu'il se fasse prêtre !... Tu ne le juges pas digne de ta famille, et tu veux qu'il s'élève à l'autel ! Tu n'en veux ni pour toi ni pour les tiens, et tu le jettes à Jésus-Christ ! Femme orgueilleuse et impie, que la malédiction de Dieu retombe sur toi et sur les tiens ! »

« Un pareil langage n'était pas propre à me toucher. Je chassai aussitôt le jeune homme de chez moi. Et, m'adressant ensuite à ma nièce, je lui dis : « Choisissez, il en est temps encore ; si vous voulez me promettre de ne plus regarder cet insensé, je vous rends dès ce moment mon affection. Si vous me refusez, vous n'êtes plus rien pour moi, et, ce soir même, vous allez quitter ma maison. » Elle gardait le silence. Je ne pouvais plus contenir mon indignation. Je

pris ma montre ; et, la lui montrant : « Vous avez, m'écriai-je, vous avez cinq minutes de réflexion. Je prends Dieu à témoin que si, dans ce court intervalle, vous n'avez pas répondu conformément à mes désirs, vous êtes pour toujours chassée de ma présence. » Elle gardait le silence. « Le temps coule, m'écriai-je encore, le temps coule. Vous n'avez plus qu'une minute. » J'aurais voulu retenir l'aiguille. Elle me paraissait marcher avec une rapidité extraordinaire. J'aurais voulu n'avoir point fait de serment ; mais il était prononcé. L'aiguille venait de marquer les cinq minutes. Même immobilité de la part de ma nièce. Furieuse, hors de moi-même : « Retirez-vous, lui dis-je, retirez-vous, je ne vous connais plus. Vous pouvez vous marier selon vos désirs. Vous n'êtes plus rien pour moi ; vous n'avez plus besoin de mon consentement. Si vous en avez besoin, je vous le donne volontiers. Mais, en vous le donnant, je vous donne aussi ma malédiction. Je renvoie sur vos têtes toutes les malédictions qui naguère étaient appelées sur la mienne. Nous verrons quels vœux seront les plus fidèlement exaucés. »

« Hélas! ils ne furent que trop promptement exaucés les uns et les autres.

« Ils se marièrent. Leurs petites épargnes

suffirent d'abord à leur vie retirée. A la fin, leurs ressources s'épuisèrent. Le jeune homme travaillait avec activité ; mais il paraît que ses goûts singuliers le portaient souvent à des occupations qui ne sont pas toujours très-lucratives. Il faisait bien sans doute de se livrer à la musique et à la peinture, puisqu'il retirait quelque gain des leçons qu'il donnait ; mais, par exemple, quel intérêt avait-il à méditer des heures entières à l'ombre de Saint-Gatien ? à se percher comme un hibou au haut des tours de cette église ? à promener un regard avide sur les monstres de pierre dont elle est environnée ? Il y en a qui disent : Penser est un grand bien !... Oui : mais, pour le riche seulement. Quant au malheureux, il doit agir. Que lui revenait-il encore de toutes ses pièces de vers ? Il espérait vendre ses manuscrits à l'imprimeur ; mais il ne les vendait qu'à l'épicier, qui malheureusement ne paie pas tout à fait aussi cher le papier noirci.

« Ils essayèrent plusieurs fois de se rapprocher de moi, et toujours inutilement. Voici leur dernière démarche : Ils étaient mariés depuis deux ans ; ils se trouvaient dans la plus pressante nécessité. Je m'imagine y être encore. C'était le soir. Ma nièce paraît tout à coup devant moi. Mère depuis quelques mois, elle tenait son en-

fant dans ses bras. Je vois encore ses joues pâles et creuses, ses paupières rouges et humides. J'entends encore ses sanglots étouffés. Ses vêtements usés sont recouverts d'un grand manteau usé également. Elle s'est avancée d'un pas timide ; ses yeux, un instant élevés sur moi, sont aussitôt abaissés vers la terre : « Ma tante.... » et elle ne put en dire davantage. Je lui répondis en me détournant : « Je ne suis plus votre tante. » Et je m'éloignai. Elle se précipita à mes pieds ; elle me dévoila toute sa misère ; elle me raconta ses souffrances ; elle versa un torrent de larmes en témoignage de celles qu'elle répandait chaque jour ; elle me montra son enfant ; elle me dit le désespoir où ils étaient réduits. Tout fut inutile, et elle quitta ma maison plus affligée encore que quand elle y était entrée. J'ouvris ma croisée, et je prêtai l'oreille. J'entendis les pas de deux personnes qui se retiraient lentement ; c'est que son mari l'avait attendue à la porte. Peu après, je l'entendis qui disait : « Eh bien ! elle refuse donc de nous recevoir ? » Je ne pus distinguer la réponse ; mais j'entendis, ou je m'imaginai entendre la première voix répéter en s'éloignant ces funestes paroles qui avaient déjà retenti à mon oreille : « Malédiction sur elle et sur les siens ! »

« Que sont devenus ces malheureux enfants? Se sont-ils retirés dans un pays éloigné? Se sont-ils livrés à quelque acte de désespoir? Sont-ils morts de misère? Je ne puis rien affirmer. Tout était à craindre dans la position où ils se trouvaient; et je n'ai rien appris, à leur sujet, depuis cette dernière entrevue.

« Jusqu'ici, je n'avais voulu écouter aucune proposition de mariage. Quand je me vis seule de ma famille, exposée à passer dans un isolement complet les jours tristes et douloureux de la vieillesse, mes idées changèrent. Un nouveau parti se présenta. C'était un ancien militaire d'environ soixante ans; je l'épousai.

« Pendant plusieurs années, notre vie s'écoula douce et heureuse. La révolution éclata, et avec elle commencèrent nos inquiétudes et nos persécutions. La Vendée se souleva; mon mari se rendit aussitôt à l'armée, où l'appelaient ses opinions et ses anciens souvenirs. Je voulus le suivre. Il est mort dernièrement sur le champ de bataille, au milieu d'un combat sanglant; et moi, sa veuve infortunée, je suis tombée presque au même moment entre les mains de nos vainqueurs. »

Le prêtre lisait cette lettre avec une attention extraordinaire. Il se disait à lui-même: « Mon

Dieu! mais c'est bien cela.... C'est à Tours... Cette pauvre jeune femme, se voyant sans ressources, aura été tentée d'exposer son enfant; et, comme elle avait toujours eu de grands sentiments de piété, c'est dans le temple de Dieu, auprès de l'autel de la Vierge, qu'elle aura voulu l'exposer... Le récit suppose aussi une quinzaine d'années... C'était bien le soir... Et puis, cet homme que je vis immobile sur la place, en sortant de l'église, c'est sans doute le même qui avait attendu déjà sa jeune épouse à la porte de la maison de sa tante.

Frappé de toutes ces idées, il prit aussitôt la plume, et écrivit les lignes suivantes :

« Madame, je viens de lire votre lettre, et j'en ai été attendri. J'ai pesé toutes vos actions, et elles m'ont paru beaucoup plus dignes de compassion que de blâme.

« Pourriez-vous me dire combien il y a d'années que vous avez reçu, pour la dernière fois, la visite de votre nièce? A quelle époque? Quel jour? A quelle heure?... Vous rappelez-vous si votre nièce portait une médaille? Ce qui était gravé sur cette médaille?

« Recueillez bien vos souvenirs, et répondez-moi promptement. Si vos réponses sont telles que je le suppose, j'aurai à vous donner d'utiles renseignements. »

CHAPITRE XVIII.

La femme d'un officier français saura mourir.

Lorsque Gatienne reparut devant le vieillard, elle portait sur son visage l'empreinte d'une grande tristesse.

« Mon père, lui dit-elle, votre correspondance va cesser : la mort vient de l'interrompre.

— Comment! notre plus récente, notre plus intime connaissance dans cette maison de douleur n'existe plus déjà! Est-ce possible? Qu'est-il donc survenu?

— Je puis facilement vous le dire; j'ai tout vu; et tout est encore sous mes yeux.

Hier, à dix heures, on vint la chercher pour

la conduire immédiatement devant le tribunal. J'étais alors à la prison, et je pus l'accompagner. Elle marchait avec une assurance affectée. Son visage calme, mais pâle, déguisait mal les émotions de son âme. Plusieurs personnes passèrent avant elle, et furent condamnées à mort. Je reconnus dans le président du tribunal celui des deux envoyés ministériels qui avait manifesté le moins de bienveillance lors de la visite des prisons. C'est, dit-on, un de ces caractères exaltés capables de tout sacrifier dans les intérêts d'un parti. Au nom de la patrie, il immolerait père et mère, il immolerait ses enfants. Je ne sais si son caractère farouche se manifestait dans tout son jour en cette occasion, je ne sais si la place qu'il occupait répandait autour de lui une ombre défavorable ; mais je ne pus le regarder sans perdre toute espérance pour celle à qui je m'intéressais. L'événement répondit à mes craintes.

— Votre nom ? lui dit le président d'un ton bref.

— L. D.

— Vous aviez épousé un militaire?

— Un colonel retraité.

— Vous êtes trop modeste. Il a pu être en retraite ; mais il s'est mis lui-même en activité,

et en trop grande activité.... N'a-t-il pas fait toutes les guerres de la Vendée? N'est-il pas mort les armes à la main?

— En agissant ainsi, il n'a suivi que les inspirations de sa conscience.

— La conscience du Français, c'est le patriotisme.

— Le plus pur amour de la patrie brûlait aussi dans son cœur.

— Quel langage osez-vous tenir dans cette enceinte! Vous dites que, par patriotisme, on peut porter les armes contre la patrie?

— Si sa conduite est inexcusable à vos yeux, ne l'oublierez-vous pas en faveur de ses antécédents? Il avait servi vingt ans contre les ennemis du dehors.

— L'enfant qui ose lever une main parricide contre l'auteur de ses jours n'est donc point coupable parce qu'il lui aura fidèlement obéi pendant les premières années de sa vie? Mais revenons à vous. Votre domicile?

— Tours.

— Ici encore, vous voulez nous en imposer, ou vous vous abusez vous-même. Cette ville a pu être autrefois le lieu de votre domicile; mais votre domicile actuel, votre domicile de prédi-

lection doit se trouver dans la Vendée. N'avez-vous pas suivi votre mari?

— C'est un devoir qui m'était imposé par la loi.

— Vous vous trompez : quand le mari s'est révolté contre la loi, il est absurde de dire que cette même loi ordonne à la femme de l'accompagner dans sa révolte. Où avez-vous donc été prise?

— Dans une pauvre chaumière où j'étais occupée à panser les plaies de deux soldats républicains. L'un d'eux a été remis entre les mains de ceux qui se sont emparés de moi; l'autre était mort quelques minutes auparavant, en bénissant celle que vous voudriez condamner aujourd'hui.

— Ce n'est pas nous qui vous condamnons, c'est la loi; c'est la loi, toujours énergique, toujours inflexible, et qui ne se laisse attendrir ni par les prières, ni par les larmes, ni même par la vertu de ceux qu'elle atteint. Qui nous garantit d'ailleurs que vos paroles soient l'expression de la vérité?

— Il serait facile de recueillir le témoignage des personnes qui m'ont arrêtée, et peut-être même le témoignage de celui que j'ai soigné de mes propres mains.

— Dans un temps ordinaire, la justice comporte, exige même cette marche lente et modérée ; mais, dans les circonstances extraordinaires où nous nous trouvons, la meilleure justice, la seule justice possible, c'est une justice expéditive et sévère. Du reste, ce que vous avez dit vous condamne au lieu de vous disculper. Vous pansiez, dites-vous, les plaies de deux soldats républicains. Ces intrépides défenseurs de la patrie, qui les avait blessés? Les vôtres. Leur sang demande du sang. »

A ces derniers mots, un sourd frémissement s'éleva de toutes les parties de la salle, qui était cependant remplie de personnes peu favorablement disposées en faveur de l'accusée.

Elle se leva avec dignité.

« Si j'ai recours aux prières, dit-elle, ce n'est pas pour mendier la vie : la femme d'un officier français saura mourir. Il ne restait de ma famille qu'une nièce que j'ai déshéritée, parce qu'elle s'était mariée contre mon gré. D'ici à quelques jours, j'espère avoir d'utiles renseignements à son égard. Accordez-moi donc le court délai nécessaire à ces éclaircissements. Je vous en conjure, non pas pour moi, mais pour cette fille estimable qui gémit peut-être avec la famille

dans la misère la plus profonde. Je vous en conjure au nom sacré de la nature qui doit parler à votre cœur comme au mien. »

On eût dit que les paroles de cette femme n'avaient pas même été entendues.

La justice fut inexorable et prompte, comme l'avait annoncé le président. Deux heures après sa condamnation, celle dont la parole venait de toucher plus d'un cœur barbare avait cessé de vivre. »

Le prêtre resta un instant comme absorbé en lui-même.

« Mon enfant, s'écria-t-il tout à coup, je regrette beaucoup qu'on ne lui ait pas accordé le temps nécessaire pour les éclaircissements qu'elle attendait. Ces éclaircissements eussent été sans doute à votre avantage.

— A mon avantage! que voulez-vous dire, mon père?

— Elle n'a donc pas eu le temps de répondre à la dernière lettre que vous lui avez remise? Elle ne vous a donc rien donné, rien dit pour moi?

— Pardon; j'étais tellement occupée de la scène qui vient de s'offrir à mes yeux, que j'avais comme perdu le souvenir du passé. Une demi-

heure avant son arrestation, elle m'a remis un billet à votre adresse. Le voici : »

Le prêtre le saisit aussitôt, et le lut avec avidité. Il était ainsi conçu :

« Il y a quatorze ans que ma nièce est venue chez moi pour la dernière fois... C'était dans les premiers jours du mois d'octobre... il était peut-être huit heures du soir... Ma nièce portait toujours sur elle une médaille que sa mère en mourant avait passée autour de son cou. Cette petite médaille d'argent avait d'un côté l'image du Sauveur, et de l'autre, l'image de la Vierge, sa mère. Autour de la figure de la Vierge, on lisait : *Priez pour nous qui sommes vos enfants*; et autour de la figure du Sauveur : *Exaucez-nous par l'entremise de Marie.*

« Il paraît que vous savez quelque chose sur le sort de ma pauvre nièce. Je vous en conjure, ne tardez pas à me donner tous les renseignements que vous avez à ce sujet. »

A peine le prêtre eut-il achevé de lire cette lettre :

« Mon enfant, s'écria-t-il, vous aviez raison de vous attrister : vous venez de perdre votre tante.

— Ma tante!

— Oui, votre tante. »

Et il lui fit lire leur correspondance, et lui rappela toutes les circonstances de son exposition.

CHAPITRE XIX.

Un interrogatoire.

Les prisonniers furent de nouveau traduits en grand nombre devant le tribunal, et la plupart étaient condamnés. Le vieux prêtre fut appelé à son tour. Il n'avait pas vu le soleil depuis longtemps ; ses yeux furent éblouis de sa clarté. Il traversa une longue cour, avant d'arriver à la salle dans laquelle il allait être interrogé. Il jeta les yeux de tous côtés, et il vit, à travers de grosses barres de fer, de pâles visages tournés vers lui. Quelques-uns paraissaient manifester hautement leur indignation ; plusieurs s'entretenaient à voix basse; la plupart gardaient le si-

lence ; mais tous semblaient se dire, chacun dans son langage : Demain peut-être arrivera mon tour.

Que la prison est un affreux séjour! l'air y est plus sombre que partout ailleurs, à cause de la hauteur des murs, de ce treillis de fer qui intercepte toutes les issues, et à cause aussi de ce voile épais que la terreur répand même sur les objets les plus riants. Là votre oreille s'imagine entendre je ne sais quel lugubre concert de gémissements, de cris de rage, de chaînes agitées.

A la vue de tant de malheureux qui gémissaient autour de lui, le prêtre abaissa à terre ses regards attristés ; il les éleva ensuite vers le ciel, et, au même moment, la sérénité reparut sur son visage. Il avait pensé, sans doute : C'est de là seulement que je dois attendre mes consolations et ma force!

Il entra dans la salle, où régnait une sourde agitation. Quand il parut devant le tribunal, le silence se rétablit de tous côtés. Les regards s'étaient portés sur ce vieillard : ses cheveux blancs, sa démarche chancelante, son dos voûté, ses vêtements déchirés et couverts encore de la poussière des prisons, tout en lui disposa favorablement les cœurs les plus hostiles d'ailleurs.

Parmi les spectateurs se trouvait une per-

sonne qui lui était entièrement dévouée, c'était la jeune Gatienne ; elle l'avait suivi sans détourner les yeux un seul instant. Quand elle le vit à la même place où, quelques jours auparavant, avait paru sa tante pour passer de là à l'échafaud, elle ne put s'empêcher de verser des larmes. Cependant elle conçut de l'espérance en jetant les yeux sur le tribunal : elle n'y vit point ce juge impitoyable qui l'avait présidé les jours précédents; son tour était passé, et il avait été remplacé par cet homme aux sentiments généreux qu'elle avait connu à la visite des prisons. Elle le considéra attentivement. Oh! si elle pouvait encore lui parler! Elle s'imagina qu'il avait arrêté les yeux sur elle, et qu'il l'avait reconnue ; elle crut lire sur son visage une promesse tacite de bienveillance.

Le président fit au prêtre les questions d'usage.

— Quel est votre nom?

— A. B.

— Votre âge?

— Soixante-douze ans.

— Votre domicile?

— Tours.

— C'est une ville belle et paisible. J'y ai

passé d'heureux jours autrefois. Pourquoi l'avez-vous donc quittée?

— Je voulais terminer heureusement ma carrière.

— Était-il nécessaire, pour cela, de quitter votre pays natal; d'aller réjouir nos ennemis du récit de nos discordes? Pourquoi ne pas vous conformer aux lois de la république? car, vous ne l'ignorez pas, vous êtes accusé de refus de serment.

— Le serment! il y a soixante-douze ans que d'autres l'ont prêté pour moi lorsque je ne pouvais pas encore parler. Ce serment de soumission à Jésus-Christ et à son Église, je l'ai renouvelé moi-même bien des fois. »

Dans toute autre circonstance, cette réponse eût été un motif suffisant de condamnation. Mais le président voulut encore employer les moyens de douceur, soit par égard pour l'âge de l'accusé, soit par un effet de sa bonté naturelle.

« Vous voyez, reprit-il avec une impassibilité bien peu commune alors sur le siége de la justice, vous voyez de quelle condescendance nous usons envers vous. La patrie n'a que trop souffert déjà; le but principal de notre mission est de cicatriser ses plaies saignantes encore; gardez-vous donc bien de les rouvrir! Vous êtes



âgé : donnez à ceux qui viennent après vous dans la carrière l'exemple qu'ils ont droit d'attendre de leurs anciens.

— La patrie n'a que trop souffert, j'en conviens; mais ce n'est pas nous qui l'avons fait souffrir; son sang a coulé, mais ce n'est pas nous qui l'avons répandu. Je suis âgé, dites-vous; je ne l'ignore pas, et c'est pour cela que je me sens moins disposé à changer la voie dans laquelle j'ai toujours marché. Consentirais-je à souiller mes cheveux blancs? irais-je, d'une main tremblante, arracher quelques pierres de cet autel, devant lequel brûle toujours l'encens le plus pur? Non, non. C'est à moi, dites-vous, qu'il appartient de donner le bon exemple aux jeunes gens; je le sais encore. Eh bien! qu'ils me regardent, et ils ne me verront point hésiter un instant dans l'accomplissement de mes devoirs. Jamais, non jamais, la crainte des supplices n'arrachera de ma bouche une seule parole d'apostasie.

— Mais qui vous parle d'apostasier? la liberté des cultes n'a-t-elle pas été, au contraire, mille et mille fois proclamée?

— Peu importe que cette liberté ait été souvent proclamée, puisque, dans la réalité, nous ne pouvons en jouir. Si la liberté des cultes est

assurée à tous les Français, nous sommes Français aussi : qu'on nous laisse donc exercer le nôtre sans nous inquiéter!

— Non, vous n'êtes point Français, puisque vous refusez de vous soumettre aux lois de la France. Il est évident qu'aucun de nous ne peut user de la liberté qui lui est assurée par les lois, qu'en se conformant aux prescriptions de ces mêmes lois.

— Mais si ces lois sont en opposition avec les lois religieuses, ne sont-elles pas, par cela même, destructives de toute liberté religieuse?

— Mon ami, c'est un prétexte dont vous vous servez pour voiler l'odieux de votre insubordination. Vous regrettez sans doute les biens qui vous ont été enlevés, et dont cependant vous auriez dû apprendre à vous détacher par un long exercice de la religion.

— Pour ce qui me concerne, je puis vous assurer que ce regret n'est aucunement dans mon cœur. Ces biens étaient la propriété de l'Église et des pauvres. L'État s'en est emparé; que l'État subvienne aux besoins du culte, qu'il se charge de donner à manger à ceux qui ont faim, et le clergé, qu'il aura aidé dans l'exercice extérieur de son ministère, lui pardonnera volontiers sa première injustice.

Au moment même où les membres de la Constituante ont porté les premiers coups contre le riche et puissant édifice sous lequel le clergé français s'était longtemps abrité, quelques membres de ce clergé ne faisaient-ils pas entendre encore le langage d'un désintéressement sans bornes? « Que l'Évangile soit annoncé, s'écriait le pieux archevêque de Paris, que le culte divin soit célébré avec décence, que les églises soient pourvues de pasteurs zélés et vertueux, que les pauvres soient secourus; voilà la fin de notre ministère et de nos vœux! Nous nons confions dans l'Assemblée Nationale. »

Paroles admirables et bien capables de confondre ceux qui prétendent que le clergé n'est entraîné et soutenu dans son opposition que par des vues terrestres. Tous, il est vrai, ne montrèrent pas le même désintéressement. Un homme défendit les biens du clergé avec plus de vivacité et de persévérance que les autres : « Vous voulez être libres, dit-il à cette occasion à ses collègues, vous voulez être libres, et vous ne savez pas être justes. » Mais cet homme est des vôtres, et, actuellement encore, il se trouve à la tête de ceux qui font ces lois au nom desquelles vous nous proscrivez.

Non, non, nous ne sommes point dominés

par le souvenir de nos biens; si nous l'étions, nous suivrions une marche opposée. Que sont devenus les prêtres qui ont eu le malheur de prêter le serment que vous demandez aujourd'hui? Ils sont au milieu de vous, ils dominent dans vos sociétés, ils président vos tribunaux. Et nous, qui avons le courage de le refuser, où nous trouve-t-on? dans vos prisons, sur le chemin de l'exil, loin de la patrie, dans les bois! A eux les richesses, les honneurs, toutes les jouissances de la vie; à nous les privations, l'abjection, la faim, toutes les misères de ce monde. Ils se reposent, et nous souffrons; ils commandent, et nous obéissons; ils jugent, et nous montons sur l'échafaud.

— Si vous n'êtes guidé par aucun motif humain, pourquoi refusez-vous donc avec tant d'opiniâtreté le serment que la loi exige? Il n'est point question de toucher à la constitution spirituelle du clergé; il ne s'agit que de sa constitution civile, et son nom même le dit.

— Il ne s'agit, dites-vous, que de la constitution extérieure ou civile du clergé. Est-ce que sa constitution extérieure ne tient pas à sa constitution intrinsèque par les liens les plus étroits? Frappez l'homme dans son corps, et vous l'attaquez dans son âme.

Il y avait en France cent trente-cinq évêchés; on les a réduits à quatre-vingt-trois. De cette manière, leurs limites se trouvent totalement changées; des métropoles ont été supprimées, et des évêchés érigés en églises métropolitaines. Plusieurs diocèses ont été supprimés; quelques-uns ont été créés là où il n'y en avait jamais eu; d'autres ont été formés des débris de cinq ou six anciens. Qui donc avait le droit de faire un si grand changement dans une portion de l'Église de Jésus-Christ? L'État avait le droit, sans doute, de donner une nouvelle démarcation aux provinces, parce qu'il a le droit de supprimer ou de concéder, d'étendre ou de restreindre le pouvoir civil dont il possède la plénitude. Mais a-t-il le même droit par rapport à l'Église? Une société d'hommes composée de catholiques, de protestants, de déistes, d'indifférents et d'impies a-t-elle aussi la plénitude de cette juridiction qui vient de Jésus-Christ, et qui a été donnée à l'Église pour la direction et la sanctification des âmes?

— Vous voyez une usurpation de juridiction là où, dans la réalité, il n'en existe aucune. Le gouvernement a donné aux diocèses une nouvelle circonscription territoriale, et il en avait le droit, puisque ce droit a toujours appartenu

au pouvoir temporel ; mais il ne prétend point, pour cela, donner aucune juridiction spirituelle. N'est-il pas dit expressément, au contraire, que l'évêque nouvellement nommé demandera l'institution canonique au métropolitain ou au plus ancien évêque suffragant.

— Mais ces évêques, possesseurs de siéges nouvellement érigés ou modifiés, avaient-ils eux-mêmes une juridiction légitime ? Qui donc la leur avait donnée ? et, en supposant qu'ils l'eussent pour eux-mêmes, avaient-ils le pouvoir extraordinaire de la communiquer ?

— Cette manière de donner la juridiction fut cependant longtemps en usage dans l'Église.

— Il est universellement admis dans l'Église que l'évêque n'a de juridiction que pour le diocèse dans lequel il a été canoniquement institué. Un évêque pourrait donner à un autre évêque l'institution canonique, et, comme vous le dites, cela s'est vu quelquefois ; mais c'est qu'alors il en avait reçu l'autorisation d'un concile général ou du souverain pontife. En est-il ainsi des évêques dont vous parlez ?

— Pourquoi le chef de l'Église a-t-il refusé d'approuver la constitution civile du clergé français dans ce qui concernait le pouvoir spirituel ? Ce qu'elle contient de défectueux aux yeux d'un

grand nombre d'ecclésiastiques aurait disparu, et la paix eût été rendue à l'Église.

— Ce n'est point à moi à juger quelle devait être la conduite de mes supérieurs dans les circonstances difficiles où ils se sont trouvés. D'ailleurs cette constitution avait d'autres défauts qui la rendaient inadmissible.

Par exemple, elle attribue le choix des évêques et des curés aux corps électoraux chargés de nommer les administrateurs civils. Les protestants et les Juifs sont admis dans les assemblées électorales, et ils peuvent même y dominer. Ils donneront donc des pasteurs à l'Église. Peut-on rien imaginer de plus choquant? autant vaudrait dire que Jésus, en quittant la terre, a laissé aux Juifs et aux païens le choix de ceux qui devaient travailler à la destruction de l'erreur et au triomphe de la vérité.

— Vous devriez mieux comprendre vos intérêts. Ne voyez-vous pas que les prérogatives du haut clergé ont seules été attaquées? La révolution est comme le bras de Dieu, elle a renversé les puissants et relevé les faibles. Vous êtes peuple aussi : embrassez les intérêts du peuple, qui ne sont que vos intérêts. Il y a eu sans doute des droits violés dans cette grande effervescence sociale, et il ne pouvait guère en être autrement;

mais donnez-lui le temps de se calmer, et vous comprendrez que la révolution s'est faite, dans le clergé, au profit du simple prêtre, du véritable ministre de l'Évangile, de même que, dans l'ordre civil, elle s'est faite au profit du peuple.

— Si vous n'eussiez attaqué réellement que les prérogatives temporelles du haut clergé, la paix eût été facile. Je vous l'ai dit déjà : nous sommes disposés à faire généreusement le sacrifice de nos biens, de notre repos, de notre vie. Mais vous attaquez des droits reçus de Jésus-Christ lui-même, et nous ne pouvons y souscrire. Les intérêts bien entendus du véritable ministre de l'Évangile, quel que soit son rang dans la hiérarchie, ne sont que les intérêts de l'Église.

— Beaucoup d'ecclésiastiques ont cependant prêté volontiers le serment que vous refusez.

— S'il ne s'agissait que de compter, le nombre ne serait pas en votre faveur. Mais ici, comme en beaucoup d'autres circonstances, l'important est de peser les voix et non de les compter. D'un côté, je vois la faiblesse, le dérèglement, l'ambition, la cruauté; de l'autre côté, je vois le courage, la pureté des mœurs, le désintéressement, la douceur.

Est-il vrai, d'ailleurs, que ceux dont vous

parlez aient prêté volontiers le serment qu'on leur demandait? Ils tenaient, la plupart, à leurs parents, à leurs amis, à leurs biens, à leur vie; et voilà pourquoi ils ont été faibles, ils ont apostasié. Si la cupidité, si la crainte, si aucune mauvaise passion n'eût gêné leur liberté, eussent-ils renié ce qu'ils avaient servi, et brûlé ce qu'ils avaient adoré? Non, assurément; je suis même persuadé qu'ils rétractaient intérieurement les paroles qu'ils prononçaient du bout des lèvres.

— Je puis vous assurer, moi, que l'intention de ceux qui ont rédigé la constitution que vous attaquez avec tant d'imprudence était de faire revivre les temps glorieux de la primitive Église.

— Et ils ont réussi, sous quelques rapports, car, au temps de la primitive Église, le sang le plus pur du christianisme inonda la terre. Puisse ce sang être encore aujourd'hui une semence féconde de généreux chrétiens!

— Vieillard, vous avez profité de ma patience, vous en avez abusé. Vous avez insulté aux lois de la république, vous avez manqué de respect à la justice jusque dans son sanctuaire. J'ai cru devoir le pardonner à votre âge, à vos souffrances, à votre désespoir. Je sais qu'il n'est pas toujours maître de ses mouvements, celui qui

se sent violemment poussé vers la tombe. J'ai cru devoir montrer qu'ils ne sont pas, comme vous le prétendez, des hommes emportés et cruels, ceux qui ne partagent pas vos idées. Enfin, j'ai cru que le sang de la patrie avait assez coulé, et qu'il fallait l'épargner jusque dans ses enfants rebelles. Dans huit jours vous reparaîtrez à ce tribunal; vous viendrez prêter le serment que vous refusez aujourd'hui et rétracter les paroles coupables que vous avez prononcées. Si vous persistez dans votre rébellion, il n'y aura plus d'indulgence à espérer, vous serez jugé aussitôt dans toute la rigueur de la loi. »

Le président leva la séance sans laisser au prêtre le temps de répondre, et il se retira. Les gardes entourèrent l'accusé, et le reconduisirent à sa prison. Il s'éleva dans la salle une grande agitation, qui ne cessa que quand la foule se fut écoulée.

CHAPITRE XX.

Quoi ! vous tremblez à la veille de mon triomphe !

L'interrogatoire que nous venons de rapporter fut pour Gatienne la cause d'une profonde douleur. Elle connaissait toute la fermeté de son bienfaiteur ; elle savait qu'il ne transigerait jamais avec sa conscience. D'un autre côté, elle comprenait que les juges ne pouvaient céder, et qu'ils agiraient même avec d'autant plus de sévérité qu'ils avaient montré, pour le temps, une indulgence extraordinaire.

Quand elle reparut dans la prison, ses traits étaient altérés. Elle n'osait prononcer une seule parole ; elle n'osait lever les yeux sur le pauvre

vieillard. Elle le regarde cependant, et elle le trouve aussi tranquille qu'à l'ordinaire. Il y avait même sur son visage je ne sais quel reflet de cette joie qui vient au cœur quand on entrevoit le bonheur.

« Mon père, s'écria-t-elle, comment expliquer l'état dans lequel je vous trouve en ce moment?

— Que voulez-vous dire, mon enfant?

— Quoi! après un interrogatoire si peu rassurant, votre visage n'a rien perdu de sa sérénité habituelle! à la veille peut-être de... »

La jeune fille comprit qu'elle en avait trop dit; elle s'arrêta à ces mots. Le vieillard répondit :

« Quoi! vous tremblez à la veille de mon triomphe! Mon avenir n'est qu'entre les mains de Dieu. Un être d'un jour ne peut avoir de prise sur mon âme, qui est immortelle. Quant à mon corps, ils peuvent lui faire souffrir les plus cruels supplices; ils peuvent le livrer aux flammes. Dieu lui-même l'a dit; un jour, il renaîtra de ses cendres.

— Vous m'avez rappelé bien des fois que l'homme doit entretenir, aussi longtemps que possible, le souffle de vie qu'il a reçu de Dieu.

— N'est-ce pas ce que j'ai toujours fait? N'avez-vous pas été témoin de la résignation avec laquelle j'ai attendu l'heure de la délivrance?

— Oh! oui, vous avez été résigné. Mais pourquoi donc aujourd'hui cet empressement de la mort? Il me semble que vous auriez pu répondre de manière à ne pas aigrir vos juges.

— Mon enfant, je devais au caractère dont je suis revêtu de parler avec autant de fermeté. Que ferait donc le simple fidèle, si le prêtre craignait de monter sur le Calvaire?

— Mais ce sont les intérêts de l'Eglise qui demandent votre conservation. Les prêtres sont envoyés en exil, jetés dans les prisons ou sur l'échafaud. Les temples sont déserts. Si le calme se fait, le peuple s'y pressera en foule, affamé du pain de la parole de Dieu, et il n'y aura personne pour le lui rompre.

— Le sang n'est pas moins propre que les sueurs à féconder le champ du Seigneur. Si je recule devant l'échafaud, beaucoup sans doute reculeront après moi. Si j'avance avec courage, au contraire, plusieurs marcheront sur mes traces; et, quand je ne serai plus, d'autres m'auront bientôt remplacé. Est-il prudent de dire au soldat, en face même de l'ennemi, de conserver ses jours dans les intérêts de la patrie?

— Mon père! mon père! vous voulez donc m'abandonner! que deviendrai-je quand vous ne serez plus?

—Non, mon enfant, non, ne le craignez pas, vous ne seriez point abandonnée ; du haut du ciel, où je m'élèverai par la puissance du martyre, est-ce que je ne veillerais pas sur vous avec autant de soin que je le faisais sur la terre? Est-ce que je n'intercèderais pas plus facilement en votre faveur? Et puis il se trouvera quelque personne digne de confiance qui voudra bien vous soutenir, vous diriger. Aucun être n'est seul, abandonné sur la terre ; et, à plus forte raison, notre âme. Quand, au moment de votre naissance, vous fûtes abandonnée de ceux qui devaient vous élever, Dieu m'inspira la volonté de vous recueillir. Je fus pour vous un père véritable. J'ai pris soin de votre enfance; j'ai formé votre jeunesse. Bientôt peut-être nous serons séparés. Votre âme, faible encore, se sentant tout à coup sans appui, poussera vers le ciel des cris de détresse, comme il en sortait de votre bouche dans le temple où vous fûtes exposée. Alors Dieu inspirera à quelque autre personne la pensée de la recueillir et d'être pour elle un père véritable. Et Dieu lui-même, n'est-il pas notre père à tous? N'est-il pas le soutien de la faiblesse? Il ne saurait vous abandonner. Et son Fils Jésus n'a-t-il pas promis de rester jusqu'à la consommation des siècles avec les enfants des hommes?... »

Il s'arrêta à ces mots. Une pensée semblait l'avoir frappé. Après quelques minutes de réflexion, il reprit :

« Quand Jésus fut sur le point de quitter le monde, il voulut, pour la dernière fois, faire la cène avec ses disciples. Bientôt je vais quitter ce monde. J'ai besoin d'une force surhumaine pour résister aux attaques qui me seront livrées de toutes parts. Vous avez aussi besoin de la grâce divine pour vaincre la douleur de cette séparation. Je voudrais donc célébrer, pour la dernière fois, en votre présence, la cène chrétienne ; car, vous le savez, mon enfant, j'ai été aussi appelé, quoique indigne, au ministère de ceux à qui Jésus a dit, après l'institution des saints mystères : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Demain, dès que le soleil sera levé, apportez-moi du pain et du vin, et venez ici avec le même recueillement que si vous entriez dans un temple ou que si vous montiez au Calvaire : vous assisterez au divin sacrifice, et vous pourrez nourrir votre âme de la victime sainte. »

CHAPITRE XXI.

Le Fils de Dieu vient se reposer de nouveau sur un peu de poussière.

La jeune fille fut docile aux recommandations du saint vieillard. Le lendemain, au lever du soleil, elle était dans la prison. « Mon père, dit-elle d'une voix émue, mon père, j'ai fait ce que vous m'aviez recommandé. Voilà le pain et le vin. » Sa main tremblait en les lui présentant. Il est toujours triste de faire les préparatifs de la mort ; mais ces préparatifs sont bien plus pénibles encore lorsque nous les faisons en pleine santé.

Le prêtre se recueillit pour les saints mystères. Son corps s'inclina vers la terre ; et, son

âme s'élevant vers le ciel, il fit à haute voix la prière suivante :

« Mon Dieu, je vais immoler pour la dernière fois la victime sainte; je vais la recevoir dans mon cœur. Purifiez mes lèvres qui doivent prononcer les paroles sacrées; donnez-moi la pureté des anges dont je partagerai la céleste nourriture. Il y a bien longtemps que je ne suis entré dans les tribunaux de la pénitence; mais j'ai paru devant les tribunaux des hommes pour y confesser votre saint nom, et la foi courageuse du confesseur n'est pas moins propre que les larmes du pénitent à effacer les péchés. Il y a bien longtemps que mon âme ne s'est plongée dans la piscine fécondée par votre sang; mais j'ai été jeté par la foi dans un cachot profond, et l'humidité des prisons où nous appelle votre voix n'est pas moins propre que les eaux de la piscine sacrée à rendre à l'âme l'éclat de sa première innocence.

Dans cette étroite prison, où j'ai vécu séparé de la société des hommes, n'ai-je point oublié votre présence consolatrice? Tandis que le lourd fardeau de mes souffrances s'appesantissait sur mon cœur, ne s'est-il pas fait quelque murmure dans mon âme? Je le crois, mon Dieu; car il est bien difficile de souffrir. J'ai paru au

milieu des hommes ; ne me suis-je point enorgueilli de mon apparente sainteté? N'ai-je point jugé trop sévèrement mes malheureux persécuteurs? Ne leur ai-je point répondu avec trop d'exaltation et d'aigreur? N'y avait-il point un peu de haine dans ce cœur qui se disait tout brûlant de votre amour? Je le crois, mon Dieu ; car il est bien difficile de s'élever à la perfection. Cependant vous me le pardonnerez ; car l'homme est extrêmement faible, et votre miséricorde est infinie. »

Le prêtre se relève le cœur brûlant d'amour, et il dispose tout pour le sacrifice. Il n'a pu prendre aucun des ornements dont l'Eglise revêt ses ministres aux temps ordinaires. Tous ces ornements sont symboliques. Il n'a point le symbole ; mais il possède la réalité. La blancheur de l'aube peut-elle rappeler à l'âme la pureté de l'agneau aussi bien que le pauvre vêtement du captif? Quelle glorieuse ceinture que cette lourde chaîne dont son corps est entouré!...

Il n'y a là ni autel, ni reliques des martyrs, ni livre, ni flambeau, ni ces autres objets désignés par le rit sacré. Tout est extraordinaire dans des circonstances extraordinaires. Il y a dans un coin de la prison une mauvaise planche appuyée d'un côté contre le mur, et de

l'autre côté sur un tréteau chancelant. C'est sur cette planche que le pauvre prisonnier place ordinairement le morceau de pain noir qui sert à apaiser sa faim, et le vase d'eau qui sert à étancher sa soif. Aujourd'hui cette planche sera, tout à la fois, son autel et sa table sainte. Les reliques des martyrs ne sont pas nécessaires ici pour soutenir l'hostie : les mains qui doivent la porter sont les mains d'un confesseur, et bientôt d'un martyr. Le Missel, qu'il a lu tant de fois pendant sa longue carrière de prêtre, s'est tout entier gravé dans son cœur : c'est là qu'il doit le lire aujourd'hui. Le flambeau, c'est la foi ardente qui brûle dans son âme. Il y en a un autre que la main de Dieu vient d'allumer : c'est un faible rayon du soleil levant qui pénètre à travers le soupirail obliquement percé de la prison et qui vacille aux pieds du sacrificateur. L'haleine qui sort de la bouche du prêtre, voilà le pur encens qui s'élève vers la voûte de ce nouveau temple.

Avec quel recueillement il pria pendant le sacrifice! avec quelle foi il répète les vœux et les soupirs des prophètes, les paroles des apôtres et celles de Jésus-Christ lui-même! avec quel enthousiasme il élève son cœur au-dessus de la terre, il unit sa voix à celle des esprits célestes

pour chanter les louanges du Dieu trois fois saint! Il a souvent célébré le divin sacrifice; mais, depuis l'instant où, de concert avec quelques jeunes prêtres brûlant comme lui du feu de la première ferveur, il répéta les paroles qui sortaient de la bouche de l'évêque consécrateur, jamais, non jamais, il n'a célébré dans de pareilles dispositions. Il prononce enfin les paroles de la consécration. Le mystère s'est accompli. Le Fils de Dieu vient se reposer de nouveau sur un peu de poussière, et il s'est même encore plus profondément abaissé que quand il naquit dans l'étable.

La jeune fille était agenouillée. Elle n'avait point de livre; mais son âme était toute au mystère. Au moment de la consécration, sa ferveur redoubla encore. Quand arriva l'instant où le prêtre, après avoir donné à son âme le pain céleste caché sous les apparences du pain matériel, distribue le même aliment aux fidèles, le vieillard se retourna. Il n'était plus le même aux yeux de la jeune fille. Il semblait s'être aussi transfiguré dans ses communications avec le Ciel. Ses joues, ordinairement pâles, s'étaient enflammées; ses yeux étaient ceux d'un prophète. Elle s'imaginait voir sur son visage un faible rayon de cette gloire céleste qui illumi-

nait le visage de Moïse, quand il descendit de la montagne où il avait vu Dieu face à face. Sa voix faible et cassée avait repris de la fermeté.

« Mon enfant, lui dit-il, il se rencontre, au sein même du christianisme, un grand nombre d'hommes qui nient la présence réelle de Jésus dans la sainte Eucharistie, ou qui agissent absolument comme s'ils la rejetaient. Leur conduite est condamnée par les divines paroles que je répétais naguère : « Prenez et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang. » J'ai dit que ces hommes se rencontrent encore au sein du christianisme; mais ils ont cessé de lui appartenir. Soit qu'ils nient, soit qu'ils ne pratiquent pas, ils rejettent, d'une manière quelconque, la présence réelle de Jésus au sacrement de nos autels. Or, Jésus dans l'Eucharistie est l'essence même du christianisme.

Qu'est-ce qu'un chrétien? C'est un homme de douleur dont le cœur a souvent besoin de célestes consolations.

Qui ne souffre sur la terre? A quel âge, dans quelle position ne se plaint-on pas? Est-ce qu'il s'écoule un seul instant de la vie qui n'apporte quelque souffrance? Ecoutez l'enfant : il pousse des cris continuels; voyez le jeune homme : il est inquiet, il désire, il se plaint. Considérez l'homme

à l'âge que nous appelons de maturité : il marche chargé du poids de sa propre existence et de l'existence d'un grand nombre d'êtres plus faibles dont il est environné. Et ce pauvre vieillard qui s'avance lentement, appuyant sa main tremblante sur un fragile appui, et traînant après lui toute la charge de cette vie qu'il regrette encore : ah! pour lui, désormais, chaque parole est une plainte, chaque aspiration est un soupir. Oui, depuis l'instant malheureux où l'homme sortit avec douleur du sein de sa mère, jusqu'à l'instant malheureux encore, humainement parlant, où il doit rentrer avec douleur dans le sein de la terre, je ne crains pas de le dire, fondé sur mon expérience, sur l'expérience générale : tout est pour lui privation, dégoût, amertume. Je n'ai considéré ici que sa vie extérieure, corporelle ; mais qui dira les souffrances de sa vie intérieure, spirituelle ? Qui dira les abaissements, les luttes pénibles de cette âme sublime, immortelle, étroitement enchaînée dans sa prison de boue ? Dieu a commandé au corps de cesser un jour, dans la semaine, les travaux auxquels il l'a condamné ; mais a-t-il permis à l'âme de se reposer une heure, un seul instant ? L'homme est donc sur la terre le plus misérable de tous les êtres, parce qu'il y est le plus dégradé, le plus éloigné de la

perfection à laquelle il est appelé. Où cherchera-t-il donc ses consolations ? Il ira aux pieds des autels ; et il entendra la voix de Jésus qui dit à ses serviteurs : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Oh! combien ces paroles résonnent agréablement à l'oreille de l'homme affligé, écrasé sous le poids de toutes les souffrances!

Qu'est-ce que le chrétien? C'est un être faible qui a besoin d'une force divine.

Oh! oui, l'homme est un être faible. Qui ne s'en est aperçu mille fois? Ne sentons-nous pas, à chaque instant, ces défaillances morales pendant lesquelles nous devenons incapables de tout acte de vertu ? N'entendons-nous pas gronder continuellement en nous l'orage des passions? faible par lui-même, l'homme l'est encore plus par la position qu'il occupe en ce monde. Les mauvais conseils, les mauvais exemples, les persécutions des méchants, tout semble concourir à le détourner du bien et à le porter au mal. Où puisera-t-il donc la force dont il a besoin pour arriver heureusement au but que Dieu lui ordonne d'atteindre. Jésus a dit : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* Il ira donc se nourrir de cet aliment céleste. Dès lors, ce n'est plus lui qui vit ;

mais c'est Jésus qui vit en lui. Et, par conséquent, sa faiblesse se trouve soutenue par une force divine.

N'est-ce pas ce qui s'est vu surtout dans les temps de persécution? Où des hommes sans éducation, sans pensées magnanimes, puisaient-ils une intrépidité qu'on n'aurait pas trouvée dans des héros? Où des femmes naturellement timides, où des vieillards tremblants, où de faibles enfants prenaient-ils ce courage qui étonnait les persécuteurs, et faisait quelquefois tomber la hache de la main du bourreau? Vous le savez, mon enfant: dans la communion. On leur portait la sainte hostie dans les prisons où ils languissaient quelquefois depuis longtemps. Fortifiés par cet aliment divin, ils se relevaient pleins de vie; et ils marchaient au supplice comme à un triomphe assuré. N'est-ce pas ce qui se voit encore aujourd'hui?

Qu'est-ce qu'un chrétien? C'est un être de péché qui doit s'élever à la perfection divine.

Jésus lui-même l'a dit : « Soyez parfait « comme votre Père céleste est parfait. » Que je sois parfait, Seigneur! Mais je ne suis que péché dès le ventre de ma mère; mais, depuis que je respire l'air de ce monde, le péché est entré dans mon âme par tous les sens. — Mon enfant, répond

avec bonté ce divin Sauveur, mon enfant, venez à moi, car je suis la voie, la vérité et la vie.

Qu'est-ce que le chrétien? C'est un être que tout porte à la haine et dont le premier devoir est d'aimer.

Vous l'avez dit, Seigneur, au moment où vous avez institué le sacrement de votre amour, vous l'avez dit avec l'expression de la plus vive tendresse : « Mes enfants, je vous apporte un commandement nouveau; c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Oh! oui, c'est un commandement nouveau : avant vous, est-ce qu'il y avait de l'amour sur la terre? Et, aujourd'hui, au sein même du christianisme, est-ce que les hommes s'aiment les uns les autres? est-ce qu'on ne les voit pas plutôt se haïr, se déchirer, s'entr'égorger comme des bêtes sauvages? Le feu de l'amour qui brûlait, dans les premiers temps, au sein de la société chrétienne, et qui la rendait si pure, si puissante, ce feu divin s'éteint de plus en plus. — Aimez-vous les uns les autres, nous dit J.-C. — Mais, Seigneur, chacun de ceux dont je suis environné pèse sur moi comme un lourd fardeau. — Aimez-les tous, car tous sont vos frères. — Mais, Seigneur, il y en a qui me calomnient. Il y en a qui veulent me ravir les biens, la vie, les dons les plus précieux

que j'aie reçus de votre infinie libéralité. — Aimez-les, je vous le répète, car ceux-là encore sont vos frères. — Je le veux, Seigneur, et mon cœur ne le veut pas. — Eh bien! changez votre nature : rejetez votre cœur et prenez le mien.

Ainsi, le cœur de Jésus, voilà le lien le plus puissant, le seul lien d'amour entre les hommes. Oh! si tous croyaient à la présence réelle, si tous se pressaient aux pieds des autels.... Enfants, vieillards, hommes, femmes, riches, pauvres, faibles, puissants, libres, esclaves, je les vois tous s'avancer ensemble à la même table. — Où vont donc ceux qui montent? — Recevoir J.-C. — D'où viennent ceux qui descendent? — De recevoir J.-C. — Que dit à chacun d'eux celui qui se donne ainsi lui-même? — Mon fils! mon fils! — Et, eux-mêmes, que disent-ils à celui qu'ils reçoivent? — Mon père! mon père!

Vous le voyez, mon enfant, tous les hommes viennent s'asseoir à la même table; ils prennent tous le même aliment; ils sont tous animés des mêmes pensées, des mêmes sentiments; ils ont tous le même maître, le même père.... La terre n'est qu'une seule habitation.... Oh! qu'il est bon, qu'il est agréable pour tant de frères de vivre ainsi dans le même lieu!

Ici, le prêtre s'arrêta. Cependant, la jeune fille demeurait toujours immobile de recueillement. Et, si ce n'eût été le léger bruit que produisait son haleine brûlante en s'exhalant de sa poitrine, vous eussiez dit un ange de marbre, prosterné devant le saint sacrement, pour rappeler aux fidèles le devoir de l'adoration. Après un moment de silence, le prêtre reprit son instruction. Il paraissait plus abattu qu'auparavant. Sa voix était plus faible, plus cassée :

« Et moi aussi, Seigneur, j'ai besoin de ranimer, au foyer de votre amour infini, cette faible étincelle d'amour que j'ai conservée si difficilement pendant une longue carrière. Dans ce moment surtout.... donnez-moi, Seigneur, de répondre à la haine par l'amour, aux persécutions et aux calomnies par des bénédictions! si on me traîne sur l'échafaud, faites-moi la grâce de mourir comme vous, en priant pour mes ennemis et mes bourreaux.

Et vous, mon enfant, si vous voyez mourir celui qui jusqu'ici fut toute votre famille sur cette terre, peut-être vous sentirez-vous saisie d'une haine violente contre ses persécuteurs. Oh! non, mon enfant. Aimez plutôt, pardonnez, Jésus-Christ vous l'ordonne. Dans la suite, vous aurez sans doute beaucoup d'autres motifs de

haïr les hommes. Je vous en conjure, étouffez cette haine, ou plutôt ne lui donnez pas le temps de naître : venez aux pieds des autels; montez à la table sainte ; apprenez, dans le sacrement de l'amour divin, à pardonner les injures, à aimer vos ennemis. Le cœur de la femme principalement doit être toute charité. Cependant, par suite de l'extrême sensibilité de son âme, il arrive souvent qu'elle s'irrite contre le mal qu'elle voit régner sur la terre. Il n'en sera point ainsi de vous, mon enfant.... »

Le prêtre s'arrête de nouveau. Il prend en main la portion de l'hostie qu'il a réservée, et, la présentant à la jeune fille : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Il le dépose sur sa langue ; et, se retournant, il prend le sang qui fortifie les martyrs. Il acheva les saintes prières ; et il y eut là, pour le vieillard et la jeune fille, un quart d'heure d'extase qui ne fut connu que du ciel.

Ils se levèrent après l'action de grâces. Mais, quand la jeune fille se détourna pour se retirer, la porte de la prison venait de s'ouvrir.

CHAPITRE XXII.

Le geôlier les considéra tour à tour en silence.

Le geôlier surveillait ses prisonniers avec plus de soin que les jours précédents. Souvent il faisait lui-même ses tournées; et, quand il ne le pouvait pas, il ne perdait guère de vue ceux qu'il envoyait à sa place. Les dépositaires de l'autorité, après s'être un instant adoucis, semblaient vouloir revenir à leur sévérité première. Il lui paraissait donc convenable de mettre sa conduite en rapport avec celle de ses chefs. Il se croyait particulièrement obligé de surveiller ce vieillard, qui avait paru si hardiment devant le tribunal, qui avait répondu à

ses juges avec une intrépidité inouïe, et qui se trouvait, pour ainsi dire, sous le coup de la mort.

Il passait devant le soupirail qui donnait un peu de jour au cachot du prêtre. Un sourd murmure arriva jusqu'à son oreille. Il se pencha : C'était bien un entretien, et cet entretien avait lieu dans le cachot. Il recueillit surtout ces paroles prononcées d'une voix forte et distincte : « Est-ce que les hommes s'aiment les uns les autres? Est-ce qu'on ne les voit pas plutôt se haïr, se déchirer, s'entr'égorger comme des bêtes sauvages? » Il se disait : « Que signifient ces paroles? Évidemment, c'est la république qui est attaquée ici. Cependant, c'est un enfant qui lui porte ses provisions. Mais écoutons encore : » Il ne pouvait suivre l'entretien. Les mots qui arrivaient jusqu'à son oreille, les phrases qu'il pouvait recueillir et rassembler, excitaient de plus en plus sa surprise, et lui inspiraient d'étranges soupçons : Le seul lien d'amour entre les hommes... L'autel... La table sainte... Le foyer de l'amour infini... Le cœur de la femme... L'extrême sensibilité de son âme... Que signifient ces mots? disait-il.

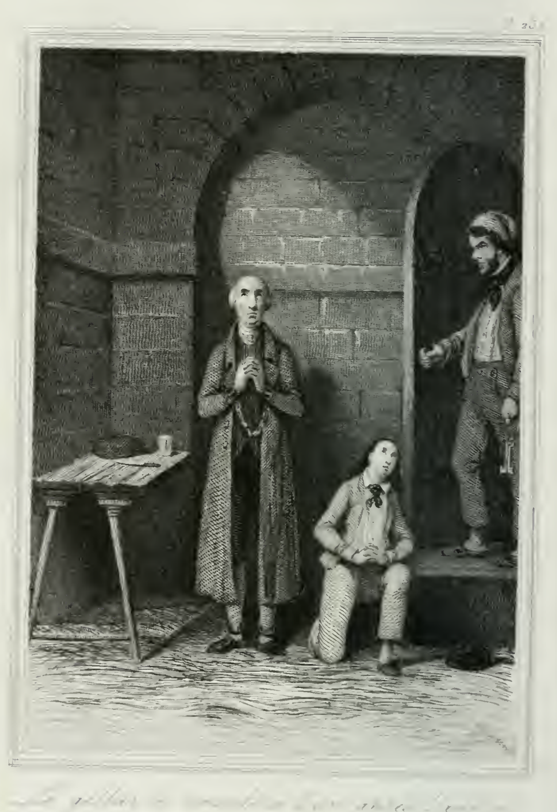
Il se lève, réfléchit un instant, puis il se rend à la chambre du jeune homme qui était

allé porter à manger au prisonnier. Comme il avait une double clef de toutes les chambres qui appartenaient à la prison, il l'ouvre, et, en regardant partout, il aperçoit quelques vêtements de femme. A cette vue, il s'écrie : « Voilà la clef du mystère. Mais ce n'est pas tout, il faut l'approfondir, il faut tout savoir. » Il va aussitôt à la prison où il a entendu un si étrange entretien. En s'y rendant, il se disait intérieurement : « Comment ne pas s'y être trompé? Qui aurait soupçonné tant de fourberie sous un visage si simple et si timide ? » Il se disait encore : « Mais que signifient ces mots ? L'autel... L'aliment céleste... Le pain des anges. » Puis, s'arrêtant, et reprenant, comme quelqu'un qui a cherché de loin une idée : « C'était, si j'ai bonne mémoire, comme au jour de ma première communion. »

Il arrive à la prison. Il l'ouvre avec la double clef qu'il avait sur lui. Il descend rapidement ; et il se trouve en face du prêtre et de la jeune fille. Si alors la foudre, lancée du ciel, et suivant ces voies que nous ne pouvons comprendre, était venue tomber à leurs pieds, si la voûte de la prison s'était affaissée sur leurs têtes, ils auraient été moins surpris, moins effrayés. « Malheureux, cria-t-il d'une voix terrible, que venez-vous de faire ? » Le prêtre, revenu de son

premier étonnement, et croyant qu'il n'y avait encore rien de connu que la célébration des saints mystères, répondit assez tranquillement : « Nous ne pensons pas avoir mal fait en suivant les inspirations de notre conscience. — Quoi ! reprit le geôlier, quoi ! dans la prison, à la veille de la mort, continuer encore ce qui vous conduit à la mort !... quoi ! à cet âge, tant d'effronterie ! Car, sachez-le bien, j'ai tout vu, tout entendu, rien ne m'est caché désormais. » Le sens de ces paroles était un peu étendu. Le prêtre fut un instant incertain s'il devait se taire ou parler. Il se rappela à peu près tout ce qu'il avait dit. Il n'y vit rien qui montrât autre chose que leur attachement au culte catholique, attachement bien naturel de sa part surtout. Ne soupçonnant pas que le geôlier eût visité la chambre de la jeune fille, il répondit sans crainte : « Mais c'est précisément à la veille de la mort que je devais recourir aux consolations de la religion. — Et si on vous le défend ? — On peut me condamner à la mort, mais à l'impiété jamais. J'ai toujours été chrétien, et je le serai jusqu'à la fin. »

Le prêtre avait été emporté, par la vivacité de sa foi, à cette réponse inutilement énergique. Il craignit, non pas pour lui, car il n'avait



rien à espérer, mais pour l'enfant qui était à ses pieds. Reprenant un ton plus calme, il ajouta : « Du reste, si on prétend nous faire un crime de ce qui s'est passé ici, je vous prie de ne point oublier que je suis seul coupable. Cet enfant n'a rien fait que par mes ordres. C'est moi qui ai tout prescrit; et cet enfant ne pouvait guère se dispenser de se rendre à mes instances pressantes. »

Le geôlier les considéra tour à tour en silence. La jeune fille tremblait. Le prêtre ne savait que penser de ce silence et de ses regards scrutateurs. Après avoir joui quelque temps de leur trouble, le geôlier reprit : « Il n'est plus temps de me tromper. Dites donc cette jeune fille, et non pas cet enfant.... » Puis, se tournant du côté de Gatienne : « Oui, je sais tout désormais. D'où vient donc tant d'audace à votre âge? Quelle était votre intention en vous introduisant ici sous ce déguisement? Espériez-vous faire évader ce prisonnier? Vous vous êtes perdue vous-même ; et, au lieu de le sauver, vous l'avez mis dans une position plus désespérée encore, s'il est possible. »

Jusqu'ici, la jeune fille était demeurée comme anéantie. Ces mots l'ont rappelée à la vie. « Que tout retombe sur moi! s'écria-t-elle. Je suis venue

ici sans qu'il m'appelât, sans qu'il le sût. Il a le premier blâmé ce déguisement que j'ai pris par nécessité. Ah! si vous saviez combien je lui suis redevable! Que je périsse, s'il le faut, mais que je périsse seule! Épargnez, je vous en conjure, épargnez ce vieillard, épargnez mon père! — Votre père? — Oui, mon père! — Mais il est prêtre. — Vous ne m'avez pas compris: il est mon père, parce qu'il m'a tenu lieu des parents qui m'ont délaissée à ma naissance.... Il est mon père, parce qu'il m'a élevée, parce que, dans cette prison, à la veille de sa mort, il s'oubliait lui-même pour s'occuper de moi, pour me donner des conseils dont j'aurais besoin surtout si je venais à rester seule en ce monde.» Et la jeune fille s'était jetée aux pieds du geôlier; et il y avait dans sa position suppliante, dans ses larmes, dans sa voix déchirante, tout ce qu'il fallait pour amollir un cœur de rocher. Le geôlier demeurait immobile, et ce qu'il venait d'entendre ajoutait encore au trouble de ses idées: « Ce mystère s'éclaircira bientôt, leur dit-il, et c'est quand vous paraîtrez l'un et l'autre devant les tribunaux. Je ne tarderai pas à rendre compte de tout ce qui s'est passé. C'est mon devoir, et je m'exposerais en ne le faisant pas. »

A tout ce que purent dire le prêtre et la jeune fille pour lui donner une juste idée des faits, et pour l'engager à ne pas les présenter sous un jour défavorable, il ne répondit pas une seule parole, et il se retira, après avoir fait signe à Gatienne de le suivre.

Naguère, Gatienne et son bienfaiteur nous paraissaient heureux dans la jouissance de la foi : privations de toute espèce, souffrances physiques et morales, craintes de l'avenir, tout était oublié. La terre n'était plus rien pour eux : ils s'étaient élevés jusqu'au ciel. Un léger bruit s'est fait entendre ; une oreille soupçonneuse l'a recueilli ; un homme a tout à coup paru au milieu d'eux, et voilà leur bonheur troublé, détruit pour toujours. Les célestes jouissances se sont évanouies de leurs cœurs, et les craintes ont reparu plus vives que jamais. Pauvre esprit humain ! à quoi tient ton élévation ? Pauvre cœur ! à quoi tient ton bonheur sur cette triste terre ?

CHAPITRE XXIII.

Nouvel interrogatoire.

Le jour où le prêtre devait reparaître devant le tribunal était arrivé. La salle était encore plus remplie que la première fois. Son interrogatoire avait été connu dans toute la ville. Chacun parlait, d'après ses convictions, des réponses qu'il avait données, de la hardiesse avec laquelle il avait tenu tête à un agent tout-puissant de la république. Les uns blâmaient hautement le président d'avoir laissé dégénérer une séance purement judiciaire en discussion théologique. Les autres, au contraire, se réjouissaient tacitement de ce que la saine doctrine pouvait en-

fin se faire jour au milieu de cette confusion d'idées et de langage dans laquelle la France était plongée depuis longtemps.

Ce qui s'était passé dans l'intérieur de la prison avait aussi transpiré au dehors. Le bruit qui s'en était répandu de proche en proche avait également beaucoup contribué à grossir l'auditoire.

Le prêtre fut introduit, et tous les yeux se fixèrent sur lui encore plus avidement que la première fois. Il était vêtu de la même manière ; il marchait avec la même assurance. Il y avait le même calme, la même douceur sur son visage et la même sérénité sur son front. Son regard, sans être hardi, ne dénotait aucune frayeur. Il s'assit un instant sur la sellette.

« Levez-vous, lui dit le président. Eh bien! êtes-vous enfin décidé à prêter le serment que vous m'avez si longtemps refusé ?

— Ce serment est toujours le même à mes yeux. Je suis donc obligé de persister dans la même résolution.

— Vous n'avez point voulu profiter de notre indulgence, et le délai qui vous fut accordé se trouve ainsi perdu pour vous.

— Il n'a point été perdu pour moi, car je me suis de plus en plus affermi dans la résolution

où j'étais déjà de rester fidèle à mes devoirs jusqu'au dernier instant de ma vie.

Les juges jetaient tous sur l'accusé des regards scrutateurs, et, ne trouvant sur son visage aucune marque du trouble qu'ils supposaient exister dans son âme, ils se demandaient intérieurement : « Quel est donc cet homme? » De tous les côtés de la salle, les regards se portaient sur lui avec le même étonnement.

Le président reprit l'interrogatoire :

« Non-seulement vous n'avez point profité de notre indulgence, mais vous en avez abusé. Vous êtes accusé d'avoir célébré dans la prison, au moment de reparaître devant vos juges, les cérémonies religieuses que la loi vous interdit.

— Ce que vous me reprochez est une conséquence nécessaire de mes convictions bien arrêtées. Du reste, en me conformant aux préceptes ecclésiastiques, qui ordonnent au prêtre de célébrer le saint sacrifice, au chrétien de recevoir le viatique avant de mourir, je n'ai rien fait que de louable aux yeux de toute morale humaine. Et, ici, j'en appelle au témoignage de votre conscience; vous qui m'écoutez, vous surtout, qui êtes appelés à me juger, je vous en conjure, recueillez bien vos souvenirs. Si vous avez cessé d'être catholiques, du moins vous l'avez été autrefois.

Quand vous avez assisté au sacrifice de la messe, et surtout quand vous avez reçu le sacrement de l'Eucharistie, la pensée du mal fut-elle jamais excitée en vous par ces pieuses cérémonies? Si elle y était déjà, ne fut-elle pas étouffée ou du moins affaiblie? votre cœur n'était-il pas brûlant d'amour pour Dieu et pour les hommes? N'entendiez-vous pas le prêtre réveiller doucement dans les âmes, par la foi et par la charité, ces idées d'égalité et de fraternité qu'aujourd'hui vous voulez introduire violemment et la hache à la main. »

En prononçant ces paroles, le saint vieillard promenait sur ses juges un regard ferme et doux en même temps. Vous eussiez dit les rôles changés : les juges semblaient être devenus les accusés, et l'accusé paraissait à son tour l'accusateur. Le président sortit promptement du trouble où l'avait jeté cette apostrophe inattendue :

« Prêtre, lui dit-il, je vous conseille de parler ici avec tant de hardiesse! Ne savez-vous pas que nous avons à révéler aujourd'hui des charges qui doivent vous couvrir de honte à jamais? J'en rougis moi-même pour votre vieillesse, mais je m'en applaudis dans nos intérêts, dans les intérêts de la république. Il est bon de montrer à tous les yeux que les ennemis de la patrie n'ont

pas ces vertus dont on les voit s'enorgueillir, que cette prétendue sévérité de principes ne suppose pas toujours une grande sévérité de mœurs. »

Tous écoutaient avec la plus grande attention. Le président continua :

« Vous êtes accusé, sinon d'avoir appelé, du moins d'avoir reçu dans votre prison une fille déguisée en homme. D'après les paroles qui ont percé au dehors, on ne sait que penser de vos entretiens secrets. Cette jeune fille vous appelle tantôt son bienfaiteur, tantôt son père, et elle témoigne la plus grande inquiétude sur votre sort. Elle subira bientôt un interrogatoire public et détaillé; en attendant, ne pourriez-vous pas nous donner vous-même des éclaircissements à ce sujet? Je ne sais comment vous poser la question, mais enfin il le faut. Vos rapports avec cette enfant prouvent-ils le dérèglement de votre jeunesse, ou bien les débordements plus coupables encore de votre vieillesse? »

L'attention redoublait dans l'auditoire; le silence était si grand, qu'on y eût entendu le son de voix le moins élevé. Le prêtre avait écouté avec calme le commencement de la question. A ces derniers mots, la pâleur de son visage disparut; le rouge lui monta au front. Ceux qui

n'étaient pas éloignés de lui auraient pu voir une larme rouler sous ses paupières. Il se redressa tout à coup, et, répondant avec la même fermeté, avec la même supériorité qu'auparavant :

« Ni l'un ni l'autre! s'écria-t-il. Ma jeunesse fut honorable, ma vieillesse ne l'est pas moins. J'en appelle au témoignage de ceux qui ont pu entendre nos entretiens ; s'ils sont de bonne foi, ils viendront déclarer ici que je n'ai jamais encouragé cette enfant qu'à la pratique de la vertu ; que toutes mes pensées, que toutes mes paroles respiraient la piété la plus pure.

— L'homme couvre souvent d'un voile honorable ses coupables actions. D'ailleurs, le témoignage que vous invoquez, fût-il en votre faveur, ne disculperait en aucune manière votre conduite passée.

— Elle m'appelle son père, mais le nom de bienfaiteur, qu'elle me donne en même temps, devait suffisamment expliquer sa pensée. Oui, je suis son père, parce qu'elle n'en a point d'autre, et que moi seul lui en ai tenu lieu! »

A ces mots, le président rougit et baissa les yeux. Il s'imagina que tout le monde remarquait la confusion dont il se sentait couvert; mais personne ne pouvait même la soupçonner. Le prêtre continua :

« Ce que j'ai à dire ne doit point tourner à ma honte, mais bien à ma gloire; voilà pourquoi j'aurais voulu garder le silence. Vous m'avez mis dans l'obligation de parler, et je le ferai sans affectation comme sans réticence.

Comme je vous l'ai dit, je suis de Tours; j'appartenais, avant la révolution, au clergé de cette ville. Un soir, avant de quitter l'église de Saint-Gatien, où je faisais régulièrement la prière en présence de quelques fidèles, je vais m'agenouiller un instant devant l'autel de la Vierge. Lorsque j'étais sur le point de me retirer, j'entends de faibles cris, comme les cris d'un enfant au berceau. Je m'approche : quelle n'est pas ma surprise en voyant un faible enfant appuyé contre l'autel! D'abord, je reste incertain de ce que je dois faire; j'aurais bien désiré m'en charger, mais je trouvais déjà mes revenus à peine suffisants pour mes besoins ordinaires. Enfin, je me décide : « C'est Dieu qui me le confie, me suis-je dit, et Dieu aussi m'aidera. » Je le cache sous mon manteau, et je l'emporte chez moi. Cet enfant est la jeune fille qui est venue me rejoindre dans ma prison. J'avais partagé avec elle le morceau de pain que m'avait donné la Providence; je m'étais dévoué à son éducation, à son bonheur, elle n'a pas

voulu m'abandonner dans le danger. Elle ne pouvait l'éloigner, il est vrai, mais elle a voulu le partager. Je l'avais laissée à Tours dans une maison de confiance : elle l'a quittée ; elle a pris l'habit d'un jeune homme, afin d'être moins exposée ; elle a fait à pied la route de Tours à Nantes ; elle a trouvé les moyens de s'introduire auprès de moi. J'ai blâmé sa conduite imprudente, je lui ai dit qu'elle s'était exposée à bien des dangers, qu'elle avait agi contre les règles de la modestie que lui prescrivait son sexe aussi bien que sa religion. Elle me parla de sa reconnaissance ; elle me représenta qu'il lui aurait été impossible de goûter un instant de repos, étant restée dans l'incertitude sur mon sort. Ses excuses ne me parurent point suffisantes : je la blâmai encore. Mais enfin, que devais-je faire? la renvoyer? J'en eus quelque temps la pensée ; cette pensée, je la rejetai bientôt. En effet, que serait devenue cette enfant? Si elle eût essayé de retourner dans son pays, n'aurait-elle pas été exposée de nouveau à tous les dangers qu'elle venait de courir? Si elle eût voulu rester dans la ville, comment aurait-elle vécu? quels abîmes allaient s'offrir à son inexpérience et à sa faiblesse? Elle avait une position déjà prise, elle était auprès de moi, je préférai l'y maintenir.

La crise a été trop violente pour ne pas avoir un prompt dénouement, me disais-je. Si je péris dans la tourmente, elle aura, comme par le passé, les soins de la Providence; si j'échappe au danger, je veillerai sur elle comme j'ai fait jusqu'ici. En attendant, elle aura, de temps en temps, mes consolations et mes conseils, et moi j'aurai le plaisir de faire encore un peu de bien.

Souvent, dans la prison, je lui parlais de ses devoirs. Pensant à l'avenir, je lui traçais, en ami, en père, les règles de conduite qu'elle aurait à suivre. Prévoyant ma fin prochaine, je voulus célébrer une dernière fois les saints mystères; elle y assista. Elle eut le désir de communier, afin de demander pour elle la grâce de rester toujours fidèle à ses devoirs, et, pour son bienfaiteur, le courage de persévérer jusqu'à la fin. Avant de lui donner la communion, je lui adressai quelques paroles, en présence même de Jésus-Christ. Je lui parlai des grâces et des consolations que l'âme chrétienne trouve dans la sainte Eucharistie; j'oubliai le monde, et sa prudence, et ses craintes; je parlai plus haut que de coutume, et je fus entendu; mais, je vous le répète, et Dieu m'est témoin que je ne mens pas, voilà tout notre crime à l'un et à l'autre. »

L'auditoire avait écouté ce récit avec une at-

tention soutenue, et quelquefois avec un intérêt prononcé : c'est qu'il n'y a point de cœurs sur qui la vertu n'exerce plus ou moins son empire. Le président paraissait vivement préoccupé; il changeait à chaque instant de couleur. Tantôt il baissait les yeux, tantôt il les portait autour de lui; mais on remarquait qu'il ne pouvait les tenir longtemps fixés sur le visage du vieillard. Il y avait en ce moment, dans son esprit, une grande agitation de pensées; il se disait intérieurement : « Le père seul n'a point été désigné dans ce récit circonstancié, et ce père, c'est moi, évidemment c'est moi! » Tous étaient étonnés de le voir ainsi garder le silence; enfin, il le rompit :

« Prêtre, n'avez-vous rien dit ici que de vrai?

— J'en prends à témoin celui que je sers depuis plus de soixante ans.

— Quand s'est donc passé l'événement que vous venez de raconter?

— Il y a environ quatorze ans.

— Vous n'avez remarqué personne au moment de l'exposition de l'enfant.

— Il m'a semblé voir une femme qui priait à quelque distance, et, en sortant du temple, j'ai remarqué un jeune homme immobile sur la place. La pensée me vint, je crois, qu'ils pouvaient

être le père et la mère de l'enfant; mais je ne les ai pas reconnus.

— Pourriez-vous préciser l'époque, le jour même?

— C'était le 6 octobre 1779.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez?

— Oui, car j'avais tout noté avec exactitude : ces circonstances pouvaient m'aider à reconnaître un jour les parents de ma pauvre orpheline.

— Avez-vous remarqué sur l'enfant quelque chose qui pût aider à la reconnaître un jour?

— Elle avait au cou une petite médaille d'argent.

— Pourriez-vous en donner la description?

— Sur une face de cette médaille était l'image de la Vierge, et, sur l'autre, la figure du Sauveur. On lisait, d'un côté : *Priez pour nous, qui sommes vos enfants;* et, de l'autre : *Exaucez-nous par l'entremise de Marie.*

— Avez-vous cette médaille, pouvez-vous me la montrer?

— Elle est entre les mains de la jeune fille.

— Vous avez pensé que l'inconduite avait poussé de malheureux parents à abandonner ainsi leur enfant?

— Je l'ai pensé d'abord, car il n'arrive guère que des parents vertueux se séparent de leur

enfant à cet âge et de cette manière ; mais j'ai su, depuis, qu'ils avaient été réduits à cette affreuse extrémité par des circonstances qui rendaient leur conduite encore plus malheureuse que coupable.

— Qui vous l'a dit?

— La tante de l'enfant. »

Il avait autant d'éclaircissements qu'il pouvait en désirer sur le fait qui l'intéressait à un si haut point. L'avant-dernière question avait même été faite je ne sais dans quel but ; peut-être parce qu'il avait besoin de réfléchir à ce qu'il devait faire, et qu'il espérait pouvoir y penser pendant la réponse du prêtre. Les dernières paroles qu'il entendit le frappèrent vivement. Il reprit aussitôt :

« Ma tante!.... la tante de l'enfant! ai-je voulu dire. Quelle est cette tante? est-ce la sœur de son père ou de sa mère?

— Je me suis mal exprimé ; j'ai voulu dire la tante de sa mère.

— Vous la connaissez donc?

— Je l'ai peu connue ; c'est depuis quelques jours seulement que j'ai été informé de sa parenté avec la jeune fille que j'ai élevée.

— Depuis quelques jours! Qui vous a fait connaître cette parenté?

— Elle-même.

— Où l'avez-vous vue?

— Je ne l'ai pas vue, elle m'a écrit.

— Où était-elle?

— Dans la prison.

— Y est-elle encore?

— Hélas! non.

— Qu'est-elle devenue?

— La victime de votre justice. »

A ces mots le président parut ressentir une vive douleur. Il s'arrêta un peu; puis il reprit, d'une voix basse et triste :

« Pouvez-vous me communiquer sa lettre.

— Elle m'en a écrit plusieurs, qui sont toutes entre les mains de la jeune fille : c'était sa propriété. Et puis, comme je lui ai dit, elle pouvait s'en servir plus tard pour reconnaître sa famille et pour entrer en possession de la fortune de sa tante. »

On regardait, on écoutait avec étonnement. On ne pouvait comprendre pourquoi le président était changé, pourquoi il semblait avoir oublié les faits principaux de l'accusation, pour s'arrêter à une infinité de petites circonstances qui n'y avaient aucun rapport. Mais si l'auditoire fut surpris de voir le président conduire l'interrogatoire d'une manière si étrange, il le

fut bien plus encore en le voyant abandonner tout à coup le fauteuil de président, et se retirer de la salle, sous prétexte d'une indisposition subite.

CHAPITRE XXIV.

Ton père vit encore, et ce père, c'est moi.

Nous avons vu le geôlier s'éloigner en silence de la prison, suivi de la jeune Gatienne. Il la conduisit aussitôt dans la chambre qu'elle avait occupée jusqu'à ce jour ; en y entrant, il lui dit : « J'ai pitié de votre jeune âge, je prends en considération votre douceur, votre soumission à tout ce que j'ai pu vous commander. Je me contente de vous donner votre chambre pour prison ; je ne puis rien faire de plus, car vous n'ignorez pas que je réponds de vous désormais. » Et il se retira, après avoir fermé la porte à clef.

Certes, ce n'était pas une grande faveur : cette

chambre était étroite, sombre, et, dès lors qu'il n'était plus permis d'en sortir, elle n'avait rien qui pût la rendre préférable à une prison. Peut-être même que Gatienne eût trouvé dans la prison commune quelques personnes dont le courage eût soutenu sa faiblesse, et dont la conversation eût un peu dissipé ses sombres idées. Mais là, seule avec elle-même, cette pauvre enfant était en proie au plus grand désespoir; elle ne prenait presque aucune nourriture. Le soir elle se jetait, comme par habitude, sur son lit; elle y passait la nuit entière sans dormir, ou bien dans un sommeil troublé de songes affreux et mille fois plus pénible que l'insomnie. Le matin, elle se levait avant le jour; elle s'asseyait sur une mauvaise chaise placée dans un coin de la chambre, et là elle s'abandonnait aux pensées qui continuellement troublaient son imagination: « Mon Dieu! se disait-elle, mon Dieu! qu'est-ce donc que la vie? Il n'y avait qu'une personne au monde qui me connût, qui s'intéressât à moi; et je la perds, et c'est peut-être sa bienfaisance envers moi qui va hâter sa fin... »

Elle se rappelait quelques paroles du geôlier, son regard accusateur quand il descendit dans la prison. Elle se représentait son bienfaiteur resserré dans ses chaînes, couché sur la paille,

et sans aucune consolation désormais de la part des hommes. Elle le voyait traîné de nouveau devant ses juges. Lui qui avait paru d'abord avec toute la confiance qu'inspire une conscience sans reproche, il y paraissait couvert de confusion ; et cependant sa conduite n'était pas moins irréprochable que la première fois. Elle entendait les interprétations malignes de ses accusateurs. Sa sentence de mort était prononcée. Elle le voyait conduire à l'échafaud, chargé d'imprécations, sans qu'il se fît entendre dans cette foule immense une seule voix parlant au ciel en sa faveur.

Elle se voyait obligée aussi elle-même de comparaître devant les tribunaux, de dévoiler sa naissance, de subir peut-être une condamnation.... Mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait le plus : l'opinion des hommes à son égard, sa liberté, sa vie, tout cela désormais était peu de chose à ses yeux.

Notre pauvre prisonnière passa huit jours dans cet état de complet abattement ; mais il était temps qu'elle en sortît d'une manière quelconque, autrement elle n'eût pas tardé à succomber.

L'agent républicain que nous avons vu quitter subitement son fauteuil de président se rendit

à la prison. Il demanda au geôlier à voir la jeune fille qui s'était introduite auprès du prêtre insermenté que l'on interrogeait en ce moment. Il fut aussitôt conduit à la chambre qui lui servait de prison. Il ordonna au geôlier de se retirer. En entrant, il la trouva dans cet état d'abattement que nous venons de décrire. Il paraissait lui-même presque aussi abattu. Il prononça quelques paroles sans savoir précisément ce qu'il voulait dire. Gatienne semblait n'avoir point d'abord remarqué sa présence. Dès qu'elle entendit sa voix, elle tressaillit, et, se levant subitement :

« Que me voulez-vous? dit-elle.

— Ne vous effrayez point : ma démarche ne peut que vous être agréable.

— Vous venez donc m'annoncer la délivrance de celui qui m'a conservé la vie?

— Mieux que cela. Je viens vous annoncer que celui qui vous l'a donnée.... »

Et il hésitait, craignant de produire sur la jeune fille une impression dangereuse.

« Achevez, lui dit-elle, achevez.

— Je viens vous annoncer, reprit-il, que celui qui vous l'a donnée n'est pas mort, et que vous le reverrez bientôt.

— Quoi! je reverrais mon père! mais où est-

il? pourquoi ne vient-il pas? qu'attend-il? O ciel! je reconnais là vos attentions bienveillantes: vous me rendez mon père au moment où je vais perdre celui qui m'en avait tenu lieu. Mais, dites-moi, vous qui semblez être envoyé par la Providence pour adoucir mes peines, ne puis-je pas espérer de le conserver aussi?

— Sans doute vous pouvez l'espérer. »

La jeune fille lui paraissait suffisamment disposée à la grande nouvelle qu'il avait à lui annoncer. Cependant il hésitait encore. Il la regardait avec des yeux qui lui disaient bien assez clairement: « Ce père que tu attends, ne le vois-tu pas? C'est moi. » Mais la jeune fille ne comprenait pas ce muet langage: ce qu'il voulait dire était en effet si extraordinaire! Après un moment d'irrésolution, il reprit: « Mon enfant, montrez-moi la médaille que vous portiez sur vous quand vous fûtes exposée. » Gatienne la lui donna: « C'est bien elle, s'écria-t-il en l'apercevant, c'est bien elle! » L'étonnement de la jeune fille redoublait. « Mais, pensait-elle, qui lui a parlé de cette médaille! Comment peut-il connaître ce qui me concerne? »

Il lui demanda aussi les lettres que la tante de sa mère avait écrites dans la prison. La jeune fille les lui remit. Il en lut quelques phrases. Il

paraissait encore plus préoccupé des pensées qui l'agitaient intérieurement que de ce qu'il lisait. La jeune fille suivait des yeux ses moindres mouvements. Et elle le vit pleurer, et un rayon de lumière frappa son esprit.

« Parlez, s'écria-t-elle. Connaissez-vous ma famille? Êtes-vous pour moi un ami ou un père?

— L'un et l'autre, ma chère enfant. Je craignais de parler plus clairement d'abord; mais tu devais me comprendre. »

Et il la pressait dans de fortes étreintes; et les battements de son cœur agité disaient au cœur de la jeune fille encore plus expressément que ses paroles: « Oui, mon enfant, ton père vit encore; et ce père, c'est moi. »

CHAPITRE XXV.

Si je n'ai point parlé de ta mère.... c'est qu'elle n'existe plus.

Une heure après la reconnaissance que nous venons de décrire, Gatienne était dans l'habitation de son père, qui l'avait fait sortir aussitôt de la prison.

Une personne était également chère au père et à la fille, et ils n'en avaient point encore parlé. La fille n'osait faire, à ce sujet, une seule question même indirecte, dans la crainte de ne recevoir qu'une réponse désespérante. Ah! c'est qu'un cœur qui a été longtemps malheureux craint toujours de nouveaux malheurs. Elle se

disait intérieurement : « Oui, il n'y a plus d'espoir pour moi ! Si ma mère vivait encore, c'est elle qui, la première, eût retrouvé sa fille. Du moins, elle n'eût pas tardé à venir la presser contre son cœur. » De son côté, le père n'osait parler avant d'avoir été questionné. Pauvre fille ! Elle avait tant souffert. Fallait-il abreuver d'amertume son cœur qui s'ouvrait pour la première fois aux douces joies de l'amour filial ?

La jeune fille jetait cependant sur son père un regard inquiet.

« Mon enfant, lui dit-il, je le vois, tu veux me demander quelque chose.

— Oh ! oui, mon père. C'est que vous ne m'avez point encore parlé de ma mère. »

Et le père ne répondit que par des larmes qui disaient assez clairement : « Si je ne t'en ai point parlé, mon enfant, c'est qu'elle n'existe plus. »

Peu après, il lui fit en peu de mots le récit de ce qui leur était arrivé depuis l'instant malheureux où ils s'étaient vus dans la nécessité de l'abandonner.

« Le lendemain, de grand matin, dit-il d'une voix basse et émue, nous étions, ta mère et moi, sur la route de Paris. Nous voulions nous rendre dans cette ville, parce que nous pensions qu'il nous serait plus facile de nous procurer des

moyens suffisants d'existence, et peut-être même de faire des économies. Si notre sort s'améliorait un peu, nous avions l'intention de te rappeler aussitôt auprès de nous. Si nous devions continuer à être malheureux, là, du moins, nous pourrions cacher notre misère à tous les yeux.

Je ne sais pourquoi une honte naturelle à tous les hommes les porte à rougir de leur pauvreté, et à la voiler avec plus de soin quelquefois qu'ils ne cachent leurs mauvaises actions. C'est sans doute que la pauvreté naît souvent de l'inconduite, qu'elle est une preuve de la dégradation de notre nature, ou bien c'est un moyen puissant que Dieu a voulu employer pour engager l'homme à vaincre la misère par le travail dont il lui a fait une loi.

La route de Tours à Paris est assez longue. Cependant, nous fûmes obligés de la faire à pied. Il ne nous arriva rien d'extraordinaire. Nous avions beaucoup à souffrir de la marche, quelquefois de la faim, de la soif. Et moi, je souffrais surtout de voir l'état où ta pauvre mère s'était réduite volontairement pour l'amour de moi. Mais cette immense douleur qui pesait sur nos cœurs n'avait malheureusement rien de nouveau pour nous.

Dès que nous fûmes arrivés à Paris, nous

eûmes le bonheur de trouver pour ta mère une place de portière. Grand Dieu! nous estimer heureux d'avoir trouvé une semblable position pour celle qui était appelée par sa naissance à occuper un rang distingué dans la société! Où en étions-nous donc réduits?

Je cherchai, pour moi, une place de tous côtés, et je n'en trouvai aucune. Il fallait vivre cependant. Je faisais les commissions des personnes de l'hôtel dont ta mère était portière. Mais ce que je gagnais ne suffisait pas à mes dépenses, et je ne voulais pas être aux charges de celle que j'aurais dû nourrir moi-même. Je me mis donc au service du public. Tranchons le mot: je devins porte-faix. O combien je rougissais d'être obligé, pour quelques sous, de porter, à une longue distance, des fardeaux qui auraient pu lasser une bête de somme! J'avais bien soin de ne pas paraître dans cet état aux yeux de ta mère; mais je la rencontrais quelquefois au moment où je m'y attendais le moins; et cette rencontre malheureuse lui arrachait des larmes, et à moi, le cœur. Il y a sans doute beaucoup d'autres personnes qui se sont trouvées, qui se trouvent encore dans cette triste position. Je dis que c'est toujours un malheur. Cependant, quand un homme n'a point cultivé son intelli-

gence, cette vie purement matérielle doit lui paraître moins extraordinaire. Il ne vit pour ainsi dire que de la vie animale : je suis peu surpris dès lors qu'il se trouve réduit à en faire les fonctions.

Je ne restai pas longtemps dans cette condition dégradante, je me fis connaître de quelques personnes qui me procurèrent une petite place dans un bureau. Combien je me serais estimé heureux d'avoir une rétribution suffisante pour retirer ta mère de sa condition servile! Combien notre sort se fût embelli à nos yeux, si nous avions pu vivre indépendants dans une chambre étroite et incommode! Cela n'était pas possible encore : je gagnais à peine ce qui était nécessaire à ma nourriture. Il me semblait que ta pauvre mère s'affaiblissait de jour en jour. Quand je la regardais, et que je paraissais inquiet sur son sort, elle affectait une gaieté qui certainement n'était point dans son cœur. Une rougeur subite colorait un instant ses joues pâles, et un léger sourire venait errer sur ses lèvres. Quand elle s'imaginait n'être vue de personne, elle était sombre, rêveuse. Elle appuyait quelquefois la tête dans ses mains, et elle gardait cette position pendant des heures entières. Je lui disais souvent :

« Mon amie, la douleur te tue. Je le vois ; et

c'est en vain que tu voudrais me le cacher. »

Son extérieur de tristesse disparaissait aussitôt; et elle me répondait en affectant de sourire :

« Tu te trompes. Ce que tu vois de languissant sur mon visage, ce n'est plus que le reste d'une douleur profonde autrefois, mais qui s'affaiblit de jour en jour, et qui aura disparu entièrement dès que nous aurons pu rappeler notre enfant auprès de nous.

— Je ne cesse d'y penser, moi aussi. Et Dieu m'est témoin que c'est pour cela surtout que je voudrais voir augmenter nos médiocres revenus. Prenons courage. Les temps ne sauraient être toujours mauvais. J'ai dans ce moment quelque espérance... J'avoue que notre position a été bien triste, qu'elle l'est encore; mais avec un peu de courage, que n'endure-t-on pas?

— J'espère que je n'en ai pas manqué.

— Oh! non. Tu es si bonne, si chrétienne!

— Et puis, que ne souffrirais-je pas pour l'amour de toi? »

Ainsi parlait ta mère. Et je savais, à n'en point douter, et je voyais, de mes propres yeux, qu'elle voulait me cacher, qu'elle se cachait peut-être à elle-même le véritable état de son âme. Pendant le silence de la nuit, je l'entendais quelquefois s'écrier tout à coup : « Ma fille! ma

fille !... ma tante !... ô douleur ! » C'est que cette douleur qui s'était emparée de son cœur ne l'abandonnait point pendant la nuit, et la poursuivait encore dans ses songes.

Il se faisait alors en France un grand travail dans les esprits. L'ancien édifice social craquait de toutes parts ; et ceux qui croyaient avoir intérêt à son entière destruction s'efforçaient d'en arracher quelques lambeaux. J'étais de ce nombre. J'avais peu de force, mais une ardente volonté ; et de tous les moyens que je pouvais employer, j'étais bien décidé à n'en négliger aucun. Je me disais : « Suis-je à ma place ? Les autres sont-ils à leur place ici-bas ? Combien d'hommes ignorants, corrompus, se trouvent au haut de l'édifice social ? Et, au contraire, combien d'hommes vertueux, remplis de capacité, croupissent au fond de cet édifice ou cherchent inutilement à s'élever ? Remuons, remuons cette terre ! que tout soit renversé : et ceux qui ont quelque ressource en eux-mêmes s'élèveront au-dessus des ruines. Que tout tombe au fond de l'abîme : et les plus vigoureux sauront du moins surnager. »

Et puis, je ne pouvais oublier que nous étions les tristes victimes de cette société mal organisée. Je me rappelais les superbes dédains de la tante

de ta mère. J'entendais ses paroles pleines de mépris et de fiel. Je voyais son regard altier et insultant. Je me représentais encore sa cruelle insensibilité au moment où sa nièce chérie, sa fille adoptive, s'était jetée à ses pieds. Je me rappelais aussi notre chère fille : je la voyais abandonnée d'abord, élevant ses petites mains, en signe de détresse, poussant son faible cri pour exciter la charité de quelque âme compatissante. Je me la représentais encore errant de côté et d'autre, sur les chemins, dans les places publiques. Je la voyais bientôt dégradée, universellement méprisée.... Et tout cela à cause des préjugés de cette même société qui avait déjà tant de torts envers nous ; et je me disais : « Non, non, il n'en sera point ainsi !... Femme superbe et impitoyable, ton orgueilleuse cruauté retombera sur toi et sur les tiens. »

Je ne connaissais pas bien la force du parti dans lequel j'étais entré ; mais quelques personnes, en position d'en savoir plus que moi à ce sujet, m'assurèrent qu'il était étendu, puissant, qu'il sortirait infailliblement victorieux de la lutte. Et je ne pouvais contenir les transports de ma joie. Soldat obscur, je combattais cependant avec un courage infatigable. Mes premiers efforts furent récompensés. Mes nouveaux amis

me procurèrent une place plus avantageuse que la première. J'avais une rétribution un peu plus forte, et j'avais du loisir. J'employais à écrire le temps qui me restait. Je fis quelques articles qui m'étaient payés. Je composai même des brochures qui se vendirent. Mes vœux commençaient à se réaliser. Nous nous élevâmes un peu au-dessus de l'état affreux où nous avait réduits la misère, et nous louâmes une chambre assez commode dans un quartier retiré de Paris.

Je m'étais figuré que, dans cette nouvelle position, l'état de ta malheureuse mère allait s'améliorer promptement. Il n'en fut rien. Elle était toujours triste, toujours languissante; et il me semblait que sa santé s'affaiblissait encore plus qu'auparavant.

Ta mère fut toujours très-soumise à sa tante. Elle ne lui a jamais désobéi qu'une fois. Ce fut pour m'épouser. Cette désobéissance, qui me parut pourtant assez légitime, lui a été bien funeste dans la suite. Mais, alors même qu'elle se croyait dans la nécessité d'agir contre ses conseils, contre son expresse volonté, elle conserva toujours pour cette tante généreuse de grands sentiments d'attachement et de vénération. Quand je me laissais aller à de violents emportements, elle en ressentait une peine extrême.

« Mon ami, me disait-elle avec douceur, mon ami, ne la blâmons point. Elle agit d'après des idées qu'elle ne s'est point données, et que nous partagerions sans doute si nous étions à sa place. » Elle me faisait des représentations semblables quand elle m'entendait déclamer contre tous les grands en général.

Elle n'était pas exactement informée de tout ce que je faisais; mais elle en savait quelque chose. N'entendait-elle pas nos conversations secrètes? Ne m'échappait-il pas en sa présence d'involontaires exclamations? Ne lisait-elle pas la plus grande partie de mes écrits? Le but que nous nous proposions d'atteindre, et qui n'échappait point à son regard pénétrant, était pour elle la cause d'une nouvelle douleur. Je me rappelle qu'elle faisait souvent, à ce sujet, des réflexions bien dignes de son sens exquis et de son excellent cœur : « Vous voulez renverser vos maîtres; mais d'autres s'élèveront nécessairement à leur place; et qui vous a dit que ces nouveaux maîtres ne vous paraîtraient pas plus durs encore que les premiers? Vous ne les trouvez pas parfaits, et, dans la réalité, ils ne le sont pas; mais pourquoi ne pas tenir compte de l'humanité qui est en eux comme en chacun de nous? Seriez-vous parfaits à leur

place? L'êtes-vous dans la position moins élevée que vous occupez? » Lorsque je la trouvais trop abattue, et que je craignais de l'affliger encore, je parlais absolument comme elle. Quand je la trouvais un peu moins triste, ou quand j'étais trop fortement emporté par la violence de mes pensées, je lui répondais : « Qui sait si nous ne serons pas les maîtres à notre tour? » Elle gardait le silence; ou bien elle ajoutait : « Vous n'en seriez pas plus heureux. » Je commence à croire aujourd'hui qu'elle n'avait peut-être pas tout à fait tort.

Les premiers événements de la révolution tombèrent, comme des coups de foudre, sur la royauté faible et irrésolue, et ils l'écrasèrent. J'ai toujours joué dans ces événements un rôle plus ou moins actif.

Le 14 juillet 1789, j'ai vu renverser la Bastille. Écrivain ardent et libre, j'arrachai avec plaisir quelques pierres de cette forteresse où avaient été enfermés tant d'écrivains indépendants. Cette première réaction de la force populaire contre la puissance royale fut accompagnée et suivie de grands malheurs. J'ai vu le peuple en fureur verser un sang innocent là où les rois n'avaient fait verser que des larmes, et la plupart du temps avec justice.

Dans les journées du 5 et du 6 octobre de la

même année, j'étais avec le peuple qui se précipitait de Paris sur Versailles. Armés de notre seul courage, nous nous trouvions, quelques amis et moi, au milieu de hordes armées de piques, de haches et de bâtons ferrés. Nous aurions voulu faire régner l'ordre au milieu du désordre, et nous ne le pouvions pas. Nous essayions de contenir et de diriger sagement ce torrent grossier, débordé, et nous n'en avions pas la force. J'ai vu de près ce tigre, échappé de sa cage, secouer en frémissant le reste de ses chaînes détachées ou brisées, et je ne savais si je devais admirer ou trembler. J'entendais ces hommes, ignorants, presque sauvages, applaudir aux triomphes de l'intelligence et de la liberté, et je m'en réjouissais; mais je les entendais aussi accuser de la rareté des grains et des horreurs de la famine, ceux qui avaient le plus grand intérêt à les nourrir; et, dans mon intérieur, je plaignais leur aveuglement. J'ai vu les habitants superbes du palais de Versailles et tous leurs partisans profondément abaissés, et je m'en suis réjoui; mais j'ai vu de braves militaires horriblement massacrés, et je me suis couvert le visage; j'ai vu des têtes sanglantes portées en triomphe au haut des piques, et j'ai frissonné d'épouvante.

La cour était aux Tuileries. Après avoir conquis son roi, le peuple voulut conquérir le pouvoir royal. Il voulut chasser le roi du trône qui avait trop longtemps pesé sur la France, et s'emparer du sceptre que devaient si mal tenir aussi, dans les premiers moments, ses mains inhabiles et tremblantes de fureur. C'est le projet qu'il tenta dans la journée du 20 juin 1792, et qu'il exécuta définitivement au 10 août de la même année. J'étais à ces deux attaques du peuple contre les Tuileries. J'ai vu la confusion, la frayeur, régner dans les palais; j'ai vu renverser, mettre en lambeaux, fouler aux pieds les plus beaux ornements de la royauté; j'ai vu les grands pâlir et sécher de frayeur; et je me suis dit: « Les pauvres, les faibles ne sont pas les seuls malheureux sur la terre. »

Quelque temps après, une terreur sombre régnait dans Paris. Pendant les premiers jours de septembre, le sang coulait sans interruption dans toutes les prisons de la capitale: j'ai vu, et j'en frémis encore, j'ai vu de nouveau une tête portée au haut d'une pique. Cette fois, ce n'était plus au milieu des ténèbres, c'était en plein jour; ce n'était plus sur les chemins, au milieu de la campagne, c'était au centre de Paris, au sein de la civilisation la plus avancée; ce n'était

plus la tête d'un homme armé et qui aurait pu vendre chèrement sa vie, c'était la tête d'une femme jeune, faible et désarmée ! A ce hideux spectacle, l'horreur s'empara de tous les cœurs qui avaient quelque noblesse, et les visages honnêtes se voilèrent. Je rentrai indigné dans ma demeure; et, à partir de ce jour, je n'ai pris part à aucun mouvement populaire. »

CHAPITRE XXVI.

Son image me suivait partout.

Le père s'était arrêté à ces mots ; il reprit peu après :

« Mon enfant, si je t'ai parlé ainsi de ces tristes événements que tu connais déjà, sans doute, par des rapports plus ou moins fidèles, ce n'est pas que je veuille t'initier à nos discordes civiles ; ta jeune imagination ne demande que des idées douces et riantes ; et puis, tantôt sous l'aile maternelle, tantôt au milieu de ses enfants, la femme a le privilége de s'abriter toujours sous le toit domestique, loin du tourbillon des affaires publiques. Je te les rappelle ici seulement, à

cause de l'influence décisive qu'ils ont exercée sur le sort de tes parents.

Dans quel état se trouvait alors ta pauvre mère ! Au lieu de s'améliorer, sa santé devenait plus mauvaise de jour en jour ; la marche qu'elle me voyait prendre, mes absences fréquentes, l'exaltation dans laquelle elle me trouvait quelquefois, les réflexions qu'elle faisait sur notre avenir, le bruit du dehors qui, malgré mes précautions, arrivait souvent jusqu'à ses oreilles, tout contribuait à irriter l'extrême sensibilité de son âme : sa force morale, la seule qui lui restât depuis longtemps, allait toujours s'affaiblissant.

Depuis que j'avais cessé de me mêler au torrent populaire, pour ne pas marcher dans le sang, je me tenais plus fréquemment auprès d'elle. Il y avait plusieurs mois qu'elle gardait le lit. Mon attachement pour elle avait repris sa première force. Retiré bientôt entièrement de la vie politique, je n'étais plus qu'à la vie domestique. Je la soignais ; je lui préparais, je lui présentais moi-même les remèdes qu'elle devait prendre ; je ne m'entretenais avec elle que de sujets que je savais lui être agréables. Je lui faisais de pieuses lectures ; ce n'était plus cette voix pleine et vibrante qui, naguère, remuait les masses : c'était une voix faible et suave qui ap-

portait à l'âme souffrante de consolantes pensées. Celui qui m'eût vu cloué ainsi au chevet d'une malade, n'eût pas reconnu en moi l'ardent démagogue d'autrefois ; c'est à peine si je pouvais moi-même me reconnaître. Cependant je trouvais dans l'accomplissement de ces devoirs domestiques je ne sais quelles joies inénarrables que je n'avais pas goûtées depuis longtemps.

Un jour je lui dis, espérant lui faire plaisir :

« Mon amie, tu ne me parles plus de rappeler notre enfant auprès de nous ; nous le pourrions cependant, car nous sommes au-dessus du besoin.

— Cette idée me poursuit le jour et la nuit, et je ne sais comment la réaliser. Un enfant n'est jamais aussi bien qu'auprès de ses parents ; mais ici.... Non, mon ami, non, il ne fait pas bon ici ; n'y appelons point notre enfant.

— Cependant, pour la rapprocher de nous...

— Ne pourrions-nous pas nous rendre nous-mêmes auprès d'elle ? C'est le moyen le plus sûr de la retrouver et de nous faire reconnaître. Et puis, qui sait si nous ne pourrions pas rentrer en grâce auprès de ma tante ? qui sait si elle ne nous attend pas en ce moment pour sauver sa fortune, sa personne.... Mon ami, elle a sans doute des torts à notre égard, mais il faut les

oublier ; nous lui avons l'un et l'autre de grandes obligations. D'ailleurs, c'est notre tante. »

En prononçant ces mots, elle tournait vers moi ce regard doux et souffrant dont elle connaissait la puissance sur mon cœur. J'étais loin de m'attendre à une pareille proposition ; sous bien des rapports, j'aurais vu avec plaisir mon éloignement de Paris ; mais de graves raisons s'opposaient aussi à cet éloignement, et j'espérais d'ailleurs voir cesser bientôt ce qui me rendait pénible en ce moment le séjour de la capitale. Je lui répondis :

« Tu sais, mon amie, que je suis toujours disposé à faire tout ce qui te plaît ; mais tu dois voir toi-même combien il me serait difficile de me rendre au désir que tu viens d'exprimer. Sans parler d'un grand nombre d'autres raisons qui s'y opposent, ta frêle santé n'est-elle pas un obstacle suffisant ?

— Oh ! non ; tu auras pour moi tous les soins que demande ma position, et je résisterai facilement aux fatigues de la route, et le pays natal me rétablira entièrement. Quoi qu'il arrive, tu n'auras aucun reproche à te faire, car, si je reste ici, je succomberai infailliblement : l'air de Paris me tue. »

Comme elle disait ces mots, quelques larmes

tombaient de ses yeux, et se mêlaient aux gouttes de sueur dont la souffrance avait couvert son visage. Ce fut alors seulement que je me fis une juste idée du mal qui la minait intérieurement. Après cette explication, je ne pouvais plus balancer, à moins de vouloir me déclarer moi-même son bourreau. Je mis ordre à mes affaires, je pris congé de quelques amis dévoués, et je partis pour Tours, où nous nous rendîmes à petites journées.

Je crus d'abord que ce qu'elle m'avait annoncé allait se réaliser. La route ne la fatigua point; plus nous nous éloignions de Paris, plus sa tristesse semblait se dissiper. Quand nous fûmes sur les bords de la Loire, comme ses yeux contemplaient avec délices les riants coteaux qui suivent le cours de ce fleuve! Enfin, nous approchions du terme de notre voyage. Dès qu'elle aperçut les clochers de cette ville, où elle avait passé les jours heureux de son enfance et de sa jeunesse, elle ne put retenir cette exclamation : « Du moins, si je dois mourir, je mourrai beaucoup plus tranquille! »

Hélas! cette ville ne devait point lui procurer les consolations sur lesquelles elle comptait. Dès que nous fûmes arrivés, nous apprîmes que sa tante s'était remariée, que celui qu'elle avait

épousé s'était engagé dans les armées vendéennes, et qu'elle avait voulu le suivre. Où était-elle en ce moment? entretenait-elle correspondance avec quelques amies de Tours? C'est ce que personne ne put ou ne voulut nous dire.

Un autre souci nous occupait plus vivement encore : nous voulions avant tout retrouver notre pauvre fille, et ce n'était pas chose facile alors. Presque tous les prêtres étaient morts, ou expatriés ou cachés; comment retrouver celui qui avait recueilli notre enfant? Après plusieurs mois de recherches actives, nous rencontrâmes une personne digne de toute confiance qui nous dit : « Le prêtre qui a recueilli votre enfant est nn homme charitable, qui consumait en bonnes œuvres tous ses revenus; il a voulu s'en charger lui-même, et il l'a élevée en effet avec le plus grand soin. Au moment de la terreur, il a été obligé de se cacher, puis de s'expatrier; avant de quitter la ville, il a placé, dans la maison d'une pieuse veuve, son orpheline, son enfant, comme il l'appelait aussi quelquefois. Peu après, cette enfant disparut, et, depuis, on n'entendit plus parler ni du prêtre, ni de celle qu'il avait élevée. »

Cette triste nouvelle fut un coup de foudre pour ta pauvre mère. Le sourire qui avait com-

mencé à reparaître sur ses lèvres à la vue du beau ciel de la Touraine disparut pour toujours. Elle tomba dans une mélancolie profonde, qui la conduisit rapidement au tombeau. Je l'entendais s'écrier quelquefois : « Femmes qui vous séparez de vos enfants, de quoi vous plaignez-vous, si Dieu vous les enlève? ne l'avez-vous pas mérité? n'avez-vous pas commencé vous-mêmes cette triste séparation? »

Elle n'avait plus que quelques jours à vivre : « Je t'en conjure, me dit-elle, ne me laisse pas mourir sans me faire recevoir les secours de la religion. J'ai assez souffert : adoucis un peu ma dernière heure; fais, du moins, que je quitte ce monde avec l'espoir d'une vie meilleure.... Je t'en prie aussi, ajouta-t-elle, n'appelle point auprès de moi un de ces prêtres qui se sont séparés de l'Église. J'ai toujours vécu attachée à la religion catholique, et je veux mourir dans son sein. » Je voyais depuis longtemps que sa vie ne pouvait guère se prolonger, mais, quand j'entendis cette parole de mort sortir de sa propre bouche, je me sentis profondément ému. Je m'empressai de satisfaire ses désirs.

Quand elle eut puisé, dans sa foi ardente et dans sa tendre piété, les consolations spirituelles après lesquelles son âme soupirait, son corps

lui-même parut un instant soulagé. Ses plaintes étaient moins fréquentes, et il y avait moins de tristesse sur son visage; elle semblait se plaire davantage à s'entretenir avec moi, et sa parole alors me paraissait plus affectueuse. Dans un de ces entretiens, elle me dit un jour : « Il est bien probable que je vais mourir avant que nous ayons retrouvé notre enfant; plus heureux que moi, tu la reverras peut-être. Dis-lui, à cette chère fille, combien je l'ai aimée, combien il m'en a coûté de l'abandonner! Dis-lui que, si je suis coupable, j'ai suffisamment expié ma faute, que ma mort.... »

Elle n'acheva pas, mais je compris suffisamment sa pensée. Peu après elle ajouta : « Grave, avant tout, dans son cœur, l'amour de ses devoirs. Apprends-lui à pratiquer la religion sainte qui a adouci les derniers instants de sa mère... Et toi-même, mon ami, ne seras-tu pas fidèle à la religion de tes pères, à ta religion! Tu étais pieux autrefois, pourquoi ne le serais-tu pas encore? étais-tu moins heureux alors que tu l'es aujourd'hui?... C'est par la pratique de la religion que tu peux assurer entre nous une union plus durable dans l'autre vie. »

Je baissais les yeux, et je sentais que les larmes me gagnaient. Elle reprit :

« Je sais combien il est facile de toucher la vivacité de ton âme et de l'entraîner à des partis extrêmes ; je t'en conjure encore, garde-toi bien de bouleverser la société dans laquelle tu fus élevé, de persécuter ceux que tu dois respecter et aimer! Garde-toi bien surtout de prendre parti contre la religion et ses ministres ! »

Je lui en fis la promesse solennelle.

Peu après elle mourut : « J'emporte tes serments, me disait-elle encore quelque temps avant de rendre le dernier soupir, j'emporte tes serments : j'espère que tu y seras fidèle. » Je lui serrais la main ; c'était le seul langage que je pusse faire entendre dans ces tristes moments.

Lorsque l'instant de la première douleur fut passé, et que, jetant les yeux sur moi-même, je me vis seul en ce monde, je me sentis encore plus profondément affligé qu'au moment même de la mort de ta mère. Son image me suivait partout : je me la représentais tantôt pâle et souffrante, tantôt étendue sans mouvement sur un lit de mort, tantôt clouée dans son cercueil ; et ces tristes images faisaient encore plus d'impression sur moi que la réalité. Vois-tu, mon enfant, pendant la maladie, au moment même de la mort, il nous reste encore quelque chose de ceux que nous avons aimés, au lieu qu'après il ne nous reste plus rien.

Plusieurs amis que j'avais alors dans les bureaux du ministère, ne cessaient de m'écrire pour m'engager à rentrer dans la carrière politique, et moi je leur répondais en les entretenant de ma douleur. Quand une douleur est fortement sentie, on la croit éternelle ; mais on se trompe, le temps emporte tout, jusqu'aux affections les plus vives, les plus profondes.

Depuis que je m'étais renfermé dans le cercle de mes affaires domestiques, la révolution avait marché à pas de géant : Louis XVI, les Girondins, Danton et ses amis, Robespierre et ses partisans, avaient tour à tour succombé. Tous ceux qui s'étaient élevés aux premières places, ou qui s'en étaient approchés, avaient été promptement renversés dans cette lutte acharnée des partis, et portés à l'échafaud. Amis, ennemis, la révolution avait tout dévoré. Je me félicitai alors de m'être retiré promptement de la mêlée ; j'aurais pu prendre part aussi à quelques-unes de ces actions qui se présentent à nous sous de brillants dehors dans le feu du combat, mais qui, jugées ensuite dans le calme des passions, sont à nos yeux une tache ineffaçable pour le reste de notre vie.

Fatigués de cette lutte longue et sanglante, tous sentaient le besoin de modération et de re-

pos. Ce fut dans ces circonstances qu'un de mes amis me proposa de me faire donner une mission pour Nantes ; cette ville avait peut-être le plus souffert de toutes les villes de province. Il s'agissait de lui faire oublier les maux passés, sans laisser cependant aux ennemis de la révolution l'occasion de relever la tête. Mon âme, absorbée longtemps dans la douleur et dans le dégoût de la vie, avait repris son activité première. Cette mission forte et pacifique en même temps entrait parfaitement dans mes vues ; j'acceptai donc avec empressement la proposition qui m'était faite.

Mon rôle est assez difficile : je suis ici avec des hommes qui ont, je crois, l'amour du bien public, mais qui se laissent facilement entraîner à des mesures violentes. J'ai été dénoncé plusieurs fois ; je viens de l'être encore au sujet de l'interrogatoire que j'ai fait subir à ton bienfaiteur. Si je n'avais à Paris des amis puissants et dévoués, j'aurais déjà succombé. Cependant j'ai la consolation de faire ici un peu de bien ; mais ce dont je m'applaudis surtout, c'est d'y avoir retrouvé ma fille, et de sauver, si j'en crois mes espérances, cet homme généreux dont je ne pourrai jamais assez reconnaître les services.

CHAPITRE XXVII.

Une exécution. — Pèlerinage.

Au souvenir de l'épouse et de la mère, le père et la fille mêlèrent leurs larmes pendant quelques minutes. Dès que leur vive émotion se fut un peu calmée, la fille dit à son père :

« Mon père, croyez-vous réellement pouvoir sauver le vénérable prêtre qui eut pour tant de malheureux, et pour moi en particulier, une charité si compatissante?

— Je te l'ai dit, mon enfant, j'en ai l'espérance : j'irai le trouver à la prison, et nous aviserons ensemble au moyen de le délivrer.

— Eh bien! mon père, ne tardez donc point à vous en occuper; si vous y consentez, nous nous rendrons aussitôt à la prison. Dans ces temps malheureux, une heure peut apporter de grands changements. Je me rappelle, en particulier, que notre pauvre tante a perdu promptement la vie. »

Ces paroles, jetées tout à coup au milieu de la conversation, assombrirent le visage du père : « Ah! oui, dit-il, et j'aurais pu la sauver..... Quelle satisfaction pour moi! c'eût été une vengeance bien plus noble que celle à laquelle j'avais songé pendant plusieurs années. Comment suis-je resté si longtemps sans visiter les prisons! »

La jeune fille s'était levée subitement. Elle avait quitté la demeure de son père et pris le chemin de la prison, où l'entraînait le désir ardent qu'elle avait de délivrer son protecteur. Le père la suivait. Quand ils furent arrivés à la rue qui conduit de la prison au lieu des exécutions, ils se virent au milieu d'une foule innombrable et bruyante. Quelle était la cause de ce mouvement extraordinaire? Nous allons le dire en peu de mots.

Lorsque le père de Gatienne quitta le fauteuil pour voler auprès de sa fille, celui-là même que nous avons déjà vu montrer tant de dureté en

présidant le tribunal, fut appelé à le remplacer. Il était indigné de toute l'indulgence avec laquelle le prêtre avait été traité jusqu'ici, et il se promettait bien, en montant au fauteuil, de faire bonne et prompte justice de ce qu'il appelait son entêtement.

« Vieillard, lui dit-il, jusqu'ici on a eu pour vous beaucoup trop de ménagement, et c'est, je pense, ce qui a donné lieu à votre arrogance ; désormais, vous n'abuserez pas longtemps de la patience de vos juges. Mes questions seront courtes et précises ; vos réponses le seront aussi, je l'espère. Êtes-vous prêtre?

— Je m'en fais gloire.

— Voulez-vous prêter enfin le serment auquel tous les prêtres sont assujettis par la loi?

— Si la loi ne me demandait que mon sang, je le lui abandonnerais volontiers; mais elle me demande ce que ma conscience me refuse de lui accorder. Dans cette circonstance, je ne puis donc lui obéir.

— Contentez-vous de répondre oui ou non, et sachez qu'un seul mot dans votre bouche sera pour vous une sentence de vie ou de mort. »

Il se fit le plus grand silence dans l'assemblée pour entendre la parole qui allait sortir de la bouche du prêtre, quoique chacun dût la prévoir déjà, après ce qui s'était passé.

Le prêtre se recueillit, et, à une seconde interpellation, sans crainte comme sans forfanterie, il prononça le mot fatal : « Non! »

Quelque habitué que l'on soit avec le sang, une sentence de mort produit toujours beaucoup d'effet sur ceux qui l'entendent, surtout quand elle est accompagnée de circonstances extraordinaires. A peine cette parole fut-elle sortie de la bouche de celui à qui elle devait coûter la vie, qu'il se fit entendre, dans toutes les parties de la salle, un sourd frémissement.

Le prêtre fut reconduit à la prison pour quelques heures seulement. Celui qui l'avait fait condamner était prudent dans sa patriotique cruauté; craignant qu'on n'enlevât au bourreau la proie qu'il avait eu tant de peine à lui livrer, il avait fait décréter que l'exécution suivrait immédiatement la condamnation. Le pauvre vieillard, à peine rentré dans son cachot, en fut donc tiré pour être conduit à l'échafaud, avec quelques autres condamnés.

La charrette qui conduisit les victimes au supplice passait dans les rues moins fréquemment que quelques mois auparavant. Aussi produisait-elle plus d'effet sur les êtres dégradés qui accouraient avec une joie féroce à ce hideux spectacle : c'était presque une nouveauté. *Du sang !*

du sang! criait à haute voix cette populace qui croupit sur le pavé des grandes villes, et qui se contente du morceau de pain qu'elle ramasse dans la boue et de quelques dégoûtantes sensations.

A ce mouvement inaccoutumé, aux cris de cette multitude ivre de sang, le père de Gatienne reconnaît qu'il s'agit d'une exécution. Un soupçon terrible s'est offert à son esprit, et, sans réfléchir que sa fille est avec lui, qu'elle va le suivre, qu'un pareil spectacle peut produire sur elle les plus fâcheux effets, il court avec empressement au lieu du supplice ; il arriva trop tard pour sauver le malheureux vieillard, et il eut la douleur de lui voir trancher la tête. La jeune fille le vit aussi. Un peu plus en arrière, elle s'élance pleine de rage : « Bourreaux! criait-elle, bourreaux! bourreaux! rendez-moi mon père! » Mais elle était encore trop éloignée pour être entendue. Quand elle fut au pied de l'échafaud, l'exécuteur venait de saisir la tête et de la montrer au peuple, comme il avait toujours coutume de le faire quand il immolait une victime un peu marquante. Cette figure, autrefois si calme et si douce, la jeune fille la voit encore, elle la voit horriblement défigurée. A cette vue, elle répète avec une nouvelle force : « Bourreaux, bour-

reaux, rendez-moi mon père! » Tous les regards se portent sur elle. L'exécuteur a aussi entendu : il se tourne du côté où ces paroles furent prononcées ; il a toujours en main la tête du malheureux supplicié, et, par le mouvement qu'il fait en se tournant, quelques gouttes de sang jaillissent sur la figure de la jeune fille.... Le feu du ciel l'eût moins vivement saisie : elle s'agite, elle frissonne; elle veut crier encore, mais elle a vainement cherché des sons pour exprimer sa pensée, et elle tombe évanouie. « Prenez cette jeune fille! » ont crié quelques voix ; et des gardes s'approchent pour la saisir. Le malheureux père a tout vu ; il comprend le danger auquel sa fille est exposée; il pense aux moyens de la sauver. Une idée se présente : « Laissez cette enfant, s'est-il écrié, laissez cette enfant! c'est ma fille... Elle a perdu la raison... »

Hélas! il ne croyait pas ce qu'il disait, et, pourtant, c'était la vérité.

Lorsque la jeune fille rouvrit les yeux à la lumière, elle était dans la maison de son père. Il y avait je ne sais quoi de sombre dans tous ses traits. Elle regardait tour à tour les personnes, les objets dont elle était environnée, et elle paraissait ne rien reconnaître. Tout s'était effacé de son âme, tout excepté l'affreux spectacle qui

l'avait frappée en dernier lieu : « Oui, c'est bien lui, s'écriait-elle , oui , c'est lui-même ; je le reconnais.... Bourreaux , bourreaux , rendez-moi mon père !.... Personne n'essuiera donc ces taches de sang qui me couvrent le visage !.... »

Une heure s'est écoulée. Son agitation s'était calmée, et elle jouissait de toute sa raison. On s'imagina que l'impression du moment pouvait seule avoir un effet si terrible , et que cette attaque violente ne se renouvellerait plus. Malheureusement, il n'en fut point ainsi. Le lendemain, à l'heure funeste où son bienfaiteur avait été exécuté, la même attaque l'avait reprise : « Bourreaux, s'écriait-elle, bourreaux, rendez-moi mon père ! » Son père se présentait aussitôt à elle : « Me voilà, mon enfant. » Elle le regardait avec de grands yeux fixes. Son exaltation s'apaisait; elle restait calme un instant ; puis , le saisissant aussitôt par le bras, elle reprenait : « Bourreaux !.. » Et cette parole s'enfonçait comme une épée dans le cœur du père infortuné. Deux heures après , cette agitation s'était encore calmée ; et elle jouissait de nouveau de toute sa raison.

Il en fut ainsi les jours suivants. Décidément, cette pauvre jeune fille était atteinte d'une folie périodique. Cette folie se renouvelait , chaque jour , au même moment , par une attaque vio-

lente ; et, bouleversant tout son être, elle lui faisait perdre, pendant deux heures entières, l'usage de la raison.

Le père quitta pour toujours la carrière politique dans laquelle il n'avait encore trouvé qu'amertume et souffrance. Il s'éloigna de Nantes, qui avait pour sa fille de si tristes souvenirs, et il se rendit à Tours.

Gatienne trouva dans cette ville la source des sensations les plus vives. Que de souvenirs l'assiégeaient à la fois! Elle revit les lieux où son père avait étudié, la maison où sa mère s'était formée à la vertu sous les yeux de sa tante. Elle revit l'autel devant lequel son père et sa mère avaient associé leurs jours si remplis d'amertume, la pauvre demeure où ils avaient passé dans les larmes les premières années de leur ménage. Elle s'agenouilla au pied du lit sur lequel sa mère avait rendu le dernier soupir. Elle alla pleurer et prier avec son père sur le tombeau de sa mère. Le père attentif s'efforçait en vain de détourner les yeux de sa fille de la maison où elle avait été élevée : sa pensée s'y reportait continuellement. Et puis, quand arrivait l'heure fatale, cette maladie, cette désorganisation, ce je ne sais quoi que nous appelons folie, troublait aussitôt ses idées. En vain elle se fût trouvée sur

le tombeau de sa mère, en vain son cœur se fût abreuvé des plus tendres sentiments de l'amour filial, en vain elle l'eût contemplée dans les cieux recevant de la main de Dieu les récompenses promises à la vertu, la crise arrivait: aussitôt le ciel se voilait, les doux sentiments s'écoulaient de son cœur, le tombeau avait disparu, un échafaud s'élevait à ses yeux, elle revoyait la tête toujours sanglante de son bienfaiteur : « Bourreaux ! bourreaux ! s'écriait-elle, bourreaux, rendez-moi mon père. »

Plusieurs médecins distingués conseillèrent au père de Gatienne de la faire voyager. Si vous voulez guérir votre fille, lui disaient-ils, il faut effacer de plus en plus de son esprit l'idée de sa patrie à laquelle se trouve attaché désormais le souvenir le plus affreux, il faut frapper sa vive imagination par des sites nouveaux, par de grands tableaux. Il comprit facilement que c'était là en effet le seul remède qu'il pût essayer. A l'aide de protections puissantes, il venait de faire rentrer sa fille dans la possession de presque toute la fortune de sa tante : leurs revenus pouvaient donc actuellement fournir aux frais du plus dispendieux voyage. Il se détermina à faire avec sa fille un pèlerinage à la Terre sainte.

Je n'ai point à raconter ce long voyage. Ce n'é-

tait pas un savant errant de côté et d'autre pour trouver des impressions, des éclaircissements à quelque difficulté, c'était un père désolé conduisant au loin sa fille ponr dissiper l'immense douleur qui avait inondé son cœur et troublé sa raison. Dans toute autre circonstance, avec quelle avidité il aurait étudié les climats variés, les usages plus variés encore des peuples qu'il visitait en passant, mais alors son regard de père était presque toujours fixé sur le visage de sa fille.

Cependant, quand il eut touché la Terre sainte, l'impression fut trop grande ponr qu'il ne s'y arrêtât pas. On ne saurait dire tout ce qui se passa dans son âme à l'aspect de tant de désolation. Cette terre a bu le sang d'un Dieu, et il semble que, frappée de malédiction, elle ne puisse plus rien produire. Elle est devenue le tombeau de l'humanité depuis qu'elle a été le tombeau d'un Dieu. Des hommes s'y trouvent encore; mais l'humanité ne s'y trouve plus, elle est morte en ces lieux.

Arrivés à Jérusalem, le père et la fille allèrent s'établir auprès du monastère des Pères latins. Ils restèrent un mois avant de sortir de la ville. Ils ne passaient guère de jours sans aller prier au tombeau du Sauveur. En effet, elle fait naître dans l'âme tant de sentiments pieux, l'église du Saint-Sépulcre!

Vivement occupée de son Dieu, la jeune Gatienne s'occupait moins de ce monde, et avec la pensée de la terre son immense douleur s'affaiblissait de plus en plus dans son âme. Ses accès de folie furent d'abord moins violents et moins longs ; ensuite ils cessèrent de se renouveler chaque jour ; et, à la fin, ils laissèrent même entre eux un intervalle assez considérable.

Le père jugea qu'il était temps d'aller avec sa fille visiter les lieux voisins.

Il se rendirent au village de Rama, nom immortalisé par la douleur : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus, Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.*

Ils allèrent visiter Bethléem, lieu à jamais mémorable par la naissance du Sauveur.

Gatienne descendit avec son père dans l'église souterraine qui ne reçoit aucune lumière du dehors. Elle y vit célébrer le sacrifice de la messe ; elle y communia, et elle se rappela la communion qu'elle avait faite dans un cachot peu de temps avant la mort de son bienfaiteur. Celui qui l'eût contemplé à l'autel des Mages eût reconnu en elle une piété égale, supérieure même à celle du chrétien le plus fervent du désert.

Rentré dans Jérusalem, le père de Gatienne se préparait à de nouvelles excursions, quand il se

vit atteint d'une maladie qui laissa peu d'espoir dès son début. La courageuse Gatienne restait auprès de son père le jour et la nuit. Pendant tout le temps qu'elle lui prodigua ses soins, son accès de folie ne la prit pas une seule fois, et elle ne s'en ressentit presque plus dans la suite. Exemple frappant de la puissance des affections sur notre être! Elle avait perdu la raison au pied de l'échafaud de son bienfaiteur, elle la recouvra au pied du lit de mort de son père.

Au bout de vingt jours, le père était sans aucune espérance. On se hâta d'appeler auprès de lui un des Pères du couvent latin. « Mon père, disait-il quelquefois dans les entretiens pieux qu'il avait avec lui, mon père, comment paraître sans être saisi d'épouvante au tribunal de Dieu? Moi surtout, moi!... Je n'ai jamais perdu la foi; mais je n'ai pas toujours agi conformément à mes croyances. Le sang de mes semblables, de mes bienfaiteurs, a coulé devant moi; et je ne suis pas tout à fait innocent de ce sang injustement répandu. » Le bon prêtre lui répondait ordinairement : « Espérons, mon frère, espérons! Pourrez-vous oublier les miséricordes de Dieu? N'êtes-vous pas sur les lieux où le sang du Sauveur a coulé pour tous les hommes! » Il s'endormit en effet assez paisiblement dans les bras de la miséricorde divine; et sa fille se trouva seule sur la terre.

Gatienne pensa d'abord à retourner dans sa patrie; mais ensuite elle se dit : « Est-ce que j'ai encore une patrie en ce monde? Parents, amis, tout a disparu pour moi. Deux tombeaux, voilà ce qui me reste ici-bas de ceux qui m'ont aimée. » Elle désira souvent revoir le tombeau de sa mère, mais le tombeau de son père était en Judée, et dans ces mêmes lieux elle voyait le tombeau du Sauveur. Elle se détermina donc à s'y fixer. Elle existe encore. C'est là qu'elle passe ses jours dans la retraite. Elle va souvent auprès du tombeau du Sauveur et sur celui de son père puiser la force dont elle a besoin pour accomplir les devoirs qui sont restés fidèlement gravés dans son cœur.

Elle évite avec soin la rencontre des Français qui se rendent à Jérusalem. Cette rencontre pourrait éveiller dans son âme les tristes et funestes pensées d'autrefois. Cependant quelques-uns ont pu l'aborder dans sa solitude. Elle les a reçus avec une grande bonté, et elle leur a dit par quelle suite d'événements elle avait été conduite en ces lieux. C'est même d'après les renseignements qu'elle a donnés que nous avons pu raconter les principales circonstances de sa vie.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.

